



SAINT-MALO

PAROISSE MANITOBAINE

publié par

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE

de SAINT-BONIFACE

1940

FC 3399

S26

S6

INTRODUCTION

La Société Historique de Saint-Boniface, qui vient de présenter au public Fannystelle par Monsieur Noël Bernier, offre aujourd'hui aux amateurs l'histoire d'une autre paroisse manitobaine, Saint-Malo, fondée il y a cinquante ans par une poignée de pionniers héroïques.

Ceux qui ont lu Fannystelle auront été frappés de la belle tenue de l'ouvrage, ainsi que de l'ampleur des horizons évoqués. L'auteur ne s'est pas limité aux cadres de la petite histoire mais s'est attaqué, avec intelligence et mesure, aux problèmes vitaux qui ont fait des derniers cinquante ans de vie française au Manitoba, des années de lutte incessante. Disons, en passant, que Monsieur Bernier semble avoir justifié, au moins dans ses grandes lignes, l'action de ceux qui eurent la direction de nos destinées à ces heures graves.

On ne trouvera guère l'écho des grandes joutes nationales au cours des pages qu'on va lire ici. Il s'agit plutôt de faits d'allure modeste, semblables à ceux qui ont présidé à l'installation des pionniers dans d'autres parties du Canada. Cela ne veut pas dire que les événements relatés manquent de couleur et d'intérêt. On réalise mieux de nos jours l'importance de la petite histoire, matière première de la grande histoire. D'ailleurs où est la ligne de démarcation entre ce qu'on est convenu d'appeler la petite et la grande histoire? Dès qu'on remue la poussière des ans on découvre et la grandeur des petites choses et le côté humainement humble des grands événements.

L'histoire des groupements français du Manitoba n'offre en général rien de terne ou de monotone. Cette histoire varie tout d'abord considérablement d'un groupe à un autre et surtout elle plonge des racines dans un sol beaucoup plus profond qu'on le soupçonne habituellement. Hind, dans son célèbre rapport sur l'état du pays, disait des Métis qu'ils pouvaient, se tournant vers le passé, évoquer de longues années

de vie commune avec les Indiens. Ces paroles datent de presque cent ans. Un siècle plus tôt La Vérendrye avait pris possession du pays au nom du roi de France et il semble à peu près certain que les coureurs de bois l'avaient précédé de bien des ans. Une carte de Guillaume de L'Isle en 1703, montre, avec les sources du Mississipi, le lac Quinipeg drainant les eaux des environs dans la Baie d'Hudson et une carte publiée à Paris en 1658 montre des buffalos paissant dans les prairies de l'Ouest.

La région décrite dans l'histoire de Saint-Malo était connue bien avant l'arrivée de Louis Malo il y a cinquante ans. C'est le long de la Rivière-aux-Roseaux, qui draine une partie de ce pays, que mourut le 10 mai 1736, Christophe Dufrost de la Jemimeraye, neveu de la Vérendrye. Cette route de la Rivière-aux-Roseaux était bien connue des Français : " Les Français, lorsqu'ils étaient maîtres du pays, passèrent souvent par cette route en allant chez les Assiniboïnes ", dit Alexandre Henry, (le jeune.) La petite Rivière-aux-Rats elle-même, le long de laquelle la paroisse de Saint-Malo s'est établie, était familière aux Voyageurs du siècle dernier. Le même Alexander Henry dit dans son journal que le 24 août 1800, lui et ses hommes campèrent à l'embouchure de la Rivière-aux-Rats, sur la Rivière Rouge. Henry y vit les vestiges d'un fort de traite, construit par Charles Jean-Baptiste Chaboillez, qui y hiverna en 1796. David Thompson, ingénieur et arpenteur qui y passa en 1798, précise que le fort Chaboillez était situé à un sixième de mille de l'embouchure de la rivière. Durant toutes ces années la région, où le castor abondait, fut fréquemment visitée par les Voyageurs, " en d'érouine " ou autrement. Dans les rapports de la Compagnie du Nord-Ouest on retrouve à cette époque le nom de district " Rivière-aux-Rats " avec son effectif en hommes et ses retours en paquets de fourrure. La région (probablement la " montagne aux cyprès ") était fréquentée l'hiver par les Voyageurs qui venaient y refaire leur provision de " gomme " pour les canots.

Les pages qu'on lira traitent exclusivement des dernières cinquante années. On y verra le développement progressif et rapide d'un humble groupement, émergeant vite des tatonnements des débuts pour devenir une paroisse solide et bien organisée, pépinière de vocations et réserve de forces spirituelles et nationales.

Un dernier mot. L'histoire de Saint-Malo n'a aucune prétention littéraire. Le genre adopté d'ailleurs ne s'y prêtait guère. La documentation nécessaire a été recueillie au cours de séances, d'étude où les vieux du pays ont été encouragés à resasser leurs souvenirs tandis que des scribes annotaient ces sagas des anciens. Il était difficile d'assurer l'unité et l'homogénéité d'un ouvrage dans de telles conditions et cependant on verra qu'on y a suffisamment réussi. Je tiens à remercier, au nom de la Société Historique de Saint-Boniface, tous ceux qui ont contribué à édifier ce monument à la mémoire des pionniers de Saint-Malo. Puissent ces pages servir non seulement à la gloire des anciens mais surtout contribuer à notre survivance française et catholique. Les pionniers ont lutté contre la solitude et une nature revêche ; puissent les générations nouvelles montrer le même courage dans leur lutte contre des éléments de désagrégation, plus subtils et insinueux.

Antoine D'ESCHAMBAULT,

Président de la Société Historique de Saint-Boniface.

Au Lecteur

A. M. D. G.

"Colligite fragmenta ne pereant" dit le texte sacré. Pour obéir à cette injonction les fils et petits-fils des pionniers qui fondèrent la florissante paroisse de Saint-Malo se réunirent en cercles d'étude presque chaque semaine durant l'hiver 1939-1940 afin d'écrire leurs mémoires. Il y aura, en 1940, cinquante ans que la paroisse de Saint-Malo jouit d'une église. Des ouvriers de la première heure, peu sont aujourd'hui parmi les vivants, mais leurs œuvres demeurent dans cette belle paroisse canadienne, fruit de leur zèle et de leurs sacrifices. Saint-Malo ne veut pas que les noms de ces héroïques ancêtres soient perdus et voilà la raison de ce volume. Chaque chapitre aura un ton et une littérature Sui generis car chaque chapitre est le travail d'un ou d'une paroissienne de Saint-Malo et, comme nous ne cherchons que la gloire des fondateurs et non la nôtre, aucun chapitre ne sera signé du nom de l'auteur. Puisse cette histoire de la paroisse, en rappelant aux jeunes ce que nos anciens ont fait et ce qu'ils ont enduré, les encourager à rester dignes de ces hardis Pionniers qui sont notre gloire, en portant honorablement le nom qu'ils leur ont laissé.

LE COMPILATEUR.

Saint-Pie P. Q. — Fall Rivers Mass.

Rivière-aux-Rats Man.

En 1871 Louis Malo, ouvrier de Saint-Pie P. Q., trouvant que l'avenir ne lui souriait pas dans sa paroisse natale, se décida à aller chercher ailleurs une vie plus abondante. Marchant sur les pas de tant d'autres Canadiens qui s'expatriaient dans le dessein d'améliorer leur condition, Louis se dirigea vers les États-Unis. Nashua, N. H., avait déjà reçu des milliers de ses compatriotes et Louis dut y trouver une atmosphère canadienne. Se faisant affileur de haches et aiguiser de scies, Louis réussit à subvenir pendant deux ans aux besoins de sa petite famille, mais l'aisance ne venait pas et pas même les comforts ordinaires de vie.

Alors voilà notre jeune famille qui transporte ses pénates à Fall River, Mass. Là, une nouvelle ligne de commerce s'ouvrit devant elle. Pendant que les enfants travaillaient aux manufactures de coton, Louis se fit batelier et le voilà lancé dans le transport de marchandises le long du littoral américain. La vie devenait plus aisée pour la famille Malo et ce fut dans cette nouvelle prospérité relative que le bon Dieu appela le futur fondateur de paroisse à la vie de sacrifice inséparable des grandes œuvres du Créateur.

En 1875, le gouvernement cherchant à peupler l'Ouest canadien d'une classe de colons forts et dignes, envoyait M. l'abbé Fillion, fondateur de Saint-Jean-Baptiste, et Monsieur Lalime faire des conférences dans les États de l'Est. M. Lalime vint à Fall Rivers et y parla. Louis fut un des auditeurs attentifs et dans son cœur prit naissance le désir de faire pour le bon Dieu une œuvre vraiment grande. Il se dit : " Je quitterai tout et j'irai là-bas. Ma famille, qui vient

de la terre retournera sur la terre. Nous oublierons ce travail esclave des manufactures et avec les miens je fonderai une paroisse où pendant des siècles, les gloires du Créateur seront chantées ”.

Vers 1876 Louis partit donc de Fall River avec six compagnons. Montréal, Ottawa, Toronto et la Baie Georgienne s'échelonnaient le long de leur route jusqu'au jour où, prenant le bateau pour la longue traversée du Lac Supérieur afin de se rendre à Duluth, ces braves durent y risquer leur vie. C'était le printemps. Les glaces retardèrent la navigation et vint un moment où, les vivres manquant, il fallut que le capitaine mit tout le vaisseau à la ration et un repas par jour dut suffire aux besoins. Le combustible venant à faire défaut, on démolit les cloisons intérieures des cabines pour en faire du bois de chauffage. Les côtes occidentales du lac parurent enfin dans le lointain mais impossible d'atterrir car la glace ne leur permettait pas d'avancer. Alors le capitaine demande des volontaires pour descendre sur ce quai mobile afin d'aller chercher des vivres à terre. Parmi ces braves se trouvaient Louis Malo, M. Marcoux qui devait plus tard finir ses jours à Saint-Boniface, Pierre Lavallée et les deux frères Dupas qui se dirigeaient sur Saint-Jean-Baptiste. Ils emportèrent une planche pour passer d'un glaçon à l'autre quand les gouffres s'ouvraient sous leurs pieds. Nos braves parvinrent enfin, non sans beaucoup de difficultés, au rivage mais l'un d'eux eut besoin des soins charitables des gens qui les reçurent à bras ouverts. La faim, le danger, les privations de toutes sortes les avaient tous réduits à un état pitoyable. Le même soir, le vent tourmentant, la glace s'en alla au large et, à leur arrivée le lendemain à Duluth, quelle ne fut pas l'heureuse surprise de nos voyageurs de trouver leur vaisseau rendu en même temps qu'eux.

Duluth ne put garder nos voyageurs longtemps. L'Ouest les appelait et, après maintes péripéties, les voilà enfin descendant la Rivière Rouge et heureux de venir finir leur grand

voyage à Fort Garry au confluent de la Rivière Rouge et de la Rivière Assiniboine à l'endroit où se trouve aujourd'hui la grande et prospère ville de Winnipeg. Sur l'autre rive de la Rivière Rouge leur apparaissait le clocher de la cathédrale. La traversée se fit rapidement et Louis Malo aborda à Saint-Boniface. Une visite à Monseigneur Taché, qui était comme un père pour tous les émigrants et Louis obtenait du grand archevêque, l'octroi d'une pointe de terre pour y planter des patates. Il se mit alors à la recherche du travail qui heureusement ne manquait pas. Les sous s'accumulèrent peu à peu et Louis qui n'avait qu'un dollar à son arrivée put bientôt songer à se procurer une terre et à se faire un foyer pour lui et les siens. Ses compagnons de voyage l'attiraient vers Saint-Jean-Baptiste. Il y va. Il y achète une terre mais, se souvenant alors de son ambition d'être fondateur de paroisse, il quitte Saint-Jean-Baptiste après y avoir laissé tout son petit avoir et retourne à Saint Boniface.

Louis Malo s'engage chez les Révérendes Sœurs de la Charité. Chaque sou gagné est mis de côté pour être envoyé à Fall River. 1876 se passe et voici enfin venu l'automne de 1877.

A force d'épargnes héroïques, les moyens de payer les frais de voyage de la famille ont été réunis et voici qu'arrivent à Saint-Boniface la mère Malo et ses neuf enfants. Il leur restait à ces braves gens \$2.00 mais il leur restait surtout leur courage, leur santé et le bonheur d'être ensemble. Louis va continuer son travail chez les Sœurs de la Charité. Mme Malo travaillera comme buandière cinq jours par semaine. On vivra — on s'aimera — on sera heureux. Le printemps de 1878 vient. Les garçons s'emploient, sous la direction de l'ainé Arthur, à ramasser le bois de corde perdu des "cagés" sur la Rivière Rouge. Les filles emploient si bien leur temps que l'été ne se passe pas avant que le Registre de Saint-Boniface ne fasse mention du mariage de l'ainée, Céline, avec un M. Joseph Desrosiers.

Et voilà que Louis entend parler pour la première fois des terrains de la Rivière-aux-Rats. Il y vint, trouva la place si belle qu'il se dit : " C'est ici que je mettrai à exécution mes plans, tout ambitieux qu'ils soient. C'est ici que je fonderai une paroisse ". De M. Guay il achète 200 acres de terre, deux lots de rivière en échange de 50 cordes de bois. Les jeunes avaient en somme acquis le foyer paternel. Monsieur Guay est content de son marché ; il avait payé la terre un quartier de bœuf. M. Malo est heureux. Il a son " chez lui " et il voit " sa " paroisse dans un avenir peut-être lointain mais tout de même rose.

On fait l'acquisition d'une vache et voilà Arthur et son père en chemin. La charette et le cheval qui y est attelé appartaient à Joseph Desrosiers. D'argent il n'y en a point mais on est plus heureux que jamais car on va faire un " chez soi ". Moïse Lampion accompagne nos deux voyageurs pour aider dans la construction. Arrivé sur les limites de la propriété il faut dételer, se bûcher un chemin dans le grand bois jusqu'à l'endroit choisi pour l'érection de la demeure " effardocher " le site proprement dit de la maison et de l'étable et voilà nos hommes au travail. La maison mesure 18 x 20. Elle sera en bois rond construite non en queue d'arrondes mais en tête de chien. Le sol sera le plancher du bas. Le premier étage sera fini à moitié avec un plancher pour faire des chambres. Il y aura deux fenêtres, une porte, la terre blanchie fournira le ciment pour bousiller les interstices des morceaux de bois rond ou " logs " et pour recouvrir les perches du toit — et le château est prêt pour recevoir la famille. Et vite à Saint-Boniface !

M. Tourond de Saint-Pierre sera cette fois le Samaritain qui prêtera cheval et charette à M. Malo, en route de Saint-Boniface à Saint-Malo. Les hommes marchent la plupart du temps mais que sont 45 milles même à pied, traversant les rivières à gué, passant avec précaution dans les " places mol-

les " quand au bout du voyage il y a le " chez nous ". Et l'hiver de 1878 commence. M. Malo travaillera chez Boniface Nault et Louison Larivière, paroissiens de la mission de Saint-Pierre qui se développait rapidement et qui ne tardera pas à devenir paroisse. M. Malo très habile ouvrier, fabriquait des meubles et surtout des armoires. Pour se faire les planches nécessaires, il s'imagine de faire des chevalets et, avec une scie de long et Arthur pour tenir le haut de la scie et le père Malo le bas, il réussiront tant bien que mal mais le père est obligé souvent de rappeler à son garçon de treize ans que ce n'était pas en mettant son poids sur la scie que l'ouvrage viendrait à bonne fin. Et voilà la " cage " de planches qui monte. Louis Malo fera du bois pris sur sa terre le plancher du bas de sa maison, et finira le plancher de haut. Pour lui, et ses voisins de Saint-Pierre, il se fera manufacturier de charrettes, de berlines et d'armoires. Les charrettes et les berlines sont disparues mais des armoires il en reste encore en service aujourd'hui après 60 ans.

Et Mme Malo, jardinière qui plus tard vendra ses cinquante ou soixante minots d'oignons à Winnipeg, faconneuse de chapeaux de paille pour ses enfants, fileuse de laine — le rouet était venu de Fall River, — voit son mari lui faire cadeau d'un métier afin qu'elle ne s'ennuie pas dans ces pays nouveaux et la belle flannelle du pays va vêtir ses gens tandis que d'épaisses catalognes vont couvrir les planchers de bois brut.

1878 finit dans le bonheur pour les Malo car Lucie vient égarer la maison, apportant à ses parents l'honneur d'être la première enfant née à Saint-Malo.



II

Pour établir des foyers

Louis Malo jouissait du bonheur de posséder neuf enfants à la maison et ce petit monde grandissait. Le bon Dieu allait intervenir pour que de nouveaux foyers se fondent autour du patriarche.

A Embrun, dans la province d'Ontario, vivait un nommé Joseph Bourgeois. Riche lui aussi d'une belle famille, puisque douze avaient occupé le "ber" construit par le père la première année de son mariage, Joseph Bourgeois eut la douleur de perdre la bien-aimée mère de cette belle famille. La peine et en même temps le désir d'assurer un meilleur avenir à ses enfants décidèrent Joseph à prendre le chemin du Manitoba. Avec un voisin, Charles Dubois, il arriva avec sa famille à Saint-Boniface au printemps de 1879, ayant fait un voyage en 1878 pour se renseigner sur les avantages de l'Ouest.

La fille aînée de Bourgeois, Hermine trouva facilement du travail à Winnipeg. Les bonnes Sœurs de la Charité s'offrirent à garder les petites orphelines mais père et enfants s'ennuient trop lorsqu'ils sont séparés. La famille se reforme. On vivra tant bien que mal. Les voisins prêtent main charitable. Sur la Rivière LaSeine, dans le premier logis du père Bourgeois, les dames Thibault et Girard se dévouent. Plus tard, quand Joseph Bourgeois transportera ses pénates à Lorette, les dames Martin et Durant se dévoueront et, grâce à ces nouvelles mamans, les enfants apprendront à raccommoder le linge, cuire le pain, en un mot, à tenir maison. Ils grandiront et deviendront à leur tour des pères et des mères de famille qui feront honneur à leurs mamans d'adoption.

Winnipeg grandissait : il fallait du bois pour se chauffer.

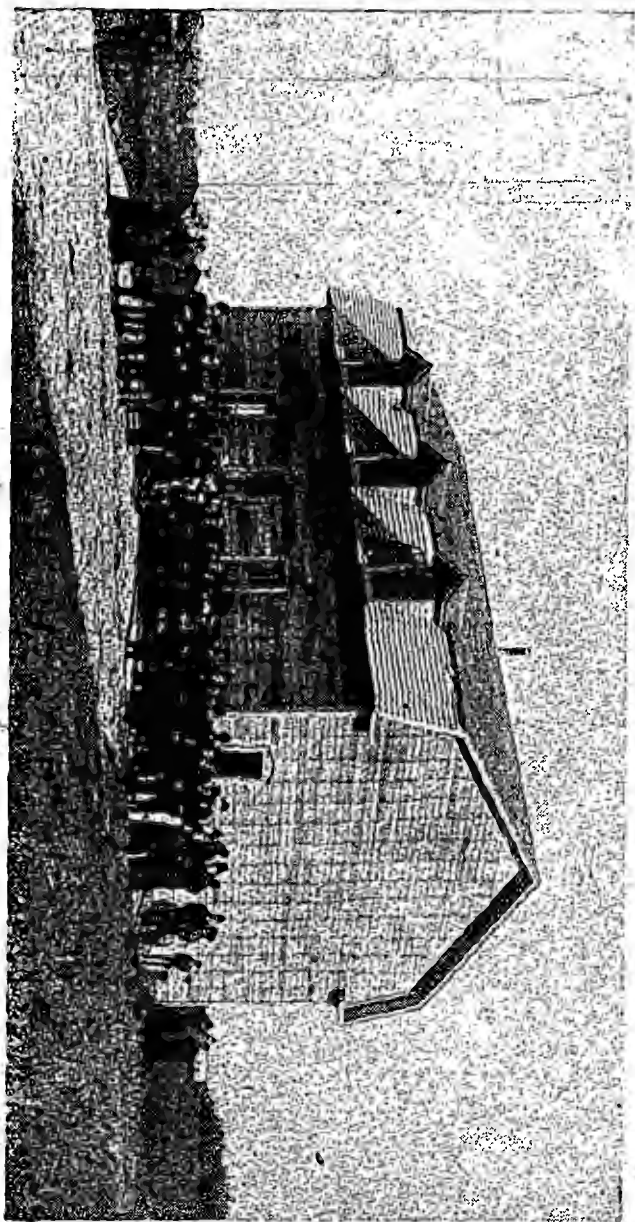
Il fallait aussi de la bonne épinette rouge pour faire les pavés des rues, car il fait bon se souvenir que les premiers pavés en bois de Winnipeg, s'étendant de la gare du Pacifique Canadien jusqu'à l'ancien Bureau de Poste au coin des rues McDermot et Main, venaient des marécages du haut de la Rivière-aux-Rats. Là les bûcherons les mettaient en cages sur la Rivière et la "drave" commençait, descendant la Rivière-aux-Rats jusqu'à son confluent avec la Rivière Rouge près de Sainte-Agathe et de là à Winnipeg suivant le courant de la Rivière Rouge. Les anciens se souviendront des mésaventures de chevaux et véhicules quand il fallait débarquer des pavés provenant de Saint-Malo pour continuer la route le long de la rue Main jusqu'au pont du Broadway, allant à Saint-Boniface.

Mais revenons à nos futurs paroissiens de Saint-Malo. Les aînés chez Bourgeois apprennent que l'on "dravait" sur la Rivière-aux-Rats et vite d'y aller car, en vrais hommes de chantiers, ils connaissaient la "drave". Les voilà sur les cages et la rivière se déploie devant eux. A un tournant il leur apparaît un beau morceau de terrain. Les jeunes se renseignent de la section et dès leur arrivée à Winnipeg, font une visite au bureau des terres et les voilà "home-steaders".

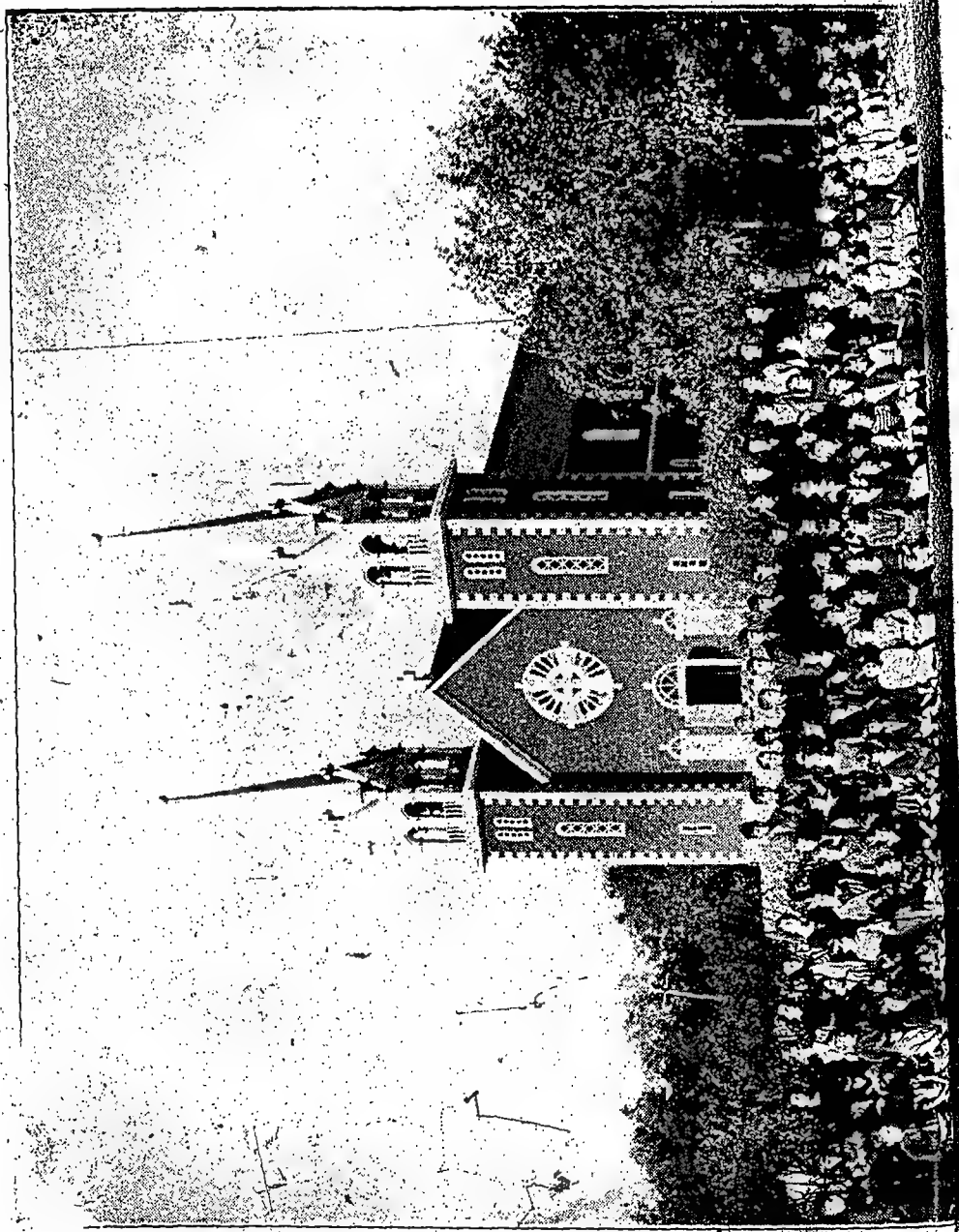
Joseph Bourgeois vient à son tour. La place lui plaît et il la baptise du nom de "Nashua". Personne n'a jamais su la raison de ce nom.

Le Pacifique Canadien, depuis quatre années déjà, avait construit la ligne Saint-Boniface-Emerson et Otterburne devenait le point de ravitaillement pour les objets que l'on ne pouvait se procurer à la maison.

En 1880, les jeunes Bourgeois, travaillant afin d'aider leur père à se construire, décident avec Hermine de rendre visite à leur père et les voilà descendant du train à Otterburne. Ce n'était que vingt-cinq milles à travers prairie et bois et le chemin n'était guère bien tracé après avoir quitté le vieux che-



Première église et presbytère (maison-chapelle)
- érigés à Saint-Malo en 1890.



Église actuelle de Saint-Malo.

min Fort Garry-Saint-Paul. Mais qu'importe, ne vaut-il pas la peine qu'on endure un peu de misère pour embrasser le vieux père et les petits frères et sœurs? Vers le soir, la moitié de la route avait été couverte et l'on arrive chez Louis Larivière. " Hé ! les enfants d'où venez-vous et où allez-vous ? " Hermine, à bout de force — car la neige fondante avait rendu la marche encore plus difficile — explique la cause de leur voyage. Et Louis Larivière, cœur d'or comme étaient tous ces vieux pionniers, Louis Larivière et Mme Larivière d'ouvrir toute grande la porte de leur maison aux enfants de ce voisin qu'ils ne connaissaient même pas. — " Vous allez souper ici, vous allez coucher ici et demain j'irai vous conduire. Je le trouverai bien le " Nashua " dont vous me parlez ". Le lendemain on part. Pour qui ne connaît pas la traine à haridelles d'autrefois, la description s'en ferait difficilement. Il est certain que cela n'avait pas le confort de la limousine d'aujourd'hui ! Une peau de buffalo sur les poteaux d'en avant coupait un peu le vent et empêchait la neige de balayer les voyageurs en bas du traîneau. Mlle Hermine occupait la place d'honneur, assise le dos au cheval et appuyée sur la peau de buffalo. Les hommes se tenaient debout ou assis comme ils le pouvaient sur les planches du traîneau ou en avant ! Le père Bourgeois vit arriver ces visiteurs avec surprise et grande joie. La nuit se passa à se mieux connaître. M. Larivière donne tous les renseignements à M. Bourgeois sur les voisins de loin, car de proche il n'y en avait guère et dès son premier voyage à Otterburne M. Bourgeois s'arrêtera chez Romain Nault, Boniface Nault, Louis Larivière et enfin Louis Malo et l'année ne se passera pas sans que M. Bourgeois se fasse acquéreur d'un terrain sur le lot 99 de M. François Marion, de Saint-Vital, et ne vienne demeurer voisin de Louis Malo. Voilà comment la main du bon Dieu mène les hommes même quand ils se démènent. Après ces cinquante ans il serait intéressant de compter le nombre de mariages ou figurent les noms Larivière, Bourgeois, Malo, Nault et calculer le nombre de leurs descendants.

Tous ces voisins s'entre-aident. Le foin sera détruit par le feu de prairie chez M. Bourgeois en 1881 et M. Malo lui en fournira. On fera du bois de corde ensemble et on le charroiera, parfois au risque de sa vie, à Dominion City. Les chemins n'existent pas.

En 1883, M. Joseph Bourgeois devient le premier conseiller du quartier dans la municipalité de De Salaberry. Il fera passer le chemin de Saint-Paul le long de la Rivière-aux-Rats au lieu de le laisser couper les terres du Rang et, pour permettre un débouché au chemin vers le sud, il cèdera lui-même un chemin sur sa terre, chemin qui porte encore aujourd'hui le nom d'avenue Bourgeois.

L'abbé Samoisette, curé de Sainte-Agathe, et premier desservant de la mission grandissante de Saint-Pierre, viendra rendre une visite à nos colons et la première messe à Saint-Malo sera célébrée par ce saint missionnaire, dans la demeure de Louis Malo.

Nous ne voulons pas clore ce chapitre sans vous montrer, cher lecteur, à faire une visite entre voisins comme cela se pratiquait autrefois. Le pays était alors marécageux et les belles terres, s'étendant du chemin de fer à Saint-Malo, n'étaient alors que d'immenses marais ou s'ébattaient canards, oies et cygnes, vrai paradis pour le chasseur de Winnipeg.

En conséquence, pendant l'été les moustiques ou maringouins étaient une vraie peste pour le pays. Les hommes et les animaux ne pouvaient s'en protéger que par la fumée. Si donc le jeune Malo allait rendre visite à Mlle Bourgeois ou M. Bourgeois à Mlle Larivière, la première chose de toute nécessité était une terrine à "Boucane". Le visiteur apportait sa "Boucane" et la visite se faisait autour de la "Boucane" et dans la "Boucane". Peut-être est-ce la raison pour laquelle il y a encore aujourd'hui tant de brunettes à Saint-Malo et tant de jeunes gens à teint plutôt châtain. Nous laisserons les savants discuter la justesse de cette déduction !

III

The Roseau River Colony

In September 1879, Michael King and his eldest son John E., arrived at Dominion City, a small village on the Roseau River twelve miles north of Emerson. They were in search of land and they made their headquarters with a Mr. Crowe, an old neighbor from their native Bruce County, Ontario, who had settled a few years previous on a piece of land some ten miles up the river from Dominion City.

Shortly after their arrival, the elder Mr. King bought six hundred and twenty acres of rich land, with the Roseau river flowing through the centre. The land was divided into three separate farms for his three older sons. Mr. King then filed a homestead on the prairie, about two miles North East of what is now Arnaud. He did the necessary improving on the homestead the following summer then in the fall of 1880, returned to his home in Ontario. Mr. Crowe moved farther West to Saskatchewan the same fall.

John E. stayed alone on the new farm on the river and, during the winter, made himself a sleigh from wood cut off his farm. He cut cordwood and hauled it to Emerson with a pair of oxen and received fifty cents a cord for it, delivered in that town. He also cut enough oak-logs that winter to build a new house which he completed the following summer, with the help of his neighbors. Those same oak-logs are rebuilt into a barn on the King farm and are as sound to-day as they were when they were cut sixty years ago.

He had only seven acres of crop that year. It was oats and it never ripened so he cut it with a cradle and fed it in the sheaf. He broke seventeen acres with his three oxen and prepared that land for crop for the next year.

Mr. King, being the only Catholic in the district, found great difficulty in attending Mass. There was a mission at

Emerson, twenty miles South-West, a church at Saint-Jean Baptiste, eighteen miles North-West, and a church at Saint-Pierre twenty miles North-East. On one occasion he started on foot for Saint-Jean on a Saturday afternoon. He spent the night with a family by the name of Cleary who lived four miles west of Arnaud. This family came from Mitchel, Ont. in 1872 and Mrs. Joseph King of Saint-Malo is a daughter of one of the Cleary girls. However, in the morning, Mr. King walked on to the Red River but could find no way of crossing as there was no ferry then, and no boat was in sight. Finally he came across a young girl paddling a canoe hewed from a big log. She asked him if he would like to cross, he said he would but didn't think her canoe very safe. She told him that if he would sit low in the centre, it would be quite safe and, to his astonishment, they crossed the river in a few minutes. A man rowed him back, after Mass, in a flat bottomed boat and he walked all the way back to Roseau that afternoon.

Christmass 1881 found John E. back at his old home in Ontario. On Feb. 20th 1882 he married Margaret Kelly of Teeswater, Ont. and on March 29 the young couple started the long journey back to Dominion City, accompanied by James M. King, a younger brother. They arrived on April 3rd. John E. decided that, with a new house and a new wife the next thing he needed was a team of horses. He went to Winnipeg on April 10th and purchased a nice matched pair of bays for \$400, which money he got from the sale of the homestead on the prairie. He loaded the horses in a box-car, during the afternoon, to be shipped to Arnaud the following morning but, during the night the water rose so high on the Red river that no train could cross till April 17th. Louise bridge, just East of the C. P. R. Station, was washed away. Mr. King and the horses spent the week in the box-car. Hay was carried in armfuls from feed-stables to feed the horses. That same week the water rose so high at Emerson that the paddle-wheel river steamboat went up the street and out towards Dominion City as far as the Joe bridge, a distance of about one mile. All traffic

around the town was by boat and in some of the stores the water was over the counter.

Two months later the Kings had a great misfortune. John E. left early in the morning to help a neighbor build a barn. The mosquitoes were so bad that he left the horses in the barn and built a small smudge fire some distance from the door, to drive the pests away from the horses. Shortly afterwards an Indian came to the house and said to Mrs. King : " Look, fire ". She ran out and led one horse to safety but the other one was overcome by smoke and fell before reaching the door. It was with great difficulty that Mrs. King kept the one she had out from going back into the fire to its mate. The barn, harness and feed were all burned. It was some time before the King family was able to buy another horse and than it was only a little white Indian pony, half as tall as the other one. The neighbors always knew Mr. King from a distance by his ill-matched team.

James King lived with John E. that summer till he had built a log house on his own farm on the South side of the river where he batched.

Mrs. King, being unaccustomed to Indians, was very much afraid of them when she first came. One day, when she was alone, she saw an Indian walking across the prairie about a mile away. He had a white blanket around him and a gun under his arm so she was sure he was coming to shoot her. She ran into the house, barricaded the door; covered the windows and then hid under the table and waited for about an hour which seemed an eternity. When nothing happened, she got up enough courage to look out ; there was no one anywhere in sight so she decided that the Indians were not so dangerous after all.

The King's first child, a boy, was baptized at Emerson in 1883 by Father McCarthy, a missionary sent out from Saint-Boniface once a month. The trip was made by train from Arnaud-siding. Shortly after this the Sunday train service was discontinued so the Kings had to drive twenty miles

by wagon to Saint-Pierre to attend mass and when the second child, a girl, arrived in the spring of 1884, they had quite a memorable experience taking her to be baptized. The country was covered with water so they started on Saturday. There were no roads, just trails through the long grass and bush and water everywhere. When they reached Mosquito Creek, they found that little stream swollen to the dimensions of a river but still running within its banks. Napoléon Lafournaise, who lived on the north side, came across in a boat and rowed mother and child across while Mr. King drove the team and wagon. The wagon floated and the smaller horse had to swim. It was night when they reached the home of Mr. Bourgeois on the banks of the Rat river, where Saint-Malo now stands. The water here was deeper than in Mosquito Creek so they decided not to try to ford it. They stayed over night at the Bourgeois' home and, in the morning, one of the boys rowed them across the river in a boat. On the East side was the home of Mr. Godin, a man who made a business of trading with the Indians. Mr. Godin loaned the Kings his horse and buckboard with which they proceeded to Saint-Pierre. At Saint-Pierre, Délia La Salle, the church organist, and Philippe L'Heureux acted as sponsors for the baby. Miss La Salle passed the remark that the baby should be a musician and it so happened that later this baby girl was organist at Saint-Malo's church for twelve years.

Mr. King bought his first grain seeder in the spring of 1884 and his first reaper that same fall. He continued breaking more land still using oxen for power.

There was an abundance of fish in the river that summer. Pike, pickerel, goldeyes, cat-fish and suckers. The Indians also caught a number of sturgeon at the rapids, one weighing one hundred and sixty pounds. The big fish would lie in the sun in shallow water and the Indians would spear them. There has never been any sturgeon in the Roseau since that year. Mrs. King thought she did pretty well when she cooked a cat-fish weighing twenty-six pounds. Wild ducks were also quite

plentiful that year and Mrs. King often used to load the single-barrel muzzle-loader and shoot to stock up her larder. The house was built on the bank of a slough and the ducks would swim up within gun-shot of the kitchen door. One time she bagged six ducks with a single shot.

It was about this time that the missionaries from Saint-Boniface began visiting the Indian reserve at the rapids. This was just a small reserve, a part of what is known as the Roseau reserve some fifteen miles down stream at the mouth of the river. Mr. King used to assist them every way he could by driving them from one reserve to the other and keeping them over night at his house. The missionary would often say Mass in the house in the morning before leaving and the Kings greatly appreciated the privilege of being able to attend without having to drive twenty miles. The names of some of the missionaries were : Father Planette, Father Magnan, and Father Allard. Father Allard prepared two of the King girls for first communion which they received at Mass offered up in the house on March 17th 1905.

An Indian school was opened at the Rapids in 1894: The first teacher was Miss Annie Ramsey who is now a nun somewhere in Africa. The second teacher was Miss McMahon and the third and last was Miss Rose Codin, now Mrs. McKnight of Los Angeles. The school closed about 1906 as the Indians took no interest in it and would not send their children.

From 1881 till about 1902, the Sprague Lumber Company drove logs down the Roseau river to the Red and on to Winnipeg. A large house-boat followed the drive to provide accommodation for the men. They bought their supplies from the farmers as they went along, sometimes a bad jam of logs would hold them up in one place for days. Some of those logs can still be seen along the banks of the Roseau.

The Roseau river district was well settled by 1884 but the only sons of the pioneers now living on the original farms are W. Linklater, F. S. Land and John P. King. The local public school is situated on the Lang farm. J. A. Lang was first se-

cretary-treasurer and then school is called Langside. John E. King was one of the first trustees, which position he held till he resigned in 1936.

The King brothers, John E. and James, bought their first threshing machine in 1888. It was a hand-fed separator driven by a horse power. That same horse power did active service supplying the power for grinding grain and sawing wood till 1917 but threshing machines soon improved and the old separator was discarded in the 90's.

James King married Mary Freeman, a niece of Mrs. John E. King in 1890 but she died the following year and is buried in Saint-Pierre. A year later James married again, this time a girl from Saint-Pierre, Rose Tourond.

It was also in 1890 that Patrick Kelly, his wife Elizabeth King and another of the King brothers, Owen, arrived from Ontario. Mr. Kelly bought a farm just West of the King farm and Owen built a house on his farm South of the river, next to James' farm.

The following year, still another brother, Michael King, came and lived with Owen but had his land on the north side of the river. His stay was short lived however for he died two years later in Owen's house and was buried in Ontario.

There was now quite a King-Kelly community. Their total land holdings amounted to some 1600 acres and, though they farmed their individual land, at busy seasons they worked together so that very little hired help was needed. Owen never married but always kept a married couple working for him.

The parish of Saint-Malo was founded in 1890 so the last arrivals from Ontario were just in time to help. It was Father La Rivière, a young priest, son of A. A. La Rivière, M. P., who formed the parish. While the building was going on, he stayed with Father Jolys at Saint-Pierre.

Although the farmers of Saint-Malo district were all quite poor, this energetic young priest, with the financial aid of his

father, the good will and assistance of his parishioners and his own two hands, built a combination church, rectory and school and how well it was built can be testified by any one who saw it being demolished forty-nine years later. The first birth registered in the new parish was that of Margaret, daughter of Patrick Kelly and Elizabeth King. Margaret is now Sister Martha of the Order of St. Joseph in Seattle.

In 1894, John E. King built a fine, big frame-house, turning the log-house into a granary. That frame-house still stands and is the home of the next generation of Kings.

There was great improvement in the farming practices and equipment between 1890 and 1900. Horses replaced oxen, gang plows replaced walking ploughs and binders replaced cradles and reapers. The steam engine was the source of power for threshing and even the means of travel were greatly improved. Buggies and spring wagons replaced the rough lumber-wagon and even bicycles were not uncommon. Owen King used a bicycle to go to Mass. at Saint-Malo in summer and at one time rode to Winnipeg and back on one, which was considered quite a feat in those days.

In 1898, John E. King bought a new surrey, that is a two-seated buggy with top and mud-guards. It was quite a fine rig so, when Archbishop Langevin was making his visit to Saint-Pierre and Saint-Malo that year, John E. was asked to drive him. He met the train at Otterburne and the mud was so bad that the new buggy was plastered with it. Archbishop Langevin, being young and active at that time, didn't bother much about the mud but simply put one hand on each seat and, with a quick leap, cleared the mud and landed in the back seat. Mr. King drove him to Saint-Pierre first, then to Saint-Malo.

In 1892, a Post Office was opened at John E. King's home, called "Roseau". This continued for eight years, when it was moved to Arnaud and the name Roseau was discontinued.

The winter of 1900 brought an epidemic of typhoid fever to the John E. King household ; practically all the family took it and Mr. King was left a cripple for the rest of his life from its effects.

The Roseau River Colony was badly broken up in 1902 when James King, Owen King and Pat. Kelley sold their land and moved with their families to Alberta. John E. alone remained to bring up and educate a family of seven girls and three boys. The eldest boy of necessity had to stay home from school as early as possible to work on the farm but all the rest of the family, after finishing public school, continued their studies at boarding schools, the girls at different convents and the boys at Saint-Boniface College. The eldest girl was a graduate nurse before marrying in 1915 and two of the other girls joined religious orders. The boys are all farmers. Four of the girls were church organists at Saint-Malo at different times over a period of about fifteen years, and many is the time they rode the eleven miles on horse-back when the roads were impassable for any vehicle. Winter was the most difficult time and I must say the present day heated automobile is much more comfortable than the old open sleigh and team when the north-west wind is blowing across the prairie.

In spite of John E. King's handicap of a disabled foot, he made a success of farming. After his brothers left, he bought more land and extended his operations in every direction, always keeping abreast of the times, till tractors replaced the old time oxen and a combine replaced the reaper, hand-fed separator and horse power. The river farm, being ideally suited for mixed farming, carried a herd of good shorthorn cattle as well as hogs and poultry. Mr. King's motto was : "Make your living off the farm without touching the grain crop. In that way there is no such thing as a complete failure any year."

He served as councillor on the municipal board for a period of twelve years at a time when the first drainage and road work was being done.

Mr. King was a lover of good horses and always kept a good

driving horse. Even after the country was almost completely motorized, he could be seen daily driving about the farm with his horse and buggy with a dog following and I really believe that horse and dog enjoyed those drives as much as he did.

After seventy-nine years of an active life, the winter of 1936 saw John E. King confined to the house with an incurable malady. He had the great consolation of being attended during those last three months by a priest who could speak English. I refer to our present pastor, Father Benoit. It was a cold night in January when Mrs. King phoned the rectory at Saint-Malo and asked if a priest could come the next morning. The answer was "yes".

The next morning Father Benoit, fresh from sunny California, set out from Saint-Malo with Jos. Arpin in a covered sleigh and a team of horses. The roads were drifted full and the thermometer registered thirty-five below zero that morning. Father didn't complain but I am sure he almost perished as he was not accustomed to the climate and was not dressed for such severe weather. However, he made several trips later on but I am sure he will remember his first drive after reaching Saint-Malo, as long as he lives. On May 25th, John E. King passed to his eternal reward and his remains were buried in Saint-Malo's churchyard.

Mrs. John E. King is the only living member of the original Roseau river colony. She and her youngest daughter, a school teacher, live in a snug little cottage with all city comforts close to the highway near Selkirk.

John King, good citizen, good farmer, good father; good Catholic, bringing up his children in the heart of a protestant community yet giving two of his girls to God, John King attending Mass for forty years every Sunday, rain or shine, in a church twenty miles away and in a church where he understood no word preached, John King lives and will live in the hearts of Saint-Malo Parish for years to come as the model to look up to and to imitate. Truly was he one of the founders of Saint-Malo.

IV

On fonde une Paroisse

En 1889, M. le Curé Jolys de Saint-Pierre disait à Mgr Taché, Archevêque de Saint-Boniface : " Il y a à neuf ou dix milles au sud de chez moi un groupe assez important de Catholiques. Le printemps et parfois l'été les chemins sont très difficiles et ces pauvres gens ne peuvent venir régulièrement aux offices à Saint-Pierre. J'ai l'espoir d'y voir une paroisse. Si vous m'y autorisez, je vais préparer la chose ". " Très bien, dit Mgr Taché, mais je n'ai pas de prêtre. Si vous pouvez m'en procurer un, je le mettrai à Saint-Malo. Écrivez donc chez vous." Le Curé de Saint-Pierre fit de vaines recherches en France, cependant l'idée d'une nouvelle paroisse ne le quittait point. Le 18 mars, 1889, la lettre suivante lui arrivait d'Ottawa :

" Ottawa, ce 15 mars 1889.

Mon cher M. l'abbé,

A la demande de Sa Grandeur Mgr Taché, qui en avait été sollicité par vous, j'ai obtenu du Gouvernement le lot " E. " de Saint-Malo pour servir de site à la construction de l'Eglise de la future paroisse.

Bien à vous,

A. A. Larivière

Et quelques jours après, une seconde lettre,

" Ottawa, ce 13 avril, 1889,

Mon cher M. le Curé,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre lettre du 4 courant au sujet de la Réserve de Saint-Malo, et en réponse, je suis heureux de vous dire que dans quelques jours tout sera complété. Veuillez me croire toujours, mon cher M. le Curé,

Votre tout dévoué,

A. A. Larivière.

Saint-Pierre avait eu le bonheur de posséder pour fondateur un homme éminemment pratique dans la personne de l'abbé Jolys, et celui-ci voyant l'augmentation de la population à Saint-Malo voulut assurer à la nouvelle fondation une propriété qui devait dans l'avenir être une petite fortune. De 1881 à 1889, la population de la colonie de la Rivière-aux-Rats allait s'agrandissant toujours. A la suite des familles Louis Malo et Joseph Bourgeois, les familles Joseph Desrosiers, Adélarde Morin, David Morin, Ludger Lambert, Domina Maynard, Joseph Gladu, Remi Gosselin, Joseph Gauthier étaient devenus propriétaires au centre du district : à La Rochelle, W. Charette et l'établissement La Borderie dont nous reparlerons ; à La Rivière du Milieu, Gabriel Lafournaise et Johnny Larivière ; au Roseau, — les familles John King, James King, Patrick Kelly, Michael King ; à Nashua, Alex et Jos. Riël, W. Gladu, Charles Nault, Alf. Nault, Jean Poitras, A. Martel, W. Lavallée, Aubert Gauthier, Oct. Poirier, sans compter que les garçons Malo et les filles Bourgeois avaient découvert le grand secret que deux peuvent vivre à meilleur marché qu'un seul. La Petite Colonie comptait bien une quarantaine de " feux ". A leur tête, le vieux patriarche Louis Malo avec son ambition de fonder une paroisse, et le Curé Jolys avec son grand amour des âmes. C'est l'ouvrage du bon Dieu d'établir une paroisse et le diable devait essayer de retarder la chose en mettant dans la tête de plusieurs de nos braves pionniers qu'ils étaient trop peu nombreux ; qu'ils ne pourraient pas subvenir au maintien d'une mission, que le projet enfin était prématuré. Cinquante ans plus tard, lorsqu'il s'agira de la construction d'un nouveau temple, à un moment où l'ancienne église ne suffisait plus à abriter le tiers de la population, les mêmes difficultés surgiront. Mais le Curé Jolys ne se laissa pas influencer. En 1890, une assemblée se tint dans la petite école — on en avait déjà une — les craintes des âmes timorées furent tranquillisées, et dès le lendemain matin 22 forts attelages, surtout des bœufs, partirent sous la direction de tous les hommes valides de la paroisse. On alla tailler

dans le grand bois la charpente de la nouvelle église. À quelques dix-huit milles à l'est de l'église actuelle de Saint-Malo, dans l'endroit connu comme " Les Ormes " se trouvait alors la forêt presque primitive. Et nos hommes de bûcher, et les épinettes de tomber, mais le diable s'en mêlera bien. — Une tempête se déchaîne. — Les abris ne sont que temporaires et partent au vent. Il faut coucher dehors en attendant la possibilité de retourner à Saint-Malo avec les charges de " bil-lots ". Enfin le soleil revient et tout le bois de la construction est emporté chez M. Remi Gosselin, attendant le moulin à l'été.

Pendant ce temps, l'abbé Jolys demandait à la Chancellerie de Saint-Boniface qu'on indiquât les limites de la future paroisse. Ce démembrement de Saint-Pierre se fit par une division très simple. La nouvelle paroisse devait se composer de tous les terrains au sud du Township 5, Rang 4 à l'est du 1er Méridien jusqu'aux lignes des États-Unis. Deux années plus tard on ajoutera à Saint-Malo les six premières sections du Township 5, Rang 5, et les sections 1 — 2 — 3 du Township 5, Rang 3. Plus tard, lors de la fondation de Sainte-Elizabeth, les sections 1 — 2 — 3 du Township 5, Rang 3 seront cédées à la nouvelle paroisse, et en retour Saint-Malo verra son territoire s'accroître à l'est de deux nouveaux Township, le Township 4, Rang 5 et le Township 4 Rang 6. En même temps le reste du territoire plus au sud allant jusqu'aux frontières, était réservé pour de futures paroisses. La paroisse de Saint-Malo fut donc circonscrite définitivement par ordre de Sa Grandeur Mgr L. P. A. Langevin, dans les limites suivantes :

1°. Les six premières sections du Township 5, Rang 4.

2°. Township 4, dans les Rangs 4, 5, 6.

Et le chroniqueur des Archives de Saint-Malo d'ajouter alors : " Il est bon de remarquer, quant à ces terrains, que seules les six sections du Township 5, Rang 4, (à peu près) et seule la partie sud du Township 4, Rang 4, c'est-à-dire la partie au Sud de la Rivière-aux-Rats (et encore) sont cultivables. Tout le reste est rocheux, boisé, marécageux. — La partie

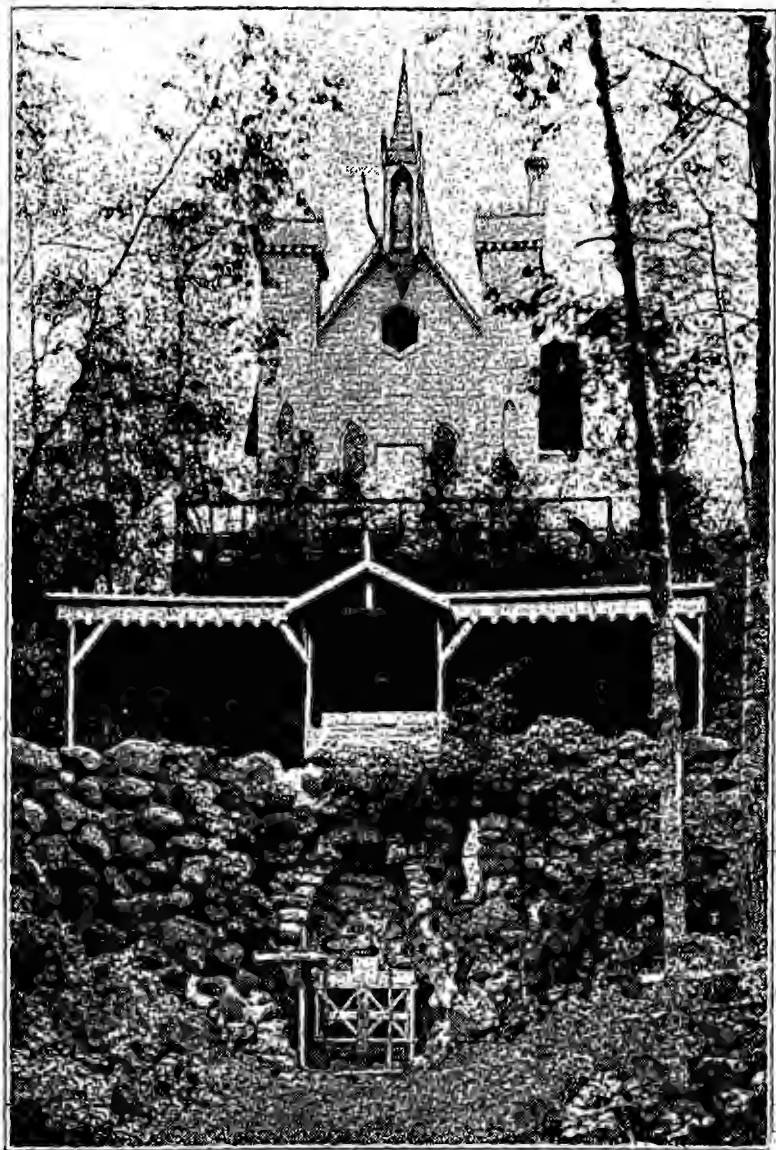
agricole de la paroisse comprend donc à peu près les trois-quarts d'un township, ce qui rendra toujours excessivement lents les développements matériels de cette jeune paroisse."

Il faut maintenant choisir le site de la nouvelle Église. Le terrain cédé par le Gouvernement couvrait au-delà d'un quart de section de terre. En artiste qu'il était, l'abbé Jolys favorisa une location magnifique, mais les gens préférèrent le pratique à l'artistique, et le haut d'un coteau le long duquel plusieurs terres étaient échelonnées, fut favorisé par la plupart. Le coteau sablonneux s'égouttant de tous côtés serait toujours un endroit sec, et l'avenir a prouvé que les paroissiens avaient bien choisi.

Dans le cours de l'été 1890, M. Albert Préfontaine de Saint-Pierre transporta son moulin-à-scie à Saint-Malo, et les billots devinrent la charpente du nouveau presbytère-chapelle. Il est raconté que Mgr Taché paya lui-même les hommes, au montant de \$54.00, pendant que M. Préfontaine fournit son temps et sa machine gratis — *Pro Deo*. — Nous avons mentionné le nom Mgr Taché, ce grand colonisateur, grand canadien et grand saint, qui s'intéressa de tout son cœur et ses moyens à Saint-Malo. Aucune mention ne paraît dans le *codex historicus* de Saint-Malo, de la visite de Mgr Taché à cet endroit, et pourtant il dut vouloir visiter la mission naissante, mais la maladie qui le minait déjà dut lui rendre cette visite impossible.

A la fin de septembre 1890, M. Jolys faisait au prône à Saint-Pierre l'annonce suivante : "Tous ceux qui peuvent travailler le bois sont invités à se joindre à moi ; nous nous rendrons à Saint-Malo pour aider ces braves à se bâtir une chapelle". Le soir même, douze charpentiers de Saint-Pierre, le curé Jolys en tête, arrivent à Saint-Malo et trouvent logis, dans les maisons grand'ouvertes pour les recevoir. Mais le diable ne voulait pas d'église à Saint-Malo. Vers minuit un orage de pluie et de vent s'abat sur le district, et après trois heures d'ouragan, voilà que les toitures de glaise et les murs bousillés ne tiennent plus. Il faut bien se lever, car comme le chantera

plus tard l'abbé Noret dans une chanson restée fameuse dans le pays - " Un lit ce n'est pas un bateau." L'eau recouvre le plancher des maisons à une hauteur de trois pouces, et le froid s'en mêlant, la pluie se change en neige tandis que la tempête fait fureur tout l'avant-midi. Dans l'après-midi, sur les chemins glacés, nos bons Samaritains de Saint-Pierre mirent trois heures à faire le trajet pour retourner chez eux, et ils arrivèrent gelés jusqu'aux os. La semaine suivante, les mêmes volontaires revinrent, et par un temps superbe, les travaux commencèrent avec M. Sévère Beaulieu comme contracteur-architecte. Ouvriers sont tous ceux qui savent enfoncer un clou, et le paiement se fera en monnaie du bon Dieu. La nouvelle maison-chapelle, à comble français, mesurant 40 x 30, avait un escalier communiquant avec le haut, par l'extérieur. On se presse car la saison avance. L'étage d'en haut, chapelle, est finissant bien que mal. Un autel temporaire est construit de caisses et est recouvert de coton blanc, des chaises serviront de bancs, le plancher sera le prie-dieu, et le 8 décembre 1890, le curé Jolys bénira cette maison-chapelle, en y célébrant la première messe. Thomas Desrosiers sera le premier servant de messe dans ce chœur où il n'y avait de l'espace que pour le curé et un servant. Les chantres sont Joseph Paquette, Adolphe Lasalle, Albert Paiement, Ludger Lambert et Gaston Guinbault. Cinquante ans depuis cette première messe dans la première église et combien ces cinquante années de messes n'ont-elles pas attiré de bénédictions sur ces pionniers de Saint-Malo, qui ont marché de l'avant dans leurs constructions pour Dieu. Pendant l'été de 1890, Mgr Taché finit enfin par trouver de l'aide à l'abbé Jolys, et encore une fois parait la main du bon Dieu, qui veille sur Saint-Malo. L'Honorable A. A. Larivière, député de Provencher, ministre dans le Cabinet MacDonald, et plus tard sénateur, fut celui qui fit céder au gouvernement les terrains de la future paroisse de Saint-Malo. Le premier prêtre qui devait en jouir fut le fils de M. Larivière et un des deux premiers prêtres du collège de Saint-Boniface, qui devint en 1890 l'assistant de M. Jolys. 1891 se



Ancien Sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes



Monseigneur Alexandre TACHÉ, O.M.I.
Archevêque de Saint-Boniface.



Monseigneur Arthur BÉLIVEAU,
Archevêque de Saint-Boniface.

passé. On fait les divisions du presbytère dans le rez de chaussée de la maison-chapelle. Encore une fois Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface sera d'une générosité inlassable, car un présent de \$300.00 de sa part met et maison et chapelle en état de rendre les services voulus. A Saint-Malo on se préparait avec empressement à l'installation du nouveau curé, quant le temps sera jugé opportun par les autorités, et un beau dimanche matin de juin 1892, l'abbé Larivière, qui, avec un dévouement inlassable, et malgré les mauvais chemins et la température inclemente, avait desservi Saint-Malo, fit à ses bonnes gens l'annonce qu'il était installé dans son nouveau presbytère et qu'on l'y trouverait toujours à la disposition des fidèles, et de plus qu'on n'avait pas besoin de célébrer son arrivée, mais, qu'il fallait construire graineries, étable, clôturer la propriété, acheter des ornements d'église et du linge d'autel; alors, dit le nouveau curé, nous allons faire un bazar. Mais Saint-Malo ne faisant jamais les choses à demi, deux bazars seront tenus. Le premier réalisera \$600.00 et le second \$550.00. L'ameublement nécessaire pour chapelle et presbytère est acheté. On fait même un grand pas de plus, et une ménagère vient s'installer au presbytère. Cette première ménagère se nomme Mlle Catherine Trottier. Un petit morceau de terrain est choisi pour cimetière, au sud de la chapelle. Une croix y est plantée. Les registres paroissiaux sont ouverts et dorénavant Saint-Malo vivra de sa vie propre. La nouvelle paroisse se sépare de la paroisse mère, mais une reconnaissance éternelle sera gardée à Saint-Pierre, à son curé et à ses gens, pour tout l'intérêt porté à Saint-Malo, et cette reconnaissance se manifestera de mille manières, si bien que pendant 50 ans Saint-Malo demeure toujours lié et par les affaires et par l'amitié sincère à la paroisse qui lui a donné l'existence.

Il fallait alors, puisqu'on faisait les offices à Saint-Malo, y convoquer les paroissiens, et M. le curé fait venir de la compagnie Meneely des États-Unis, une cloche de 1023 lbs. Les parrains se saignent à blanc. Mgr Langevin continuant les traditions généreuses de son prédécesseur, donne \$100.00. Deux soirées

produisent l'une \$111.00 et l'autre \$77.00, et la voix d'airain commence à appeler auprès du Prisonnier du Tabernacle les âmes Malouines. Mgr Langevin viendra bénir cette cloche en 1895, en venant administrer la Confirmation. John King sera le conducteur qui conduira Monseigneur venant de Saint-Pierre. Un autre chapitre racontera les visites de nos bien-aimés Evêques. Les servants de messe à la bénédiction de la cloche furent Philippe Lambert, Edmond Bourgeois, Zotique Rodrigue et Alexandre Carrière. Déjà la maison-chapelle est trop petite et la population ne peut s'y presser pour la cérémonie. Un temps abominable ne permet pas à la fanfare de Saint-Boniface, venue à la demande de M. le Curé, de faire entendre ses cuivres. Ce n'est qu'au moment de la bénédiction de la cloche que le ciel s'éclaircit un instant. Le soleil brille et permet à Monseigneur d'adresser la parole à la foule. Après la cérémonie, M. Arsène Lauzier reconduit Monseigneur à Saint-Pierre. Le ciel était triste, et les cœurs aussi étaient tristes à Saint-Malo. Le Curé fondateur devait quitter Saint-Malo appelé à un poste plus important, dans le diocèse de Portland, E.U., où il fera du bien pendant de nombreuses années. M. Alphonse Larivière emportera les regrets de tous. Il aura des successeurs, mais il demeurera toujours le curé fondateur bien-aimé.

Le premier baptême inscrit par lui dans les Registres est celui de Mary Isabel Kelly, fille de Patrick Kelly et Elizabeth King, née le 28 avril 1892. Et qui deviendra plus tard religieuse dans la communauté des Sœurs de Saint-Joseph. Le premier mariage est le mariage d'Ubald Smith, de Saint-Joseph, et Ida Paquette de Saint-Malo. Déjà dans ce lointain commencement de la paroisse, les jeunes d'ailleurs viennent choisir des bonnes épouses à Saint-Malo. La première sépulture est la sépulture de François-Xavier, de cinq ans et demi, fils de Horace Gauthier et d'Adélaïde Chouinard.

Une promenade à Saint-Malo

PUBLIÉ PAR " *Le Manitoba* " — 21 SEPTEMBRE 1892

Les endroits pittoresques sont assez rares au Manitoba. Il faut l'avouer, la prairie est belle à cause de son immensité et de sa verdure émaillée de fleurs, mais n'a-t-elle pas sa monotonie? L'œil se fatigue de cette plaine, que l'horizon seul domine. On aime à rencontrer quelque colline que l'on qualifie ici du nom de " Montagnes ". Sur ces rares hauteurs, le touriste s'empresse de mesurer les distances qui le séparent d'une rivière, d'une forêt et quelquefois d'une ville ou d'un village. La montagne de Pierre (Stony Mountain), la montagne aux Oiseaux (Birds Hill), les régions de Qu'Appelle et de la montagne de Pembina sont en grande renommée, précisément à cause des accidents de terrain que l'on y rencontre. Je viens de visiter un petit établissement que la nature a favorisé d'une manière toute spéciale : c'est celui de Saint-Malo. Il me tarde de le faire connaître à mes compatriotes, car il est réellement beau.

Saint-Malo est une nouvelle paroisse située au sud de Saint-Pierre de la Rivière-aux-Rats. Elle est traversée par le chemin de fer qui conduit de Saint-Boniface à Emerson ; on descend à Otterburne ou à Dufrost. La première station est plus commode, bien que la dernière soit plus rapprochée. A Otterburne on peut trouver de bonnes voitures, et tout ce qu'il faut à un estomac délabré pour se rétablir après les suites d'une promenade prolongée.

Traversant l'important village de Saint-Pierre et la majeure partie de cette paroisse, nous arrivons au bel établissement de M. de la Borderie, qui forme en quelque sorte la porte d'entrée de Saint-Malo.

Quand j'ai franchi le pont avoisinant, je me suis mis à fredonner malgré moi, la vieille chanson bretonne : "A Saint-Malo, beau port de mer." Mon voisin me reprit aussitôt en me conseillant de chanter de préférence le beau port de "terre" que j'allais visiter. Maintenant je ne reverrai plus ce pont sans célébrer cette fois, le "port de beurre." Vous me direz : la rime n'y est plus : je le sais, mais je connais à présent l'une des plus grandes ressources de Saint-Malo, la fabrication du beurre.

En franchissant la frontière Malouine, tournez à droite et visitez la maison La Borderie et Cie. On vous montrera du beurre en tinettes, du beurre en boîtes de conserve, et que sais-je ? Ce beurre a mérité des prix et des diplômes aux expositions de la Jamaïque et de Winnipeg ; on l'exporte au Japon, au Brésil, en Australie, etc., etc.

L'établissement de M. de La Borderie vaut certainement la peine d'être visité. Les constructions sont bien faites, la propreté règne à l'intérieur, et les machines écrémeuses etc. sont pourvues de toutes les améliorations modernes. M. de La Borderie est en outre propriétaire d'une grande ferme ; il possède un excellent troupeau de bêtes à cornes. Il est environné de quelques jeunes français qui réussissent bien. J'ai pu retenir les noms de MM. Menonville, Lion, de Linares, de la Honplière, Hénry et Maggalon et Forstall.

En continuant ma route, j'arrête un instant chez M. Joseph Desrosiers, où je trouve une aimable hospitalité. Ce monsieur est à l'aise ; il a une bonne terre où j'ai pu admirer du grain tel qu'on en voit rarement dans le pays. Son troupeau d'animaux lui donne d'excellents revenus, et malgré les avantages de la culture, il serait le dernier à médire contre les beurrieres ou les fromageries. Après cette halte, je remonte en voiture. Deux choses me frappent en traversant le pont que l'on a jeté sur la Rivière-aux-Rats, lequel donne sur le grand "rang"

de Saint-Malo. Ce sont la limpidité des eaux qui coulent sur un lit de sable et les beaux arbres qui ombragent littéralement cette petite rivière.

Je vois, en grande quantité, des ormes, des chênes et des liards très élancés. Ces bois sont une véritable richesse pour Saint-Malo ; ils nous font vite oublier les maigres trembles que l'on rencontre pourtant si communément dans presque toutes les parties de la province. Le "rang" de Saint-Malo offre un joli coup d'œil. La route est belle, les maisons sont très rapprochées ; au loin, la chapelle domine tout par sa position élevée. Elle semble protéger la paroisse en la couvrant de son égide. On ne pouvait choisir de meilleur endroit pour y placer une église et y jeter les fondements d'un village, qui aura certainement plus tard son importance. Du presbytère, j'aperçois presque toutes les maisons de la paroisse ; mes regards s'étendent sur une plaine sans limite, où je distingue d'une part Dufrost sur le C. P. R. et ailleurs les établissements qui avoisinent Arnaud ; ici j'admire quelques jolis bouquets d'arbres que l'on appelle "Îles de bois" ; là, on me fait remarquer quelques marais où il y a du foin en quantité, et où les disciples de Saint Hubert peuvent s'exercer avantageusement.

La chasse est abondante en ce moment ; il suffit de viser droit et l'on revient au bout de quelques heures avec une bonne provision de canards, de bécassines, de poules sauvages, etc.

Nous entrons chez M. l'abbé Larivière, le premier curé de Saint-Malo ; il nous reçoit à bras ouverts. Je le trouve bien installé ; il est ici depuis le mois de mai seulement. La paroisse, nous dit-il, n'est pas encore très forte, mais la générosité et l'esprit de foi des gens lui permettent de compter beaucoup sur l'avenir.

Je quitte le presbytère avec une excellente impression. Mon

guide est tout à fait dévoué ; il veut me mettre au courant de tout ce qui peut intéresser un voyageur. Je le disais au commencement de cette longue lettre, les endroits pittoresques sont rares au Manitoba, ce guide m'entraîne à quelques arpents en arrière de l'église où la nature est certainement intéressante. La Rivière-aux-Rats coupe en deux la petite montagne de Saint-Malo, ce qui forme des côtes très escarpées ; à un endroit il y a des rapides qui augmentent la force du courant et font bouillonner une eau fraîche et limpide. Voir de gros cailloux, grimper sur des rochers, entendre à ses pieds le bruit d'une cascade et se laisser charmer par le gazouillement des oiseaux qui peuplent de grands arbres dont les branches s'étendent au-dessus des eaux, c'est un spectacle assez commun dans d'autres pays, mais au Manitoba, c'est toute une merveille. Cette merveille, on nous la montre avec fierté ; et certes ! elle n'est pas à dédaigner.

En revenant de ce gentil paysage, nous causons d'affaires. J'apprends que la terre est bonne et que les nouveaux colons peuvent réussir dans cet endroit, mieux qu'en bien d'autres. Si quelquefois le climat n'est pas favorable aux récoltes, ceux qui ont des vaches peuvent s'assurer un joli revenu à la beurrierie ou à la fromagerie. M. Ferdinand Marcotte de Saint-Pierre a construit ce printemps au centre du village une fromagerie qui va bien. Les opérations promettent d'être encore meilleures l'année prochaine. A côté de la fromagerie, j'ai remarqué une petite maison qui sera, me dit-on, le premier magasin de Saint-Malo. C'est un M. Lasalle qui doit s'y installer prochainement. Les cultivateurs sont très encouragés cette année. MM. Louis Malo (fondateur de la paroisse) Joseph Bourgeois, Remi Gosselin, Arthur Malo, Joseph Desrosiers, Damase Malo, David Morin, Adélard Morin, Augustin Carrière, Alfred Poirier, Joseph Gladu, Octave Poirier, Osias Bourgeois, Joseph Forest, et autres dont les noms m'échappent, ont tout ce qu'il faut pour réussir. Plusieurs d'entre eux sont en bonne voie de prospérité. J'ai eu un moment de conversa-

tion avec M. Louis Malo. C'est un brave Canadien, qui a défriché la première terre de Saint-Malo ; il lègue son nom à la postérité. Bel exemple à donner à ses compatriotes, qui vont par centaines s'étioler dans les manufactures américaines.

Il est tard, le soleil se couche à l'horizon, les animaux reviennent du "large", la clochette les annonce et signifie aux "Habitants" qu'il faut songer au "train" du soir. J'accepte l'hospitalité de mon guide infatigable. Ici, comme ailleurs, on fait de la "boucane" pour chasser les moustiques, qui disparaissent graduellement à mesure que les nuits deviennent plus fraîches. Je profite du travail de mes hôtes pour rédiger ces quelques notes, qui s'imposent réellement, après une visite comme celle que je viens de faire.

Peut-être, consentirez-vous à les publier dans votre excellent journal ? Si vous le faites, je crois qu'elles ne nuiront pas à la colonisation et au développement du petit Saint-Malo. Au moins, quelques-uns de mes lecteurs auront une bonne inspiration dans un moment de loisir.

"Ils reviendront se prom' promener"

"A Saint-Malo, beau port de terre."

A. C. LARIVIÈRE.

VI

Les draveurs de la Rivière-aux-Rats

Le grand défenseur des droits de la noble nation métisse, Mgr Ritchot, de glorieuse mémoire, avait jeté les yeux sur le district de Saint-Malo pour y placer ses Métis, lors des troubles de la Rivière Rouge et c'est sous la direction de Mgr Ritchot qu'advint l'arpentage en lots de rivière, tel qu'il existe encore aujourd'hui. Nous ne discuterons ni les droits des Métis, ni l'intérêt que Mgr Ritchot leur porta, mais le système d'arpentage est devenu aujourd'hui une source d'embarras avec la culture telle que connue de nos jours. C'est du temps de Mgr Ritchot que M. Francœur devint possesseur du Lot 91, M. Bruce du Lot 88 et beaucoup d'autres Métis possesseurs d'autres lots de rivière, mais dans le Saint-Malo d'aujourd'hui aucun des propriétaires des jours d'antan ne demeure propriétaire aujourd'hui. Ces lots se sont vendus, les uns pour un quartier de bœuf, les autres pour encore moins et qui ne se souvient pas des scandales des "scrips" autour de 1890 quand des trains entiers de Métis étaient amenés dans les meilleurs districts du Manitoba et de l'Assiniboia d'alors, par des spéculateurs éhontés, qui achataient alors ces "scrips" à des prix ridicules. Mais longtemps avant Mgr Ritchot, les Métis de Saint-Norbert, Saint-Adolphe et Saint-Vital, attirés sans doute par la quantité et la variété du gibier qui abondait autour de Saint-Malo, avaient fait des randonnées et des voyages d'exploration jusqu'au haut de la Rivière-aux-Rats et du côté de la montagne Cyprès à l'est du Marchand d'aujourd'hui. Les forêts d'épinette blanche (Spruce) et Rouge (tamarac) devinrent la convoitise de plusieurs, et comme la Compagnie Sprague dravait sur la Roseau, ainsi les billots se culbutaient dans les vagues de la Rivière-aux-Rats. Le haut de la Rivière était propice à la "drave" et la descente aux environs de Saint-Malo, facilitait le transport, mais les eaux mortes des environs des "Ormes" ainsi que celles des environs

de La Rochelle durent toujours être un obstacle presque insurmontable à la " drave " sur la Rivière-aux-Rats. Pour qui connaît la rivière d'aujourd'hui avec ses eaux si diminuées par le canal et la diversion dans la Rivière Roseau, il paraît curieux de lire ce qui suit dans le Titre des Terrains concédés par la Couronne en 1880 à Louis Malo :

TITRE

" Louis Malo aura le terrain ci-dessus décrit mais nous, La Couronne, nous réservons le droit d'usage et de passage de toutes les eaux navigables sur ce terrain. Nous réservons de plus pour tout navigateur sur la Rivière-aux-Rats le droit d'aborder sur le dit terrain et d'amarrer leur bateau à la rive sur le dit terrain, ainsi que le droit de débarquer du bateau sur le dit terrain ".

Déjà en 1859, Joseph Charette, dont les petits-fils Frank, Victor et Louis vivent encore à Saint-Malo, avait établi un moulin à scie à six milles au Nord-Est du Saint-Malo d'aujourd'hui, et se servait de la Rivière pour " draver " son bois. La ville naissante de Winnipeg, comme nous l'avons dit, se procura dans le haut de la rivière, son premier pavé en bûches d'épinette. Et d'année en année la drave se continuera jusqu'en 1903, quand les frères Fréchette: Joseph, Onésime et Delphis firent la dernière drave reconnue comme telle: 110 cordes de bois de huit pieds de longueur devaient être le fruit de leur travail pendant l'hiver de 1902-03. Dès le printemps le bois fut jeté à la rivière. Un radeau portant la batterie de cuisine et les couvertures, suit les billots. Malheureusement l'eau baissa avec une rapidité étonnante, les billots s'échouèrent sur les rives et les rochers, et le radeau s'arrêta aux eaux mortes des Ormes. Alors on abandonna en attendant le coup d'eau de mai, car la rivière a une cru subite dans ce mois, grâce à la fonte des glaces dans les terrains marécageux de la Montagne à Cyprès et des Ormes. Voilà donc nos draveurs revenus en mai avec deux autres aides,

Louis Riopel et Maurice Desordons. Le radeau est démarré et on part, mais à petite vitesse, car le courant même à l'eau haute dans ces places d'eaux mortes, ne charroyait guère rapidement les billots et les radeaux. Cela va tellement lentement, et les estomacs des Canadiens au grand air, jouissent d'un tel appétit que voilà nos braves draveurs à court de vivres. L'un d'eux s'offre pour faire le voyage à la maison paternelle malgré les difficultés. Il fallait se frayer un chemin à travers les marais des Ormes, dans l'eau parfois jusqu'aux épaules, et presque toujours à la ceinture. Mais enfin notre brave arrive à son but. Vite on amasse des provisions et en chemin. Il paraît que le sauveteur n'arriva pas trop tôt. Nos voyageurs en étaient rendus aux crêpes maigres et à une couenne pour graisser les ronds de leur poêle. Heureusement, le pire était fait, la descente rapide commençait et peu de jours après billots et radeau furent amarrés à la rive, non loin du village actuel de Saint-Malo. Ce fut la fin des "draves" dans la Rivière-aux-Rats.

VII

L'industrie à Saint-Malo (1890-1940)

Un volume suffirait à peine pour raconter les aventures et les mésaventures, avec la banqueroute totale de la première industrie organisée dans la paroisse. Le 5 mai 1890, arrivaient de France M. le vicomte de Saint-Exupéry et M. de La Borderie. Armés de capitaux apparemment illimités, ces messieurs décidèrent de construire une beurrerie à la fourche actuelle du chemin de Dufrost et la grande Route Édouard VIII. On donna à l'établissement le nom de La Borderie. Un groupe considérable de Français, entre autres MM. Lafond, Guinbault, Turenne, Louis et Camille Henri, J. et Georges Forstall, accompagnaient les fondateurs à titre d'actionnaires dans l'entreprise, ou de travailleurs, et tout ce monde logeait chez M. et Mme Jean-Pierre Collard. Mme Collard était l'hôtesse officielle de la colonie. Pour Saint-Malo et Saint-Pierre, la fondation de cette beurrerie fut une aubaine, car on y trouvait un marché pour tout le lait produit dans le district, et l'industrie laitière prit un essor considérable. La maison Collard était ouverte à tout venant. L'hospitalité y était princière aux frais de la compagnie, mais impossible de continuer sans cesse à donner d'une main sans que de l'autre main on ne remplisse le trésor. Deux années se passèrent et les paroissiens de Saint-Malo apprenaient à leur grand regret que la beurrerie La Borderie était tombée entre les mains d'une société anonyme. Celle-ci convertit la beurrerie en maison manufacturière de lait-condensé, et là encore les fonds ne manquèrent pas, mais l'administration fit défaut. Le lait ne se conservait pas ; une quantité considérable expédiée en Alaska, qui commençait alors à attirer l'attention du monde par les découvertes du Klondyke, fut renvoyée aux manufacturiers. Il ne manquait qu'une chose à cet établissement ; un homme capable d'en régir les affaires, mais il faisait défaut. Malgré les immenses sommes versées, la Conden-

serie dut fermer ses portes, et peu après elle passa au feu. Une immense quantité de boîtes à lait devint des jouets pour les enfants, et vint un temps où non seulement il ne restait plus rien de ces boîtes, mais même le nom de La Borderie disparut pour faire place au nom de La Rochelle, qui désigne le même endroit aujourd'hui. De toutes les grosses sommes dépensées là, il ne reste comme monument que les fondations calcinées des constructions, mais les pauvres pionniers de Saint-Malo garderont longtemps un affectueux souvenir de MM. de Saint-Exupéry et de la Borderie, qui avaient généreusement employé tant de piastres au temps où l'argent était si rare. Hormidas Fréchette établit une fromagerie au même endroit en 1903, mais elle ne resta ouverte qu'en 1905. William Charette en ouvrit une qui dura jusqu'en 1907, ferma ses portes à son tour et depuis lors l'industrie à la Rochelle a cessé d'exister.

Pendant ce temps, une fromagerie s'ouvrait au village même de Saint-Malo. M. Ferdinand Marcotte avait fait l'acquisition d'une terre au sud-est du village, et pour encourager ses enfants, il leur construisit une petite fromagerie au coin du grand chemin et de l'avenue Bourgeois. Jos. Marcotte en fut le premier fromagier. La construction en bois rond, de vingt pieds carrés, n'avait rien de prétentieux, mais le fromage était très bon. On raconte tout de même qu'un jour on perdit tout un bassin de lait. Le pays était en élection, en 1896, et l'Honorable A. A. Larivière faisait avec M. Albert Préfontaine, Ferdinand Marcotte et autres, le tour du comté. Avec des chevaux les chemins étaient longs, le voyage fatigant et les coutumes de ce temps ne contredisant aucunement la chose, Messieurs les politiciens apportaient avec eux le remède à tous les maux, et surtout le procureur de votes, dans un portemanteau bien garni. Ils visitent la fromagerie, et pendant que leur père expliquait à ses compagnons le mystère de la transformation du lait, nos jeunes fromagiers, Joseph et René, remarquant la gaieté de leurs visiteurs, se mettent à la recherche de la source de la bonne humeur, et tous deux pour

la première fois se mettent à sorber de cet "esprit" qui délie les langues et amène la jovialité. Mais peu après le départ de leurs visiteurs, non seulement les langues mais même les estomacs étaient déliés. Rien ne voulait plus y tenir, et avant que nos jeunes fromagiers ne pussent se garer, les bassins à lait recevaient le contenu des jeunes estomacs. Guéris de leur malaise, mais surtout redevenus sobres par la perte de leur bassin à lait, nos fromagiers se promettent de laisser dorénavant à leurs aînés, les sources vives et parfois trop actives de la bonne humeur. En 1899, la fromagerie passe à Jos Paquette, qui avec son gendre, Adélarde Veronneau, transporte son établissement un peu à l'Ouest, l'agrandit d'une salle à fromage et d'une chambre à bouilloire. M. James Forstall en fait l'acquisition en 1905, pour la revendre à Amédée Lambert en 1906. En 1909, elle passera aux mains de M. W. Clément, et pendant 23 ans celui-ci rendra le fromage de Saint-Malo fameux. En 1916 il gagnera à l'exposition de Brandon la médaille d'or (sweepstake) contre tout concurrent. En 1927 et 1930, il gagnera encore des médailles d'or, mais le travail ardu dut alors l'obliger à se retirer, et en 1932 Amédée Lambert redevint propriétaire de la fromagerie pour la garder jusqu'en 1938, quand la Laiterie Cooperative de Saint-Malo le remplacera et érigera une fromagerie tout à fait nouvelle. La fromagerie de Saint-Malo est la seule au Manitoba en existence depuis près de 50 ans qui n'ait jamais fermé ses portes.

VIII

Un nouveau Curé (1895-1912)

Après le départ de M. l'abbé A. C. Larivière, en mai 1895, Sa Grandeur Mgr Langevin nomma un autre prêtre à la cure de Saint-Malo ; c'était M. l'abbé A. Noret qui, muni d'une lettre de curé en règle, s'installa dans la paroisse le 5 novembre 1895.

Il était originaire de France et avait fait son grand séminaire à Orléans, la ville de Jeanne d'Arc. Qu'est-ce qui poussa ce jeune prêtre exceptionnellement doué à quitter son beau pays pour venir dans le Nord-Ouest canadien où il était loin de pouvoir espérer une vie paisible, dans un presbytère confortable, au milieu d'une population aisée ? Comment eut-il le courage de quitter sa famille, sa bonne mère surtout, pour laquelle il professait le culte le plus filial ? Ce dernier sacrifice dut lui coûter plus que tous les autres. . . . Quoique très réservé en ce qui le concernait personnellement, il laissa échapper une fois ou autre dans l'intimité combien fut douloureuse et émouvante la scène des adieux à sa pauvre mère qui souffrit cruellement de voir éloigner ce fils qu'elle chérissait plus qu'elle-même. Cependant l'ardent désir du jeune prêtre de servir Dieu et de travailler au salut des âmes en pays de missions lui fit surmonter cette douloureuse séparation.

Lorsque l'abbé Noret arriva au Manitoba, il fit d'abord du ministère à Saint-Boniface, puis fut nommé à la cure de Saint-Malo. Le nouveau curé n'avait encore que vingt-sept ans ; la Providence l'avait bien choisi pour réussir à mettre sur un bon pied une paroisse encore à ses débuts. Au physique, il était de taille moyenne mais bien proportionnée et d'une allure décidée ; il avait une figure agréable et expressive avec des yeux vifs et intelligents. Au moral, il avait un esprit cultivé et débrouillard, une volonté ferme et énergique, un cœur d'or. Il intéressait et charmait au plus haut point par sa con-

versation, sachant s'adapter avec un tact parfait au degré d'intelligence et de culture de ses auditeurs. Par dessus tout, c'était une âme d'ascète et d'apôtre, le missionnaire intrépide qu'aucune difficulté ne devait arrêter.

Tout était à fonder dans son nouveau champ d'action. En attendant de pouvoir assurer aux enfants le bienfait d'une instruction franchement catholique, il se fit lui-même maître d'école à son heure, prenant les élèves plus avancés dans son bureau pendant qu'une grande élève enseignait à lire aux plus jeunes. Nous n'ajouterons pas autre chose sur ce point dont il est question ailleurs, si ce n'est qu'après avoir confié à des religieuses l'éducation des enfants de sa paroisse, M. l'abbé Noret continua à s'intéresser au progrès de la gent écolière. Ses visites dans les classes étaient une joie pour tous ; il était si gai, si aimable !

Une œuvre accomplie aux frais de M. Noret fut la grotte de Notre-Dame-de-Lourdes, œuvre à laquelle il s'était engagé par une promesse faite à la Sainte Vierge pendant ses études cléricales, alors qu'une santé précaire lui faisait craindre de voir la route du sacerdoce se fermer pour lui. L'avenir démontra que cette bonne Mère avait écouté les vœux du pieux lévite. Devenu prêtre, il demandait souvent à sa céleste bienfaitrice les moyens et l'occasion propice d'accomplir la promesse qu'il lui avait faite. Quelques mois après son arrivée à Saint-Malo, il crut que le temps était venu de la mettre à exécution.

Sur le terrain de la maison, à un quart de mille du village, un site charmant l'attirait ; il y dirigeait habituellement ses promenades pour y méditer à son aise. Du plateau verdoyant où il s'arrêtait d'abord, il pouvait descendre par une pente raide jusqu'à une bande de terrain plat bordé par la Rivière-aux-Rats. Cela lui rappelait la Grotte de Lourdes où la Sainte Vierge était apparue à Bernadette. Aussi sa résolution fut bientôt prise de faire honorer Marie en cet endroit sous le vocable de Notre-Dame-de-Lourdes.

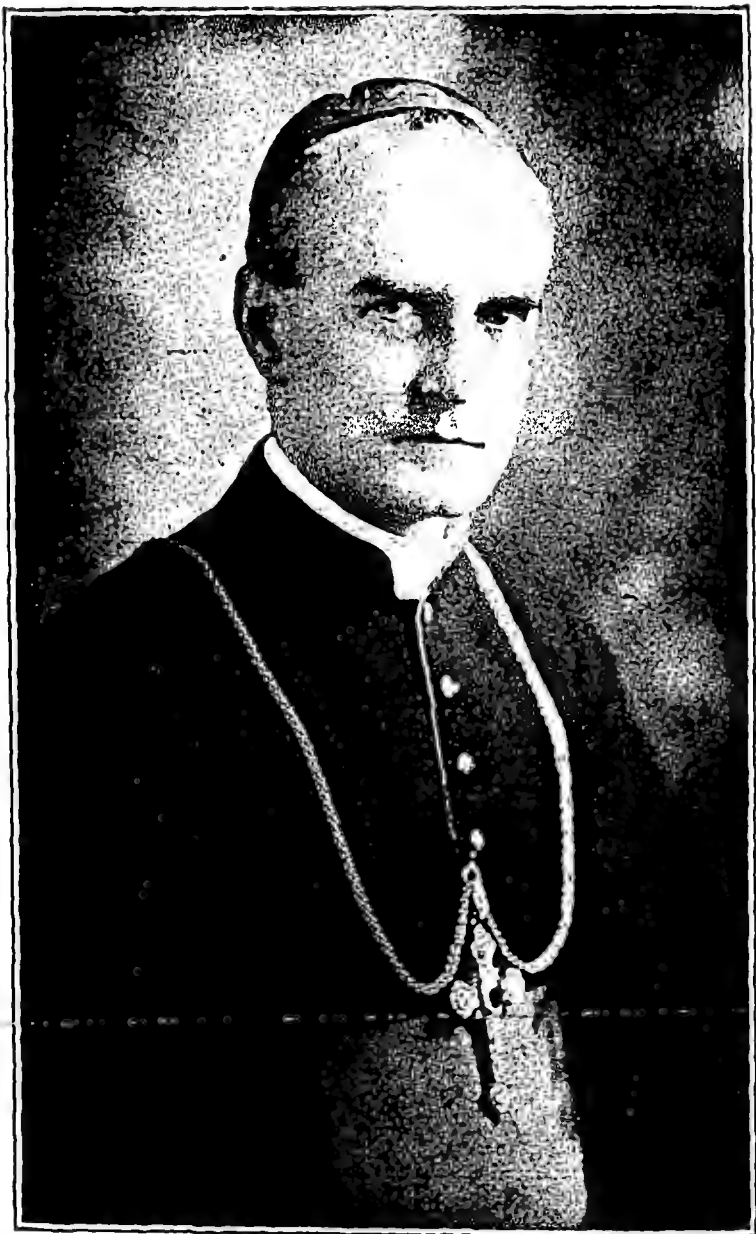
Au mois de juillet 1896, il commença donc à édifier un petit sanctuaire adossé à la côte Sud de la rivière. Grâce à la bonne volonté des paroissiens, l'endroit fut nettoyé, les trous comblés, un grand chemin de onze arpents tracé à travers bois. Et les fidèles commencèrent à aller prier à Notre-Dame-de-Lourdes ; un pèlerinage local eut lieu chaque année le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge. Mgr Langevin autorisa le curé à y dire la messe de temps en temps et reconnut l'existence du sanctuaire par une note insérée dans le registre des Actes de la paroisse de Saint-Malo, lors de son passage pour la confirmation au mois d'octobre 1899.

En 1902, la petite chapelle au bas de la côte fut remplacée par une grotte en pierre, commencement d'un ouvrage plus considérable, et M. l'abbé Noret construisit une chapelle spacieuse sur le sommet du talus dominant la grotte et faisant face aux sièges réservés aux fidèles, en bas, entre la grotte et la rivière. Quand elle fut terminée, il l'orna d'un autel qu'il sculpta lui-même. Chaque année de nouveaux travaux s'ajoutèrent à ces commencements. C'est ainsi qu'un espace fut aplani sur le flanc du monticule, au-dessus de la grotte, afin d'y disposer un autel rustique où l'on dirait la messe en plein air le jour du pèlerinage annuel, la chapelle étant trop petite pour contenir la foule pressée des pèlerins qui venaient prier la Sainte-Vierge en cette circonstance.

Le fait suivant se rapporte à la construction de la grotte. M. Noret y travaillait avec M. David Morin et Léger Lambert. Ils avaient terminé le rocher, la niche de la Madone ; et à l'excavation plus grande d'à côté, il manquait la voûte : il fallait une pierre large et plate. M. le Curé remonta la pente avec ses hommes pour en chercher une. Ils trouvèrent ce qu'il fallait. Mais comment la descendre ? La pente est si raide et la pierre si lourde !... " Si nous la roulons, dit M. Noret à ses aides, elle va tout briser, rocher et niche : que faire ? Risquons, envoyons-la." Ils la lancèrent ; mais au lieu de continuer à rouler jusqu'en bas dans le vide, elle s'arrêta net à la



Monseigneur L.-P.-A. LANGEVIN, Archevêque de Saint-Boniface.



Monseigneur Émile YELLE, P.S.S. Archevêque Coadjuteur de St-Boniface.

place où elle se trouve aujourd'hui, à l'endroit où M. Noret la désirait, au-dessus de la grande excavation. "Ah ! vrai, s'exclama M. le Curé, elle est bien placée ! mais c'est quelqu'un d'autre qui l'a fait... On n'y touchera plus." Et la roche resta où la main invisible de la Madone avait dû la diriger.

Le 6 juin 1906, Mgr Langevin bénit solennellement la chapelle bâtie au-dessus de la grotte et présida le pèlerinage. Ces deux cérémonies sont relatées en détail dans le registre de la paroisse, sous la signature de l'Archevêque de Saint-Boniface. Bien des années ont passé depuis. Le concours des pèlerins est allé toujours grandissant. Combien M. Noret serait heureux s'il pouvait revoir aujourd'hui son sanctuaire embelli, avec la même petite grotte et la même chapelle !

Lors de son passage en 1899, Mgr Langevin conseilla fortement l'érection d'une nouvelle église, la chapelle existante ne pouvant contenir la foule des paroissiens qui s'y entassaient le dimanche. M. Noret se mit à l'œuvre, son travail sera raconté dans un autre chapitre.

Sur représentation respectueuse du Curé faite à Sa Grandeur Mgr Langevin en 1902, l'Archevêque autorisa la translation du cimetière dans un lieu plus vaste en arrière de l'église, entre le chemin de la grotte et celui dit "Church Street", sur le plan officiel du lot E. Il fut béni par délégation de l'Archevêque par M. le Curé de Saint-Malo, le jour de la Pentecôte 1903, et aussitôt après les corps y furent déposés.

Au printemps de 1904, l'abbé Noret fit achever à ses frais le haut du presbytère et le fit recouvrir à neuf. La seule dépense de bois alla jusqu'à \$300.00.

Si absorbé que fut le Curé de Saint-Malo par ses entreprises matérielles, il ne négligeait pas le ministère des âmes. Ses instructions dominicales étaient préparées avec soin ; au retour de la grand'messe les paroissiens ne se lassaient pas de redire : "Que M. le Curé a donc bien prêché !" Il était orateur, mais n'usait de son éloquence qu'aux grandes solennités où il don-

nait à son peuple un sermon magistral ; les dimanches ordinaires, il lui broyait le pain de la doctrine en de bonnes homélies catéchistiques. Ses sermons du Vendredi-Saint sur la Passion sont restés mémorables. Pendant plus d'une heure, il tenait son auditoire suspendu à ses lèvres et personne ne trouvait cela trop long. Lorsqu'il voulait réprimer quelque abus, il débitait le sermon préparé pour la circonstance en feignant de lire un article trouvé dans le journal.

M. l'abbé Noret excellait surtout à faire le catéchisme aux enfants. Lorsqu'il les prenait plus longuement pour les préparer à leur première communion, ceux-ci ne regrettaient pas l'école, bien loin de là ! On raconte qu'un jour, pendant un de ces catéchismes, surprenant un petit garçon distrait, il lui demande à brûle-pourpoint : " Voyons, toi, Charles, qui a fait le ciel et la terre ? " Le bambin, croyant qu'on l'interrogeait sur un délit qui avait été commis, répondit tout en larmes : " Pas moi, M. le Curé, pas moi ! " On devine l'éclat de rire général.

Que dire de ses catéchismes de persévérance qu'il faisait chaque dimanche après les Vêpres ? Les Anciens de Saint-Malo qui l'ont entendu ont certainement conservé le souvenir de ses enseignements. Ne peut-on pas affirmer que si leur esprit chrétien est encore bien vivace, ils l'ont puisé dans la doctrine si claire que M. Noret leur expliquait d'une façon si intéressante.

C'était une fête aussi pour les paroissiens de recevoir le pasteur à leurs veillées de famille. A son arrivée, tout jeu commencé cessait, pour être repris sur une injonction du visiteur. Souvent on le pressait de raconter des histoires ; alors donnant libre cours à sa verve habituelle, il intéressait son monde au plus haut point. Il n'était pas plus embarrassé pour composer de petites chansons de circonstances, très spirituelles et combien à propos ! Par exemple : " Les chansons du Père Malo, " " Le cheval Percheron ", " Saint-Malo ", " Le voyage à Sainte Elizabeth ".

Malgré les magnifiques progrès déjà réalisés, grâce au rôle

actif et intelligent du dévoué pasteur, celui-ci n'était pas encore satisfait : il rêvait d'avoir des religieuses pour instruire les enfants de sa paroisse. En 1905, il fit des démarches dans ce but, d'abord auprès de son Archevêque qui encouragea le projet, ensuite auprès des Filles de la Croix nouvellement arrivées de France. La Supérieure de Winnipeg après entente avec la Révérende Mère Générale lui promit deux Sœurs pour son école.

C'est alors que l'infatigable curé reprit ses outils de bâtisseur et commença le couvent qu'il construisit de ses mains et de ses deniers avec l'aide de deux ouvriers qu'il payait régulièrement chaque semaine. Quant aux travaux d'excavation et charrois des matériaux, les paroissiens les firent gratuitement.

M. l'abbé Noret était très charitable pour ses gens, généreux même. Combien n'en a-t-il pas aidés ? Combien lui doivent encore ? Mais fidèle au conseil du Maître, il ne voulait pas que sa main gauche sût ce que donnait sa droite. A la fin de 1904, il se présenta à Winnipeg à la maison qu'habitaient les Filles de la Croix arrivées de France depuis deux mois à peine. Il aurait désiré parler à la supérieure, mais comme elle était absente, il dit à la sœur qui le reçut au parloir : " Je suis sur le point d'entreprendre un long voyage, j'ai besoin de prières, je vous demande donc de prier pour moi," et ce disant, il glissa vingt dollars dans la main de la Sœur. Celle-ci qui ne le connaissait pas lui demanda son nom. " Peu importe mon nom, répondit-il, priez seulement pour moi," et il prit congé de la religieuse. Un autre fait : Quelques jours après son départ définitif de Saint-Malo, deux Sœurs de cette paroisse en allant à Winnipeg avaient fait mettre à jour leur carnet de banque. Après être sorties de la Banque, elles examinent leur compte et y constatent une erreur de \$100.00. " Rentrons de nouveau, dit la Supérieure, le comptable s'est trompé." Arrivée au bureau de ce dernier, elle lui dit : " Monsieur, il y a une erreur de \$100.00 dans notre compte." — " Ma Sœur, répondit l'employé d'un air mystérieux, la banque

ne se trompe jamais ; votre compte est exact. Un de vos amis, qui ne veut pas être connu, y a déposé ce montant pour vous." A ces mots, les Sœurs nommèrent dans leur cœur le donateur généreux qui avait voulu, avant de quitter le pays, leur laisser un dernier souvenir.

Sous sa gaieté, son bel entrain, M. l'abbé Noret cachait des goûts austères. Sa table était très frugale. Son bureau ressemblait plutôt à la cellule d'un trapiste. On cherchait en vain son lit dans ses appartements et l'on se demandait où il prenait son repos. Un jour sa ménagère, cédant aux instances de quelques indiscrets, dévoila le mystère. Sous une grande bibliothèque, elle ouvrit un tiroir, une espèce de cercueil sur le fond duquel il y avait un matelas d'à peu près un pouce d'épaisseur et quelques couvertures. Tous les soirs, le pieux prêtre tirait le tiroir pour s'y étendre, et le matin il le rentrait dans sa cachette.

De fait, M. Noret, crut un moment que Dieu l'appelait à une vie plus pénitente et il voulut s'y essayer. Voici comment un jour il raconta lui-même la chose, sans se nommer directement. " Un jeune prêtre curé d'une paroisse, dit-il, se croyant appelé à la vie de trappiste, demanda à son Evêque de s'absenter quelques jours de sa paroisse pour aller faire une retraite à la Trappe. La permission accordée, il se rendit au monastère de Saint-Norbert, se présenta comme postulant au Prieur qui l'accepta. Naturellement, on le soumit aux différentes épreuves réservées aux nouveaux venus. Le premier jour, le postulant, ayant terminé sa messe et son action de grâces, est introduit devant le Prieur qui lui donne l'ordre d'aller bûcher du bois toute la journée. Le second jour, il faut prendre les chevaux et faire les charroyages ; le troisième jour, il faut labourer. Le postulant trouve une telle vie trop dure pour lui et tout à fait au-dessus de ses forces. Il va donc trouver le Supérieur et lui dit : " Maintenant, je reconnais que la vie de Trappiste n'est pas faite pour moi. . . Ouvrez-moi la porte que je passe, sinon je sors par la fenêtre." Là se terminèrent ses essais de

vie religieuse ; le curé revint dans sa paroisse pour y continuer ses travaux et son ministère.

En 1910, M. l'abbé Noret fit un nouveau voyage en France ; il en revint avec la nostalgie du pays, si bien qu'au printemps de 1912, il résolut de quitter définitivement le Canada. Il présida encore les exercices du mois de Marie. Le dernier dimanche de mai, une petite fête avait été préparée par les paroissiens ; M. l'abbé Jolys, curé de Saint-Pierre, s'était joint à eux. Un paroissien lut une adresse et on lui offrit une bourse. L'abbé Jolys rappela en termes choisis ce que M. Noret avait fait dans cette paroisse, le développement qu'il avait donné à Saint-Malo, le bien qu'il y avait opéré, il fit de discrètes allusions à sa grande charité, à son dévouement, à sa générosité. M. le Curé répondit à toutes ces marques de bienveillance, mais lorsqu'il voulut parler du couvent, sa voix fut étouffée dans un sanglot. Trois fois il essaya de dominer son émotion, ce fut en vain, il fut obligé de quitter l'église en disant adieu de la main. Quelques minutes après, il montait en voiture et prenait la route de Winnipeg, puis de New-York où il devait s'embarquer.

Depuis son départ, plus rien ! Vit-il encore ? Où est-il ? Personne ne le sait. Mais ce bon Pasteur aimé et regretté de tous reste bien vivant dans le cœur de ses paroissiens et des Filles de la Croix.

Les Ecoles de Saint-Malo 1860-1905

Si nous avons retardé jusqu'à ce moment à traiter de l'éducation à Saint-Malo, ce n'est pas que les pionniers négligèrent de donner aux enfants la formation dont ils étaient capables. La première maîtresse d'école fut sans doute Madame Louis Malo elle-même, qui sut trouver le temps de donner à ses enfants, comme aux jeunes Bourgeois, au moins les connaissances rudimentaires des grandes vérités de la religion. Ne fut-elle pas maîtresse d'école, aussi cette bonne Madame Larivière, qui ouvrit son cœur et sa maison aux enfants marchant au catéchisme à la lointaine église de Saint-Pierre. Les leçons de charité et d'hospitalité données par Madame Larivière laissèrent dans les jeunes cœurs une impression ineffaçable. Mais il fallait une vraie école. M. Jos Gladu céda sa cuisine et M. Blais fut le premier instituteur. M. Charles Dubois lui succéda et M. Cyriac Catellier eut enfin une école où enseigner; pauvre, froide et sombre, mais tout de même une école!

Mlles Manseau, Laporte, Lozier se succédèrent, se dévouant non à cause du petit salaire perçu mais pour la grande œuvre religieuse et nationale.

Vint 1890 ; année néfaste où les catholiques manitobains se virent dépouillés de tous leurs droits en matière d'éducation par le gouvernement libéral, premier de la province, celui de Thomas Greenway.

On sait quelles luttes gigantesques soutinrent nos vaillants Archevêques : l'illustre Mgr Taché d'abord, puis son digne successeur, Mgr Langevin, pour reconquérir les droits enlevés aux catholiques par une politique sectaire. On sait aussi comment les justes revendications de nos intrépides chefs diocé-

sains furent vouées à l'insuccès par le fanatisme et par d'indignes compromis politiques.

Durant les années où se débattit la question scolaire, que d'efforts furent faits pour garder à nos écoles un caractère franchement catholique ! Quels sacrifices pécuniaires ne s'imposèrent pas nos maîtres et maîtresses en acceptant d'enseigner dans de misérables locaux, avec un salaire de famine ! Ajoutons à leur louange que leur magnifique idéal catholique et français leur faisait surmonter toutes les difficultés et les attachait à une œuvre belle entre toutes : l'éducation chrétienne de l'enfance. C'est sous l'inspiration de tels sentiments que Mlle Cécile Beaubien, native de Saint-Jean-Baptiste, dut accepter de continuer l'école à Saint-Malo en 1890. Son cœur se serra un peu, on se l'imagine, en apercevant la pauvre petite maison de 24 x 20 qui s'appelait l'école, construite en pièces de bois rond, aux interstices bousillés. L'intérieur n'était pas plus attrayant que le dehors : salle exigüe et sombre où la lumière ne pénétrait que par deux mauvaises petites fenêtres, n'ayant pour tout mobilier scolaire que deux tables longues et étroites avec deux bancs sans dossier. De tableau noir, de cartes géographiques et autres objets il n'en était point question. En hiver, il était impossible de chauffer confortablement ce taudis ; les élèves y gelaient, on le comprend. Que voulez-vous ? C'était un début, et les commissaires de ce temps-là, Messieurs William Charette, Adélarde Morin et Alcide Bourgeois, ne purent vraisemblablement, malgré leur bonne volonté, améliorer ces déplorables conditions.

Mlle Joséphine Hébert de Saint-Pierre, ancienne élève des Sœurs Grises, remplaça Mlle C. Beaubien. C'était une jeune fille très recommandable sous tous les rapports. La pauvreté de l'école ne la rebuta pas, et son esprit de sacrifice la poussa même à s'y loger. Les familles Gauthier et Morin, voisines de l'école, rendirent bien des services à la dévouée et courageuse institutrice. Ces braves gens rentraient le bois, allumaient son poêle et apportaient l'eau pour elle et pour les enfants. Quand

la maîtresse était malade, ils multipliaient soins et attentions à son égard.

Lorsque M. l'abbé A. Noret arriva à Saint-Malo en novembre 1895, les écoles catholiques n'étaient plus soutenues par la municipalité et déjà, il y avait des arrérages dûs : \$25.00 qui furent payés par M. Noret, à Mlle Joséphine Hébert. L'école cessa alors. Au mois de février 1896, M. le Curé transforma une grainerie à ses frais en une école libre et il y fit lui-même la classe pendant quelque temps. On dit que, malgré sa sévérité, tous les élèves l'aimaient. Vers la fin de cette même année 1896, M. l'abbé Noret engagea et paya lui-même une maîtresse : Mlle Valentine Hébert. Le reste du temps, elle fut payée \$100.00 par an par la municipalité, le curé restant obligé de la pensionner. Mlle Valentine Hébert enseigna deux ans dans cette école de fortune. On conçoit aisément que ni la maîtresse, ni les élèves dont le nombre atteignit 40, n'y connurent aucun semblant de confort. Les enfants s'entassaient autour de huit tables grossièrement façonnées, assis sur des bancs cloués aux tables. Au printemps de la deuxième année, le nombre des élèves augmenta encore et on fut obligé de louer pour quelques mois, les services d'une seconde maîtresse, Mlle Alida Gosselin. En même temps le hangar où se faisait l'école ne pouvant plus contenir la gent écolière, il fallut songer à trouver un autre local. Maîtresses et élèves transportèrent alors leurs pénates dans la chapelle servant d'église. Elle était située au premier étage du presbytère qui put alors s'appeler Maison-chapelle-école. Tout en laissant le Saint-Sacrement dans le tabernacle, on tira un rideau pour cacher l'autel ; et les élèves s'asseyaient sur les chaises servant aux paroissiens le dimanche. Quelle espèce de classe était-il possible de faire dans de telles conditions ? Il fallait vraiment une abnégation plus qu'ordinaire pour se charger d'une école semblable. Mlle Valentine Hébert eut le courage de continuer sa tâche de dévouement au milieu de cette pénurie. Son assistante, Mlle Antonia Granger, ne put

tenir longtemps à cette vie de sacrifice et elle retourna dans sa famille après trois mois d'enseignement.

L'inspecteur Rochon étant venu visiter l'école en 1898, trouva la situation intolérable. Il convoqua une assemblée des contribuables à qui il démontra péremptoirement l'urgence de bâtir une école. En 1899, la classe se fit encore dans la chapelle. Mlle V. Hébert avait été appelée à suivre les Cours d'une École Normale bilingue qu'on venait d'ouvrir à Saint-Boniface. Mais l'édifice devant servir à cette fin n'était pas encore bâti ; les Cours se donnaient donc le matin à l'Académie Saint-Joseph et l'après-midi, au parloir du Collège.

Durant les cours, Mlle Anne Laurendeau, aujourd'hui Mère Marie-Joseph du Sacré-Cœur dans la communauté des Sœurs Oblates de Saint-Boniface, remplaça Mlle V. Hébert à Saint-Malo.

La nouvelle école fut construite par M. Chabot dans l'été de 1900. Les élèves purent en prendre possession en septembre de la même année, avec Milles Valentine et Priscille Hébert pour institutrices. Elles devaient recevoir ensemble un salaire de \$550.00. L'école comprenait deux classes : l'une au premier étage pour les trois premiers grades, l'autre au second pour les élèves plus avancés. Dès la première année, il y eut en tout 77 élèves. MM. Joseph Forest, Tancrede Schwartz et Maurice Lyon, jugeant qu'on avait assez souffert jusque-là, ne négligèrent rien pour accommoder confortablement maîtresses et élèves.

Ceux qui ont vu les demoiselles Hébert à l'œuvre à Saint-Malo n'ont pas oublié leur distinction, leur compétence et leur dévouement. Leurs fonctions terminées, elles vivaient dans leur chambre, qui se trouvait en haut de l'école, occupées et retirées comme des religieuses. Lorsque l'inspecteur Goulet vint visiter leurs classes, il les félicita de la bonne tenue et de la propreté remarquable qu'il trouvait dans cette école.

Les élèves de cette époque se souviennent encore avec quelle piété les demoiselles Hébert les faisaient prier ; avec quelle ferveur elles leur faisaient faire le mois de Saint Joseph et chanter des cantiques en son honneur. Elles consacraient trois heures dans la matinée du samedi à enseigner gratuitement le catéchisme aux enfants, se faisant ainsi les auxiliaires, très appréciées du pasteur. Selon le désir de ce dernier, elles organisèrent aussi deux séances récréatives avec leurs élèves. La première rapporta \$40.00 qui furent employés à acheter une statue de la Sainte Vierge. La seconde séance fut donnée lors de la visite de Mgr Langevin venu à Saint-Malo au mois de juin 1902, pour bénir la nouvelle église. Le produit de la séance : \$35.00, fut employé à acheter des ornements d'autel. Les deux généreuses institutrices firent elle-mêmes don à la paroisse de la belle statue de Sainte Anne qui fait encore aujourd'hui très bonne figure dans la vaste église bâtie en 1936 par M. l'abbé A. Benoît, curé actuel de Saint-Malo. Mlles Valentine et Priscille Hébert étaient aimées et estimées de toute la population. Aussi M. Noret leur disait un jour : " Vous ne nous quitterez que lorsque j'aurai des religieuses pour vous remplacer." Cependant, elles durent partir de Saint-Malo à la fin de l'année scolaire 1903 ; et le curé ne put avoir les Sœurs que deux ans plus tard.

L'année suivante, l'école fut tenue par les deux demoiselles Barsalou. Elles étaient une conquête de Mgr Langevin. Dans un de ses voyages à Montréal, l'Archevêque de Saint-Boniface, visitant un pensionnat des RR. SS. de la Congrégation de Notre-Dame, demanda à cette nombreuse jeunesse des volontaires pour ses écoles de l'Ouest.

Mlles Albanie et Dora Barsalou se présentèrent et, l'heure venue, elles ne reculèrent pas devant les sacrifices qu'exigeait cet éloignement. Rendues à Saint-Malo, elles se firent remarquer par leur grand esprit chrétien. Leurs élèves les plus âgés, ainsi que Madame Antoine Maynard, Sr. chez qui elles pensionnaient, ont pu rendre d'elles ce témoignage : " Très

aimables en conversation, on ne les a jamais entendues manquer à la charité."

En 1904-1905, les demoiselles Aubin remplacèrent les demoiselles Barsalou. Elles venaient du même pensionnat et avaient également une conduite digne d'éloges, mais leur grande jeunesse contribua sans doute à faire désirer davantage des maîtresses plus stables et plus expérimentées.

Saint-Malo est une des rares paroisses sur le terrain desquelles aucune école publique n'a fonctionné pendant le temps de la lutte scolaire. Le 27 avril 1897, pour empêcher une école publique de s'ouvrir à La Rochelle, M. le curé de Saint-Malo acheta de M. Lyon une bâtisse dans le village, et y installa une institutrice. L'école se soutint tant bien que mal, des aumônes de chacun, jusqu'au jour où le Bureau Catholique indépendant fournit quelques secours. Enfin, au moment où le Règlement Laurier-Greenway vint en vigueur, cette école comme celle de Saint-Malo, se soutint grâce à l'octroi gouvernemental.

X

Une Eglise

" Nous avons été heureux de constater que la population, encouragée par son digne pasteur, M. l'abbé Noret, est décidée de construire une nouvelle église à peu de distance de l'ancienne Maison-chapelle."

C'est ainsi que Sa Grandeur Mgr L. P. A. Langevin, lors de sa visite pastorale du 17 octobre, 1899, inscrivit dans les Registres de Saint-Malo, son approbation de la construction d'un temple nouveau. La population de Saint-Malo augmentait toujours, d'abord par l'accroissement naturel (car grâce à Dieu, les maudites coutumes modernes de la restriction des familles, n'ont jamais pénétré à Saint-Malo,) et ensuite par les nouvelles familles venues de l'extérieur, car les Registres accusent bien des nouveaux arrivés de 1895 à 1900. — On y trouve les noms des L'Heureux, Aubertin, Forest, — famille qui devait fournir le seul prêtre ordonné dans la paroisse jusqu'aujourd'hui, — Sauvé, Marcotte, Déas, Chabot, Ladéroute, Saltel, Goderrei, Loisel, Rousseau, Beaudet, Deblois, Gosselin, Hogue, Lebleu, Gratton, Payment, Lépine, McCrea, Proulx, Jérôme, Veronneau et bien d'autres encore. M. le curé pressentant l'obligation de construire, avait réussi, à mettre de côté la somme princière de \$1500.00. Le curé fit les plans lui-même, comme il le dit dans le Codex pour "une construction en forme de croix latine, mesurant d'une part 78 pieds par 30, et 58 x 30 aux transepts, ayant un chœur vaste, une petite sacristie provisoire, un clocher au milieu de la façade, mesurant 72 pieds et deux autres plus petits de chaque côté."

Une assemblée paroissiale se tint. Les syndics MM. Joseph Forest, Ludger Lambert et David Morin proposèrent d'aller faire le bois au grand bois. Toute la paroisse fut de cet avis. Jos. Gladu, Edmond Bourgeois, Joseph Desrosiers, Joseph Gauthier furent élus pour conduire les bûcherons. Les vo-

lontaines ne manquèrent pas. Dans peu de temps les billots requis furent abattus. Déjà les cultivateurs de Saint-Malo ne se servaient plus de bœufs ; de bons et vigoureux chevaux faisaient le travail partout, alors les voyages au grand bois se firent sans aucune difficulté, et on ramena quelques 12000 pieds de belle épinette blanche et rouge. En 1901, la construction commença, et on fit les fondations en roches du pays : — il y en a à Saint-Malo. — M. le curé devient contracteur. A tour de rôle les paroissiens, de cultivateurs, se firent ouvriers, et le travail avança. M. Noret, si bon et si charitable, était pourtant de caractère vif, et il fallait avec lui que les choses aillent de l'avant. Les anciens racontent qu'un jour ils étaient à couvrir le toit de l'église, quand tout à coup "vlan", un marteau leur passe à côté de la tête et M. le curé descend tranquillement chercher son marteau. "Bonne pénitence", dit-il en remontant, "cela m'a calmé les nerfs. Tout de même, vous savez, ça fait mal, un coup de marteau sur les doigts". Et pourtant ce même M. Noret fera deux étroites salles chaque côté de l'entrée de son église, l'une qui lui servira de vestiaire et l'autre d'atelier, où il passera des mois à ciseler avec une patience sans borne, ces magnifiques autels qui sont même aujourd'hui la fierté du couvent, de l'église et de la chapelle de la Grotte de Lourdes ; véritables chefs-d'œuvre faits par un homme qui n'avait que ses doigts et son couteau.

Aussi ingénieux qu'économé, quand il fut question de grilles pour un système de chauffage, il imagina de percer des trous de mèche à plusieurs endroits dans le plancher, au-dessus des fournaies, car il n'avait plus d'argent pour se procurer des grilles. L'année 1901 se passa au sein de la construction, et les travaux furent repris au printemps de 1902.

Mgr l'Archevêque, en tournée de confirmation, le 5 au 6 juin 1902, jugea les travaux assez avancés pour que l'église fût bénite, ce qui fut fait dès le lendemain matin par Monseigneur lui-même, et sur son ordre l'église fut ouverte au culte. Aussitôt le dernier clou enfoncé, le 8 décembre de la même année 1902, M. le curé de Saint-Pierre, premier curé des gens de

Saint-Malo, vint présider lui-même à la première messe, dans le nouveau temple complété.

La dette, très petite, fut payée en 1905. Comme toute nouvelle église, l'église neuve de Saint-Malo était assez nue à son ouverture. Mais peu à peu la charité meubla le temple de Dieu. Un harmonium neuf fut acheté. La paroisse de Saint-Pierre fit cadeau des statues de la Sainte Vierge et de Saint-Joseph. Les demoiselles Hébert donnèrent la statue de Sainte-Anne. Les paroissiens mirent saint Antoine de leur côté, en lui faisant sa place.

Avant l'ouverture de la nouvelle église, M. le curé Noret, de concert avec toute la paroisse, dut s'en servir pour une fête inoubliable.

Déjà la paroisse possédait ses vieux, ces bons vieux et vieilles, qui sont une bénédiction pour toute paroisse. M. le Curé disait un bon jour : " Donnez-moi dans une paroisse deux vieux qui prient, et cette paroisse sera bénie de Dieu." Parmi les anciens de Saint-Malo, en l'an de grâce 1902, aucun autre n'était de l'âge de Gabriel Lafournaise, le pionnier de la Rivière du Milieu. Né vers l'année 1816, Gabriel avait été confié à Mgr Provencher par son père. Doué de talents peu ordinaires, il donnait des espérances à Mgr Provencher, qu'il serait peut-être prêtre, et il le fit entrer au collège de Saint-Boniface. Mais la vie d'études ne lui convenait pas. La chasse aux bisons, dont la prairie était alors couverte, la traite des fourrures au service de la " compagnie " de la Baie d'Hudson l'intéressaient autrement que le latin et le grec.

Il retourna chez lui, se choisit comme épouse, Suzanne Collin, métisse Cree. On croit que Mgr Provencher bénit ce mariage.

En 1872, Gabriel Lafournaise vint s'établir à Saint-Pierre. En 1882, il commençait à y avoir trop de monde à Saint-Pierre pour lui. Gabriel s'éloigna un peu et vint s'établir à la Rivière-du-Milieu au sud de Saint-Malo. Avec le temps, plusieurs de ses enfants s'établirent à Saint-Malo,

Napoléon, Madame Jos. Gladu et Madame Nelson Dease.

1900 marquait pour nos bons vieux leurs noces de diamant, et les paroisses voisines voulurent s'unir à Saint-Malo pour fêter les braves jubilaires. Une messe solennelle fut célébrée dans la Maison-Chapelle, les jubilaires occupant des places d'honneur, et recevant une bénédiction toute spéciale. Au chœur, M. Jolys, curé de Saint-Pierre, M. Cloutier, curé de Saint-Norbert et M. Fillion, curé de Saint-Jean-Baptiste avaient pris place. La nouvelle église était déjà couverte, et la paroisse pût servir pour honorer les jubilaires, un grand banquet familial. La salle se remplit d'amis venus de loin et de proche. Toute la paroisse de Saint-Malo était présente et les tables s'écrasaient sous le fardeau des bonnes choses qu'on y entassait si bien, qu'à un moment une table s'écrasa en réalité, et vint se reposer sur les genoux des dîneurs, mais le dommage fut réparé dans un instant, et vive la joie ! Anna Gladu lut l'adresse, et l'Honorable Albert Préfontaine, député de Carillon, fit un discours. Il fut suivi des messieurs du Clergé, mais il était réservé au curé de Saint-Jean-Baptiste de faire l'éloge des bons vieillards. Maintes et maintes fois il avait joui de l'hospitalité des bons jubilaires, et jamais il ne passait, dit-il, chez Gabriel Lafournaise sans y entrer au moins pour un bonjour, y prendre même un repas et si le chemin était long ou la température inclemente, y passer la nuit, et tout cela, disait-il, "à la grande joie des vieux". Dominant les bons vieux comme modèles à Saint-Malo, M. Fillion félicita les paroissiens du grand travail que ceux-ci avaient entrepris pour la construction de leur nouvelle église. "Ceci vous demande beaucoup de sacrifices et de temps et d'argent, mais vous en jouirez par le grand confort que vous donnera cete belle église, beaucoup plus spacieuse et plus moderne que votre Maison-Chapelle. Mais ne trouvez-vous pas qu'il manque quelque chose bien important pour compléter votre sanctuaire ? Ne trouvez-vous pas qu'une statue de votre Saint Patron serait bien à sa place au-dessus de votre maître-autel ? Pourquoi attendre à plus tard ? N'avons

nous pas ici une foule assez considérable pour aider à se procurer ce précieux et nécessaire décor ? Pour ma part, dit M. Fillion, en finissant, je passerai le chapeau, et chacun y déposera son offrande !!!

Et la foule de crier " Un Saint Malo ! Un Saint Malo ! " Et M. Fillion de passer le chapeau après y avoir vidé le contenu de sa bourse. Peu après la statue de Saint Malo vint occuper sa niche au-dessus du maître-autel, souvenir constant de Gabriel Lafournaise, de ses noces de diamant et du grand, éloquent et toujours regretté curé-fondateur de Saint-Jean-Baptiste.

Gabriel Lafournaise passa encore quelques années à Saint-Malo, d'abord à la Rivière-du-Milieu, ensuite au village. Agé de 96 ans, il se retira à l'Hospice Taché, où il finit ses jours heureusement âgé de 102 ans. Son épouse l'avait devancé de quelques années. Elle mourut en 1910.



M. l'abbé J. A. M. JOLYS,
Curé de Saint-Pierre,
Fondateur de Saint-Malo.



M. l'abbé A. LARIVIERE
Premier Curé.



M. l'abbé A. NORET, deuxième Curé.



M. l'abbé I. MACAIRE,
Troisième Curé.

XI

Le Couvent (1905-1940)

Au printemps de 1905, on souleva dans la paroisse la question d'un couvent. M. l'abbé Noret, alors curé, désirait cette œuvre plus que personne. Aussi le 25 mars, au prône, le dévoué Pasteur proposa aux paroissiens de construire à ses frais un couvent suffisamment grand pour le besoin de l'arrondissement d'Iberville. Les intéressés devaient aider à la construction en faisant certains travaux comme transport et autres.

Afin d'avoir une réponse motivée, M. Noret demanda aux paroissiens de s'assembler après la messe et de donner librement leur avis, la décision de la majorité devant être suivie absolument.

L'assemblée eut lieu ; mais M. le Curé n'y alla pas, afin que chacun fût plus libre de présenter ses raisons ou ses objections. M. Evariste Hébert présida l'assemblée et M. Louis Tétrault agit comme secrétaire. La proposition du curé fut acceptée et acte en fut dressé, signé par le Président et le Secrétaire, après motion par Messieurs Joseph Forest et René Gosselin. Ces deux paroissiens donneront plus tard les premières vocations religieuses à Saint-Maló quand leurs filles entreront en religion.

Monsieur le Curé, voyant que les contribuables de l'arrondissement d'Iberville acceptaient ses offres, se décida d'agir en conséquence. Il soumit le projet à Sa Grandeur Mgr Langevin, Archevêque de Saint-Boniface. Celui-ci répondit aussitôt, donnant à Monsieur le Curé tout droit de placer la nouvelle construction sur le terrain de la mission au Sud-Est de l'église, l'encourageant en même temps à prendre les Filles de la Croix pour diriger l'école si celles-ci acceptaient.

Ce fut fin novembre 1904 que M. le Curé Noret fit sa première visite aux Filles de la Croix nouvellement arrivées de France et qui habitaient rue McDonald, Winnipeg. Il avait entendu parler d'elles à l'Archevêché de Saint-Boniface et il était venu les voir. Il remit discrètement une aumône à la sœur

qui l'avait reçu en l'absence de la supérieure. Dans les derniers jours de mars 1905, il leur fit une nouvelle visite et s'ouvrit à la supérieure de son désir d'avoir deux sœurs pour faire l'école dans sa paroisse, demandant en même temps s'il pourrait compter pour le mois de septembre sur les deux qui allaient chaque jour à Saint-Boniface suivre les cours de l'école normale.

La supérieure, Sœur Agnès-Émilie, promit de faire à cet effet les démarches nécessaires auprès de la Très Révérende Mère Supérieure Générale à Lappuye, " France " et elle donna bon espoir d'une réponse favorable.

Monsieur le Curé promit alors de commencer sans retard la construction du couvent, s'engageant à le donner aux Filles de la Croix qui devaient en retour tenir l'école paroissiale.

Les travaux commencèrent immédiatement. Les paroissiens creusèrent une petite cave, charroyèrent le bois de la station de Dufrost ou de Saint-Pierre, enfin nivelèrent le terrain qui devait servir de cour en face du couvent.

La construction elle-même fut entièrement faite à prix d'argent, le tout payé par le bon Monsieur Noret, pour qui la communauté des Filles de la Croix garde une profonde reconnaissance. Cette construction commencée au printemps de 1905 fut terminée à l'automne de 1906. Le généreux bienfaiteur y travailla lui-même constamment avec un zèle et une ardeur infatigables.

Pendant que le couvent se bâtissait, le Conseil de l'Institut des Filles de la Croix avait approuvé la fondation de Saint-Malo : et les Révérendes Sœurs Noélie-Saint-Joseph et Alice-Thérèse demandées par M. Noret, après avoir suivi les Cours de l'école normale bilingue de Saint-Boniface, étaient allées passer quelques mois à Duluth, Minn. pour se perfectionner dans la langue anglaise. A leur retour à la fin d'août, il fut convenu qu'elles se rendraient à Saint-Malo le 2 septembre. Monsieur le Curé qui était allé les voir à Winnipeg quelques jours auparavant, leur avait laissé \$10.00 pour leur voyage.

Le 11 septembre donc entre sept et huit heures du soir,

trois Filles de la Croix descendaient pour la première fois en gare de Dufrost, Là, Monsieur le Curé de Saint-Malo les attendait avec les trois commissaires d'école : Messieurs J. Forstall D. Maynard et A. Deblois. Ces Messieurs firent installer les quelques colis que les Sœurs emportaient dans une des voitures ; puis, M. le Curé, prenant place dans celle de M. Forstall et les trois Sœurs dans celle de M. Maynard, on se mit en route pour Saint-Malo.

La lune brillait au ciel, éclairant les vastes prairies encore vierges qui s'étendaient de Dufrost à Saint-Malo. Les Sœurs eurent l'impression que Dieu les appelait à vivre dans la solitude loin du bruit des villes, et elles-s'en réjouirent. Lorsque la silhouette du clocher se dessina dans le lointain, ces saintes âmes sentirent aussi que là se trouvait, pour les attendre, Celui pour qui elles venaient travailler et souffrir. C'est devant l'église, vers neuf heures du soir que les voitures déposèrent Monsieur le Curé et les Sœurs. Après une courte visite à l'Hôte du Tabernacle, on se dirigea vers le presbytère où les Sœurs prirent le souper préparé par Mlle Toupin, la gouvernante. Quelques paroles furent échangées ; puis, Monsieur le Curé conduisit les Sœurs à la petite maison que la Commission scolaire avait louée pour elles en attendant que le Couvent fût achevé.

Cette maison appartenait à la famille D. Maynard qui eut l'aimable bonté de pourvoir les armoires de petites provisions variées que les Sœurs apprécièrent beaucoup. Monsieur le Curé avait fait apporter trois lits du presbytère ; mais quand on voulut faire ces lits on s'aperçut que le colis contenant les draps, et les couvertures avait été oublié à Winnipeg. Une dame du village, Madame T. Schwartz, avertie par M. Maynard s'empressa aussitôt d'apporter des draps et des couvertures. M. le Curé envoya sa lampe.

Le lendemain matin, on découvrit quelques petits ustensiles de cuisine qui permirent de préparer un modeste déjeuner. Madame Remi-Gosselin, et quelques autres dames apportèrent des provisions de première nécessité pour la journée, ce qui

prouve que la divine Providence veillait avec amour sur ses enfants jusqu'à ce que les marchands du village leur eussent aimablement offert de leur faire crédit autant qu'elles en auraient besoin.

Les Sœurs de Winnipeg s'empressèrent d'ailleurs d'envoyer les quelques objets qui avaient été oubliés au départ. Les deux jours suivants, les Sœurs visitèrent la grotte de Notre-Dame de Lourdes, l'école où elles venaient se vouer à l'instruction des enfants ; le couvent qui était en construction, et rencontrèrent les commissaires d'école pour signer le contrat qui devait fixer le salaire des sœurs institutrices. Il fut convenu qu'elles recevraient trois cents cinquante piastres par an chacune.

L'école s'ouvrit le 14 septembre 1905, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, coïncidence d'heureux augure pour des Filles de la Croix. Les deux Sœurs se rendirent seules à leur poste un peu avant neuf heures du matin. Les enfants, arrivèrent au nombre d'environ soixante-cinq ; on essaya de les répartir le mieux possible dans les deux classes. Les sœurs ne tardèrent pas à remarquer aussi que les enfants étaient dociles et qu'ils entendaient parler du bon Dieu avec plaisir, deux agents favorables au succès de l'œuvre qu'elles entreprenaient. Pendant l'hiver, les sœurs durent se charger de chauffer les classes.

Le 29 juin 1906, la Très Honorée Sœur Marie-Ezeline, Assistante Générale, vint visiter la petite communauté de Saint-Malo et l'école dirigée par les sœurs. Elle fut présentée à Messieurs les commissaires à l'issue d'une séance donnée en son honneur par les enfants de l'école. Il fut décidé dans cette entrevue qu'on ouvrirait une troisième classe pour les petits afin de donner plus de temps aux divers grades. La révérende Sœur Agnès-Ismérie fut envoyée à Saint-Malo dans le courant du mois d'août et commença à faire la classe le 1er septembre.

Le 30 juillet 1906, Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, en tournée de confirmation à Saint-Malo, bénit le couvent

qui était presque achevé et la Communauté en prit définitivement possession le 31 octobre suivant.

Après différents changements de peu d'importance, la maison se trouva partagée comme suit : au premier étage, du côté de l'église : le parloir, le réfectoire des sœurs et la cuisine ; puis l'entrée, le réfectoire des pensionnaires et la classe des petits. Au deuxième étage : la salle de Communauté, la classe des grands où ils avaient accès par un escalier extérieur ; la chapelle et la classe des moyens. Au troisième : le dortoir des Sœurs, deux chambres, le dortoir des enfants et la chambre de bain.

Les sœurs fournirent tout le mobilier du couvent et firent installer le système de chauffage à eau chaude. La Commission scolaire fournit le mobilier de l'école.

Dès la rentrée des classes en septembre 1906, les sœurs reçurent trois pensionnaires auxquelles vinrent se joindre quatre autres aussitôt que l'installation fut faite au couvent. Une sœur fut adjointe à la communauté le 30 novembre de la même année afin de s'occuper des pensionnaires en dehors du temps des classes.

Le 24 janvier 1907, Mgr F. A. Dugas, P. A. V. G. sur demande de Monsieur le Curé, envoya l'acte d'érection du chemin de la croix et celui-ci fut béni le vendredi suivant par M. Noret.

Le 29 juin 1909, la Très Honorée Sœur Thérèse-Louise-Conseillère Générale, vint visiter la communauté accompagnée de la Révérende Sœur Marie-Thérèse. Comme cette année-là, on bâtissait de nouvelles classes au couvent de Saint-Adolphe où les sœurs s'étaient réunies les années précédentes pour faire les retraites, les supérieures décidèrent que les deux retraites seraient données à Saint-Malo. Elles furent prêchées, l'une par le Révérend Père Mercier, F. M. I. de la maison de Cartier et l'autre par le Révérend Père Tessier, S. J. du Collège de Saint-Boniface.

La Communauté de Saint-Malo eut donc le bonheur de posséder les supérieures tout le temps que durèrent les retraites.

Après quoi, ces bonnes mères quittèrent cette solitude pour continuer la visite des maisons du Canada.

Ce fut le 16 août 1909 que M. Noret remit à la Très Honorée Sœur Thérèse-Louise un acte de cession absolue de la propriété du Couvent de Saint-Malo en faveur des Filles de la Croix. Voici la copie de l'acte :

" Je soussigné certifie avoir reçu des Révérendes Filles de
" la Croix, dites Sœurs de Saint-André de La Puye (France),
" \$20.00 pour entier paiement d'une maison de 38 pieds par
" 42 à trois étages, sise au village de Saint-Malo sur cette
" partie du lot E faisant face de l'autre côté de l'avenue Saint-
" Malo au no 5 sur le plan McPhilipp de 1898 — laquelle maison
" doit servir comme couvent paroissial d'après les conditions
" consenties par l'Ordinaire de l'Archidiocèse de Saint-Boniface
" et les Révérendes Filles de la Croix."

Signé : A. NORET
p. curé.

Pour répondre aux demandes de plusieurs parents, la Révérende Sœur Rose-Cécile arriva à Saint-Malo pour donner des leçons de musique. Un piano d'occasion fut acheté pour \$200.00 et l'on commença à donner des leçons en septembre 1909.

En cette même année, Monsieur le Curé demanda qu'on voulût se charger, moyennant salaire, de laver, raccommorder et repasser le linge d'église. Sa proposition fut acceptée.

Il y eut dix pensionnaires en 1909-10, huit seulement l'année suivante. L'état apparemment stationnaire de la paroisse par suite de l'achat des terres par des spéculateurs ne permettait pas d'en espérer un plus grand nombre. D'autres part, l'éloignement considérable des villes et des stations de chemin de fer était un grand obstacle pour attirer à Saint-Malo des pensionnaires venant des centres urbains.

Pour répondre aux désirs de Notre Saint-Père le Pape Pie X exprimés dans le décret sur la Première Communion, les sœurs se mirent en devoir de préparer tous les petits enfants suscep-

tibles de satisfaire au précepte, et le saint jour de Pâques de l'année 1911, ils furent admis à la sainte table dans le petit oratoire du Couvent.

Aux mois de juin 1909 et 1911, Monseigneur Langevin, en tournée de confirmation, visita les Sœurs qui, chaque fois, l'invitèrent à assister à une séance donnée par les enfants de la paroisse en son honneur et qui montra sa satisfaction dans une ébahissante allocution adressée aux paroissiens de Saint-Malo immédiatement après la séance.

La corporation archiépiscopale de Saint-Boniface envoya aux sœurs en 1912 l'acte de cession du terrain sur lequel se trouve situé le Couvent avec sept ou huit acres à l'Est et au Nord-Est.

En 1912 un puits fut creusé. Le puits terminé, on installa la plomberie au couvent. Pendant ce travail, mardi le 13 mai, un commencement d'incendie, ruina complètement la cheminée.

En vue d'obtenir une faveur très importante, les sœurs avaient récité le Rosaire tous les jours pendant les vacances de 1913 et avaient promis, si elles étaient exaucées, de faire placer une statue de la Sainte-Vierge dans l'excavation en pierre et en ciment construite par M. l'abbé Noret à droite de la grotte, un peu au-dessus. La grâce leur ayant été accordée, elles commandèrent la statue aux ateliers Carli de Montréal et eurent la joie de la faire installer à la grotte le 2 juillet 1914, en la fête de la Visitation. La statue mesure trois pieds et demie de hauteur.

Les sœurs voulurent aussi témoigner leur reconnaissance à Saint-Joseph en lui érigeant une statue en ciment, de quatre pieds de haut. Elle fut mise sur son piédestal devant le Couvent et bénite le 3 juillet 1914. Douze petits sapins venant des pépinières de Portage La Prairie furent plantés tout autour. L'année scolaire 1914 se termina avec 107 élèves et ce même nombre se maintint l'année suivante.

En décembre 1915, un Inspecteur anglais, M. Young, visita l'école. Il était envoyé par le Ministre d'Éducation pour

savoir si les maîtresses enseignaient l'anglais d'une manière satisfaisante. Le bon rapport qu'il leur fit montra qu'il était content de leur enseignement.

Au mois de ~~mars~~ 1916, l'Inspecteur bilingue, M. Poulain, fit lui aussi son inspection. Il se montra très satisfait de la tenue des classes et du progrès des élèves. Mais il fit remarquer, comme il l'avait déjà fait en février 1915, que le local était trop exigü pour le nombre d'enfants qui fréquentaient l'école.

Le 25 août 1916, les classes se rouvrirent avec un enrôlement de 111 élèves. M. Roger Goulet, inspecteur des écoles publiques, visita l'école à la fin de septembre. Il fit un très bon rapport ; mais dans une lettre à la commission scolaire, il insista fortement sur l'urgence d'agrandir l'école.

En octobre 1916, dans une réunion des commissaires, de M. le Curé et des sœurs, il fut décidé qu'au printemps prochain on ferait construire à côté du Couvent deux autres salles de classe pour les moyens et les petits. Les travaux de construction commencèrent en juin 1917 ; ils furent menés rapidement, de sorte que les classes étaient achevées pour la rentrée des élèves, fin d'août 1917.

Le dimanche 9 septembre 1917, en la solennité de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, eut lieu la bénédiction solennelle des nouvelles classes. Monsieur le Curé tint à en faire une cérémonie paroissiale. A l'issue des Vêpres, les paroissiens formèrent une vaste procession qui défila de l'église au couvent au chant des Litanies des Saints. M. le Curé fit ensuite la bénédiction extérieure. Puis, Messieurs les commissaires d'école ouvrirent les portes d'entrée de la nouvelle bâtisse. Les crucifix qui avaient été préparés et bénis d'avance furent apportés dans les salles de classe par MM. les commissaires. M. le Curé les suspendit à la place d'honneur et procéda à la bénédiction intérieure de la nouvelle bâtisse.

A la fin de la cérémonie, les petites filles entonnèrent le cantique des catéchismes :

*" Venez, enfants, voici l'école
" Où l'on adore le Seigneur ;
" On y respecte sa parole,
" On y goûte le vrai bonheur.*

*" Bénis, ô divin Maître,
" Ce paisible séjour ;
" Nous apprendrons à te connaître,
" Nous grandirons dans ton amour.*

M. le Curé adressa quelques paroles à la nombreuse assistance sur la nécessité de soutenir les écoles catholiques, si l'on veut conserver le trésor de la foi pour les générations futures et donner une éducation solidement chrétienne aux enfants. Il recommanda aux jeunes filles de bien profiter du temps qui leur était donné pour aller à l'école ; car c'est là, dit-il où l'on fait provision pour son avenir.

Les nouvelles classes étaient situées au Sud-Est du couvent auquel elles étaient reliées par un passage couvert. Cette construction en bois sur une fondation en ciment mesurait 40 pieds par 40. A l'intérieur, le tout était divisé en deux vastes classes de 13 pieds de haut et un corridor. Il y avait une entrée à chaque extrémité.

Les classes et le couvent ont été bâtis sur un terrain sablonneux, au dessous duquel se trouve une couche d'argile imperméable, et comme l'eau ne pouvait s'absorber facilement, il fallut faire des travaux dispendieux.

Le sous-sol de l'école étant creusé profondément et le ciment du plancher, comme celui des murs, laissant pénétrer l'eau à la fonte des neiges et à chaque pluie, on dut cesser de s'en servir comme salle de récréation dès la fin de l'année scolaire 1920.

Au mois de septembre de cette même année, deux pensionnaires furent atteintes de la diphtérie. Le bruit courut que cette terrible maladie était causée par les conditions peu sanitaires du sous-sol de l'école. Les classes furent très peu fréquentées.

pendant l'année scolaire 1920-21, tout d'abord parce qu'elles furent fermées pendant deux longs mois par l'officier de santé ; puis, par suite de l'effroi causé par l'idée que l'école était le foyer de la maladie.

Au mois de mai 1921, deux Inspecteurs de santé furent envoyés par le Département d'Éducation pour étudier la question sur les lieux. Ces Messieurs trouvèrent les classes vastes, bien éclairées, bien aérées, sauf la classe tenue dans le couvent. Le sous-sol lui-même leur parut un très bon endroit pour une salle de récréation, mais à la condition expresse que des travaux de dessèchement seraient faits avant la rentrée des élèves en septembre. Le temps pressait ; les ouvriers furent mis à l'ouvrage à la fin de juillet. Un canal fut alors creusé ; le coût de cette construction s'éleva à \$1000.00, payés par la Communauté.

Le 17 juillet 1921, Mgr Béliveau vint faire sa visite pastorale et donner la Confirmation aux enfants. Il recommanda l'enseignement de la religion au foyer paternel, dès que l'enfant est susceptible d'en saisir les premiers éléments. Quoique son séjour fut de courte durée, il ne voulut pas partir sans visiter les religieuses qu'il encouragea avec bonté à poursuivre leur tâche. Le 5 octobre, revenant à Saint-Malo pour quelques heures seulement, il n'oublia pas d'aller voir les sœurs. Cette visite fut tout particulièrement paternelle. Monseigneur s'intéressa aux travaux qui venaient de se terminer et vint sur les lieux se rendre compte de leur importance. Sa Grandeur accepta la proposition qui lui fut faite de voir les enfants dans leurs classes respectives, et après quelques paroles paternelles, leur donna sa bénédiction.

Par suite de l'épidémie de diphtérie qui avait forcé de congédier les pensionnaires à deux reprises à la fin de l'année 1920, on cessa de prendre des pensionnaires. Le nombre des externes à la rentrée de septembre 1921 atteignit 80. La terrible épidémie d'influenza qui s'était abattue sur la paroisse comme dans le monde entier fit de 15 à 18 victimes parmi les enfants en âge de fréquenter l'école.

Durant le premier terme il n'y eut que deux classes ouvertes au lieu de trois comme les années précédentes. Outre les deux sœurs enseignantes : Sœur Alice-Thérèse et Sœur Agnès-Ismerie, une troisième sœur leur fut adjointe par les supérieures pour aider dans leurs classes à des heures déterminées. Les enfants, n'ayant pas fréquenté l'école assidûment pendant les trois dernières années, étaient très arriérés. Il fallait de l'aide aux deux sœurs pour reprendre le temps perdu.

Le 3 juin 1923, la paroisse de Saint-Malo fut témoin d'une cérémonie extraordinaire. La veille, Sa Grandeur Mgr Béliveau arrivait au presbytère pour l'ordination sacerdotale de M. l'abbé Ulysse Forest. Elle eut lieu le lendemain à 10 heures. L'église avait revêtu sa parure des grands jours. La paroisse tout entière était groupée autour de son premier Pasteur et la famille du jeune prêtre émue et légitimement fière, occupait les premières places. Chacun était avide de voir se dérouler cette cérémonie si touchante.

Monseigneur parla de la grandeur du sacerdoce. Après la Messe, le nouvel élu se présenta à la sainte Table pour donner sa bénédiction à tous ceux qui voulurent s'approcher. Quand ce fut le tour de son père le jeune prêtre prit les mains du vieillard et les serra avec effusion, tandis que des larmes de bonheur tombaient des yeux du père qui disait ensuite : " Ces joies ne sont pas de la terre, ce sont des joies du ciel." Le soir, à Vêpres, le nouveau prêtre eut l'insigne honneur de porter le Saint Sacrement à la procession de la Fête-Dieu.

Le lendemain, 4 juin, eut lieu la première Messe. Les jeunes filles de la paroisse, sous la direction de la religieuse directrice de chant, exécutèrent de très beaux cantiques de circonstance. Pendant ces belles cérémonies, Monsieur l'abbé Forest édifia toute l'assistance par sa piété, sa modestie et son recueillement, et la paroisse a gardé un émouvant souvenir de ces fêtes touchantes.

Le mardi, 5 juin, eut lieu au couvent une petite séance donnée par les enfants en l'honneur du jeune prêtre. La salle

de classe avait été décorée avec un goût parfait. A cette séance, après le chant d'ouverture, dans une petite pièce appropriée à la circonstance, les enfants rappelèrent au jeune prêtre en termes enfantins, l'éducation première reçue au couvent, quand tout jeune encore, il s'asseyait aux places occupées actuellement par les élèves, puis du bonheur de ce grand jour qui le faisait prêtre du Seigneur, et terminèrent en lui demandant sa bénédiction. Monsieur l'Abbé y répondit en termes émus et pleins de reconnaissance, évoquant le souvenir des deux maîtresses qui lui avaient fait la classe, il avoua qu'elles n'avaient pas été étrangères à sa vocation et qu'il leur devait beaucoup. Monsieur le Curé termina la séance en remerciant chaudement les enfants des délicieux instants qu'ils venaient de faire passer à toute l'assistance.

Les 29, 30 et 31 mai 1927 eurent lieu à Saint-Malo les fêtes du Triduum en l'honneur du Bienheureux André-Hubert Fournet, fondateur des Filles de la Croix. Ce furent des journées inoubliables. Les fraîches et gracieuses décorations de l'église et du couvent invitaient tous les cœurs à la joie. La paroisse entière suivit avec un élan et une piété remarquables les cérémonies du Triduum. Communions nombreuses chaque matin, assistance pressée et recueillie à la grand' messe solennelle et aux vêpres ; sermons éloquents donnés matin et soir par un prédicateur de circonstance sur les vertus et les œuvres du Bienheureux André-Hubert ; présence de Mgr Béliveau à toutes les cérémonies du deuxième jour ; séance offerte à Sa Grandeur, séance presque angélique, puisque des anges en furent les principaux acteurs ; tout concourut à faire de ces fêtes des journées du ciel. C'est ce qu'exprimait une pieuse dame à la fin du Triduum : "Si déjà les fêtes de la terre sont si belles, que sera-ce du ciel ?"

Une convention d'instituteurs eut lieu à Saint-Malo les 11 et 12 mai 1928. Ce fut tout un événement. Mgr Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface, voulut bien y assister. A l'issue de sa messe, Monseigneur bénit un drapeau Carillon superbement décoré par les révé-

rendes sœurs de Saint-Adolphe. Deux réunions présidées par Monseigneur l'Archevêque eurent lieu le samedi à la salle paroissiale. Le Révérend Père Bourque et quelques autres prêtres, prirent part avec les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie de Saint-Pierre, les Filles de la Croix, les institutrices des environs, les commissaires des différentes écoles et quelques parents. Il y eut des leçons de Français données par les Religieuses et les institutrices. Entre les leçons le Révérend Père Bourque intéressait l'auditoire par ses discours. Le soir, une séance récréative donnée par les élèves du Couvent fut offerte aux invités.

Le lendemain, dimanche à la grand'messe, le Révérend Père Bourque donna le sermon de circonstance. A l'issue de la messe, il y eut dans une salle du couvent un banquet présidé par Monseigneur l'Archevêque et auquel prirent part les commissaires d'école et les notables de Saint-Malo. Des dames firent gracieusement les frais du service. Les institutrices prirent leur repas au parloir et furent heureuses de fraterniser. La dernière réunion se fit à la grotte et se termina par une touchante consécration des institutrices à la Sainte-Vierge.

Le nombre croissant des élèves devenait un obstacle à leurs progrès et rendait pénible le travail des maîtresses. On parla d'ouvrir une quatrième classe en septembre 1931 ; mais on était en pleine dépression économique et les commissaires reculèrent d'abord devant ce surcroît de dépenses. On en vint cependant à un arrangement temporaire qui devait satisfaire tout le monde. Avec l'assentiment de l'Inspecteur, on pouvait ouvrir une 4ème classe où enseignerait une maîtresse non diplômée. Le salaire devant être très modéré, on accepta, et la classe fut ouverte dans la salle de musique et de chant. Les commençants s'y sont succédé pendant six ans, s'y développant de façon normale, grâce au tact et au dévouement de la maîtresse spécialement douée pour enseigner aux petits. En septembre 1937, cette classe ne se rouvrit pas et c'est alors que fut fondé le collège des garçons.

Mlle Vermette, institutrice, prit les garçons de tous les grades, à l'exception des plus jeunes qui restèrent au couvent jusqu'à l'ouverture d'une seconde classe au collège en janvier 1938.

Depuis sa fondation en 1935, le couvent s'est toujours efforcé, malgré les épreuves, de donner une instruction convenable et une formation chrétienne aux élèves qui l'ont fréquenté. Parmi eux, deux sont devenus prêtres : M. l'abbé Ulysse Forest, curé actuel de Saint-Adolphe et le Révérend Père Laurent Tétrault, missionnaire des Pères-Blancs d'Afrique. Sept jeunes filles se sont consacrées à Dieu dans la vie religieuse.

Nous ne voulons pas terminer ces notes sur le couvent sans donner un souvenir ému à quelques religieuses particulièrement chères aux habitants de Saint-Malo : Sœur Alice-Thérèse, excellente maîtresse de classe, d'une justice impartiale et d'une affection pour ses élèves ne s'arrêtant à aucun sacrifice et qui a laissé dans la mémoire des jeunes de 1905 à 1920, un souvenir ineffaçable. Par trois reprises, Saint-Malo eut le bonheur de la posséder : comme maîtresse des hauts grades en 1905 ; comme maîtresse des grades inférieurs après sa convalescence en France pour y refaire une santé minée par son dévouement à l'éducation des jeunes de Saint-Malo ; enfin, comme supérieure avant qu'elle ne devînt Mère Provinciale. Sévère dans son respect pour Sa Majesté la Langue Française, respect qu'elle exigeait de ses élèves, il lui fallut parfois sévir ; mais, mêmes les punitions de Sœur Alice étaient aimées comme elle-même l'était. Elle vit encore en France et elle vivra toujours dans les cœurs de Saint-Malo.

Sœur Agnès-Ismerie a donné vingt-cinq ans de sa vie aux petits. De 9 heures du matin à 4 heures de l'après-midi elle enseignait prières, chants, lecture et calcul à des auditeurs de 5 à 8 ans. Toujours de bonne humeur, toujours gaie, elle fut nommée " Mère " par toute une génération d'écoliers. L'obéissance l'appela comme Fondatrice à Aubigny et Dieu seul dut savoir la grandeur de son sacrifice en quittant Saint-Malo.

mais ni elle ni les enfants ne purent empêcher les larmes de couler à son départ.

Sœur Thérèse-Germaine, "la vieille sainte" vint prêter main forte à sœur Noellie de Saint-Joseph quelques années après la fondation. Elle devait se charger de la sacristie et du catéchisme français, car elle ne savait pas l'anglais.

"De ses classes de catéchisme, le souvenir se conservera jusqu'à la mort car c'était une sainte qui nous parlait du bon Dieu, disait une de ses anciennes élèves. Plus tard elle devint la garde-malade consultée par toute la paroisse et, si ses remèdes guérissaient les corps, elle en profitait toujours pour faire du bien aux âmes. Elle aussi vit encore à Saint-Adolphe et aujourd'hui ses anciennes élèves aiment à lui rendre visite. C'est à elle, peut-être plus qu'à toute autre maîtresse, qu'on peut attribuer la foi religieuse de Saint-Malo.

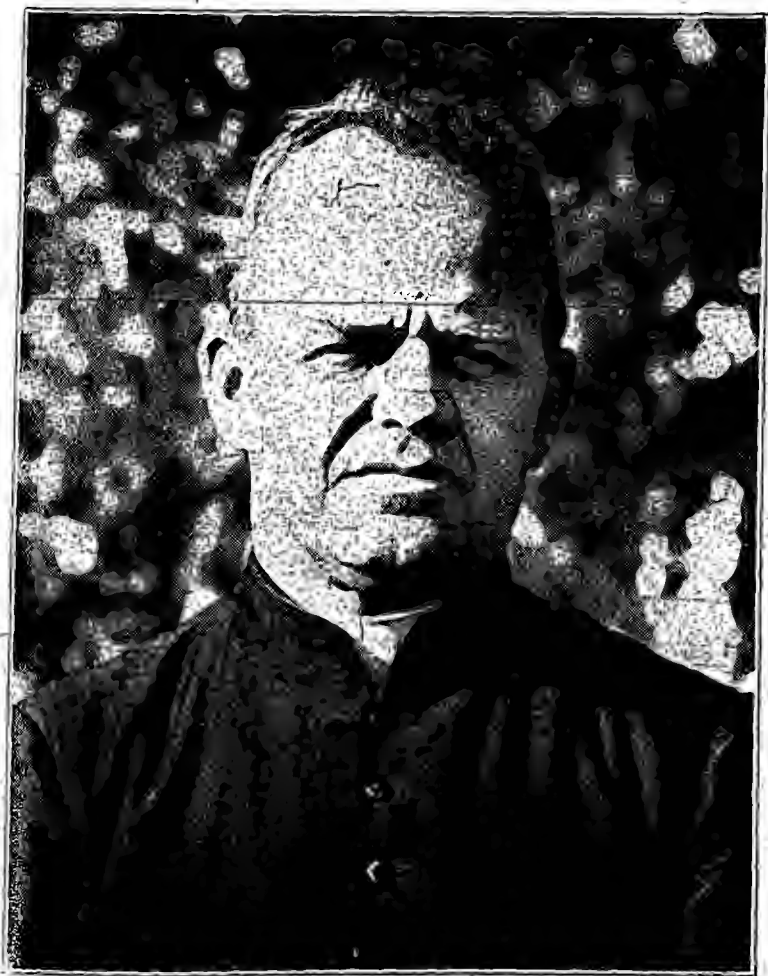
La discrétion nous empêche de blesser l'humilité des religieuses actuelles mais fasse le ciel qu'elles continuent encore longtemps leur travail dévoué.

XII

Le Large s'ouvre

Dès les premiers temps de Saint-Malo, le district avait été divisé, selon le langage populaire, en deux parties : l'Est et le Nord des deux rives de la Rivière-aux-Rats, à cause d'une élévation peu apparente mais néanmoins notable, appelée " La Montagne ". Encore aujourd'hui les visiteurs cherchent cette fameuse " montagne " quand on en parle. Par contre, la plaine qui s'étend du pied du côteau jusqu'aux bords lointains de la Rivière-Rouge avait été nommée " Le Large ". Dans cette immense plaine la Rivière-du-Milieu, qui prend sa source aussi dans la Montagne-aux-Cypres et qui coule entre la Rivière-Roseau et la Rivière-aux-Rats, se décharge, avant d'arriver à la Rivière-Rouge de sorte que ces eaux forment un marécage qui s'étend de la Rivière-Rouge à l'Ouest, à Saint-Malo à l'Est et, des environs d'Otterburne, au Nord, aux environs de Dominion City au Sud, marécage dangereux pour les hommes et les animaux mais paradis des oiseaux aquatiques. Les anciens racontent que, sur ces terrains, vraies " places molles " selon l'ancienne expression, on pouvait enfoncer un pieu à deux pieds de profondeur et parfois, en le retirant, du poisson sortait par le trou. Le gouvernement avait, paraît-il offert ces terres au prix de dix sous l'acre convaincu que leur seule valeur était comme terrain de chasse. Le Sénateur Bernard et Jacques Parent de Letellier tous deux décédés depuis, devinrent acquéreurs de grandes étendues. Le chemin de fer du Pacifique-Canadien était déjà ouvert depuis des années mais tout en ayant une gare à six milles, à Dufrost, les gens de Saint-Malo, dans l'impossibilité de s'y rendre, devaient aller à 20 milles de distance, à Otterburne, pour le transport de leurs marchandises.

Vers 1902, Messieurs Jacques Parent et Aimé Bénard surent intéresser le gouvernement et de concert avec M. Albert Prefontaine député de Carillon et plus tard Ministre, la cheville



M. l'abbé Arthur Beyer, quatrième Curé de Saint-Malo.



M. l'abbé Ulysse Forêt,
Enfant de Saint-Malo.



M. Edmond PRÉFONTAINE,
Député de Carillon.



Le Sénateur A. A. LARIVIERE,
Bienfaiteur de Saint-Malo.

ouvrière de ce grand travail, il est décidé de creuser un canal qui conduira les eaux de la Rivière-du-Milieu à la Rivière-aux-Rats, près de La Roche le. Le creusage du canal donna aux gens de Saint-Malo une source de revenus tout en rendant les terres propres à la culture. Un immense radeau fut construit sur lequel on installa bouilloire, engin, pelle mécanique géante, abri pour les ouvriers. Le tout devait flotter sur les eaux libérées à mesure que le creusage avançait. Tel comme prévu on voit apparaître à travers les Prairies ce géant qui, de loin, semblait naviguer sur l'herbe. Il fallait du combustible et en quantité. Joseph Tétrault, David Morin, Adélard Morin, Ludger Lambert se firent contracteurs de bois de corde. A la maison il y avait des jeunes : Willie Tétrault, Amédée et Philippe Lambert et, dès janvier, par un froid de 40 en bas de zéro, nos hommes allèrent en chantier du côté des Ormes.

La première nuit, le camp n'était pas encore fini et il fallut bûcher toute la nuit pour ne pas mourir de froid mais le lendemain les trouva à l'abri.

Le " dredge " compléta son travail et l'eau se retirait de ces immenses terrains. La terre ne tremblait plus sous les pieds et à la surface du sol, apparaissait une mousse, accumulation de siècles, d'une épaisseur allant parfois jusqu'à quatre pieds.

Les acquéreurs de ces terrains mirent le feu à cette mousse qui brûla toute une saison mais laissa une couche de cendres donnant aux terrains cette fertilité à nulle autre pareille qui fera de ces terrains, à l'Est comme à l'Ouest de la Rivière, la renommée de la Rivière-Rouge. Parfois, jetant les yeux en arrière, on se prend à regretter que les Canadiens — même leurs chefs ecclésiastiques — n'aient pas su mieux prévoir. Ces terres de la Rivière-Rouge qui devraient appartenir aux nôtres, et qui auraient dû être colonisées par des fils de Saint-Jean-Baptiste, Saint-Pierre, Sainte-Agathe et Saint-Boniface, passèrent aux mains d'étrangers tandis que les nôtres s'en allaient en Saskatchewan ou à la Rivière-La-Paix, voire même jusqu'au Klondike, éparpillant nos forces et exposant ainsi la langue et la foi de leurs enfants. Le mouvement du Québec vers les

"States" s'est répété au Manitoba et, pour, reprendre ces belles terres perdues, il faudra énormément de travail ! Peut-être, avec le temps, la Caisse-Populaire pourra-t-elle résoudre ce problème. A la suite de l'assèchement des terrains du large le foin sauvage poussa avec une telle abondance qu'il fallait péniblement se frayer un chemin à travers ces foins hauts comme les chevaux. Peu à peu, cependant, comme les terrains se vendaient, les cultivateurs de Saint-Malo durent aller ailleurs pour leur foin. Ce fut du côté des "Ormes" et un autre chapitre racontera leurs voyages d'agrément et de misère.

A M. Eugène Rouillard revient l'honneur d'avoir été vraiment le pionnier du "large". A Saint-Gervais, dans la province de Québec, on entendait parler de l'Ouest et en 1908 on vit M. Rouillard et M. Jos Goulet prendre le chemin de La Salle pour faire les battages chez M. Lagacé. L'Ouest leur plut et comme ils avaient bu de l'eau de la Rivière-Rouge il leur fallut revenir. En 1909 M. Rouillard revint à Winnipeg avec deux compagnons, MM. Girard et Bolduc. M. Goulet devait revenir en 1910. Une section de terre, la section 29, fut achetée à Winnipeg, et nos gens se mirent en chemin avec cheval, voiture, tente, poêle, table, lit et batterie de cuisine. On arriva à la section 29 et on se mit en frais d'élever une tente mais le terrain était déjà occupé par des milliards de moustiques. Monsieur Rouillard, paraît-il, tenait la toile de la tente au milieu tandis que ses compagnons enfonçaient les poteaux mais les moustiques, s'imaginant peut-être que cet abri était pour eux, venaient saluer leur nouvel hôte si bien que M. Rouillard finit par crier à ses compagnons : "Dépêchez-vous, vous autres, ou je lâche tout — ils me mangent vivant !" Et l'un d'eux de répondre : "Vieille misère ! penses-tu qu'on n'en a pas nous autres ? Tiens bon !"

Une fois la tente levée, la nuit arriva bientôt et avec la nuit un orage qui pénétra sous la tente. Le terrain devint si mou que les pieds de lit s'enfoncèrent inégalement ; nos colons apprentis allèrent baiser la terre qu'ils venaient cultiver.

Déjà Dufrost était devenu la gare de Saint-Malo car, depuis

1904, le chemin de La Rochelle-Dufrost s'était ouvert, grâce encore à M. Albert Prefontaine, député de Carillon, qui ne cessa de s'intéresser à Saint-Malo et dont le souvenir restera toujours cher. M. Rouillard retourna à Winnipeg pour y faire l'acquisition d'un tracteur — c'était le premier que l'on voyait dans le pays — et il se mit à ouvrir son terrain. Bientôt il obtient de la municipalité l'ouverture de nouveaux chemins. Le terrain s'égouttant, la fonte des neiges se fit plus rapidement, et la grande culture du blé commença à Saint-Malo.

M. Jos. Goulet arriva en 1910; M. Célestin Girard en 1911 tous deux Saint-Gervaisiens. M. Aimé Rivard était venu de Saint-Jean-Baptiste en 1910.

Les semences se firent et il fallait encore se pourvoir de la "boucane" pour chasser les moustiques et, sur la semeuse, la terrine des pionniers était remplacée par une chaudière afin de faire plus de fumée pour hommes et chevaux. Avec le temps vint le progrès; l'avenir seul dira s'il est réel ou imaginaire. Les chevaux seront remplacés par des tracteurs et les tracteurs par de plus gros tracteurs; les "horse-powers" par des engins à vapeur pour battre et les moissonneuses par des "combines"; le charroirage du grain aux élévateurs ne se fera plus avec des chevaux car les camions les remplaceront. Les semences et les labours se feront la nuit comme le jour et les battages de même. Le cultivateur manipulera des sommes considérables et quand il aura fini de tout payer, avec des machines dispendieuses qui ne durent que peu de temps, il ne lui restera, pour élever sa famille, guère plus qu'il ne restait aux pionniers qui avec leurs bœufs cultivaient moins en grand.

Au jourd'hui le Large continue de se développer. Les terrains sont tous en culture et il n'y a plus de terre à foin et voilà que la nouvelle industrie de la betterave à sucre tente de s'y implanter. Canadiens, gardons nos terres, quelle que soit la culture. Il est consolant de pouvoir dire que depuis 1935 une seule terre d'un Canadien-français s'est vendue à Saint-Malo à un étranger tandis que des milliers d'acres sont passés aux nôtres. Canadiens, gardons nos terres!

XIII

Un troisième Curé

Au grand regret de tous, M. l'abbé Noret, constructeur de la première église, était définitivement retourné en France. Monseigneur Langevin choisit le 28 juillet 1912, M. l'abbé Isidore Macaire, curé de Saint-Georges au Manitoba, pour lui succéder. Arrivé au pays en 1906, après avoir exercé le ministère en France, M. l'abbé Macaire était alors curé de Saint-Georges depuis 1907, ayant été professeur au Collège de Saint-Boniface pendant un an. Au physique, de taille moyenne, doué d'une forte constitution qu'il conserva toujours grâce à son goût pour la marche et la vie, au grand air, M. Macaire était doué surtout du côté de l'âme et de l'intelligence. D'une charité telle, qu'après sa mort personne ne pût, ni parmi ses confrères ni ses paroissiens, se souvenir lui avoir jamais ouï dire une parole qui pouvait blesser qui que ce soit. M. Macaire était fin causeur, musicien et chanteur et très recherché dans les cercles ecclésiastiques. Il sut captiver le cœur de ses Paroissiens et durant vingt-quatre ans il fut le père bien-aimé de ses ouailles à Saint-Malo. Il quitta Saint-Georges non sans regret et sur ordre de son supérieur. Là-bas il avait commencé un travail de colonisation qu'il s'efforça de continuer à Saint-Malo car sa devise était : " Canadiens, emparons-nous de la terre ". A Saint-Georges il avait fait l'acquisition d'une terre afin d'encourager les autres. Plus tard, il fera de même à Saint-Malo et il essayera de placer les jeunes sur la terre.

M. Macaire fut reçu avec joie par les paroissiens de Saint-Malo le 1er août 1912 et sa première instruction lui fut suggérée par l'emplacement de l'église sur le haut du coteau. C'était pour lui un Thabor. Plus heureux que les apôtres, il devait y vivre, y demeurer et y mourir. Ce fut le sujet de son premier sermon.

D'une piété plus qu'ordinaire et d'un soin méticuleux pour

la propreté de l'église et des ornements, le nouveau curé s'efforçait maintenant que la période pionnière proprement dite était passée, de développer chez les siens un amour sans limite de Dieu, et surtout du Dieu Eucharistique. Il eût dans ce travail de précieuses auxiliaires dans la personne des révérendes sœurs Alice-Thérèse, Agnès-Ismérie et surtout Thérèse-Germaine, pour ne mentionner que trois des religieuses de son temps.

Sévère quand il le fallait, il était pourtant d'un caractère enjoué et on raconte encore à Saint-Malo ses bons mots et ses histoires. M. Macaire eut l'heureuse idée de commencer les heures saintes du dimanche après-midi et il était on ne peut plus heureux, quand un autre prêtre étant présent, il pouvait monter lui-même au chœur de chant et diriger ses chœurs. En 1916, il organisa la congrégation des dames de Sainte-Anne ; il en devint le directeur et le père. Il en présidait la réunion mensuelle le premier dimanche de chaque mois, et la dame qui sans raison manquait à la communion mensuelle ou à la réunion s'attirait une remarque assez acerbe du bon Curé. Plus tard, il arriva qu'un des auxiliaires de M. Macaire voulut changer le dimanche des dames du premier au deuxième dimanche du mois et la protestation fut tellement générale que M. l'abbé dût s'y soumettre.

En 1917, les bancs furent installés dans l'église et la sacristie nouvelle construite. Dans cette sacristie, M. le Curé fit installer un vestiaire digne d'une église cathédrale. Peu à peu il remplit ce vestiaire d'ornements sacrés, organisa une troupe d'enfants de chœur et le service religieux à Saint-Malo prit sous lui un éclat grandissant. L'église reçut une nouvelle couche de peinture à l'extérieur comme à l'intérieur et des restaurations nécessaires furent faites au presbytère.

Ces années en somme furent heureuses. La prospérité régnait dans la paroisse et M. le Curé en profita pour faire exécuter les améliorations nécessaires. La population augmentait et en 1921 Mgr Beliveau trouva 90 familles au livre d'âmes. A l'église les bonnes âmes faisaient encore leur chemin de croix

devant les petites stations installées par M. Noret. A l'occasion de son jubilé sacerdotal, M. le Curé fit installer un nouveau chemin de croix, sans doute un des plus beaux et plus riches de l'Ouest canadien. Il fit venir d'Italie les tableaux sur toile après les avoir choisis lui-même. L'on trouva des donateurs parmi les paroissiens pour chacune des stations.

La communion fréquente prit un grand essor, grâce à la parole éloquente du Curé. Les petits enfants recevaient sa visite dans les classes chaque mois et il savait en profiter pour les attirer à Notre Seigneur. Il plaça lui-même des jeunes garçons au Juniorat et au Collège. Il eut le bonheur de voir un de ses enfants, l'abbé Ulysse Forest, recevoir l'onction sacerdotale en 1923.


Comme son prédécesseur, le nouveau curé avait une grande dévotion envers la Vierge de Lourdes et il est dit à Saint-Malo qu'il ne passait pas une journée sans faire son pèlerinage à la Grotte quand le temps le permettait. Longtemps on se souviendra comment, après les vêpres dans le mois d'octobre, on allait réciter ensemble le chapelet à la Grotte. Sous sa direction, le pèlerinage annuel prit de plus en plus d'importance. M. Macaire, grand marcheur, préférait faire ses visites aux malades à pied et il n'était pas rare de le rencontrer à quatre ou cinq milles en campagne, allant ou revenant des visites aux malades. Grand chasseur, il faisait de son fusil un compagnon habituel et, sa table était bien garnie de gibier. Administrateur prudent, il étonnera Mgr Beliveau par le montant d'argent en caisse en 1927. Il en profita pour convertir l'ancienne école paroissiale et lui ajouter une allonge. La paroisse a été heureuse de s'en servir en 1936, lors de la construction de l'église nouvelle.

En 1935, la santé de M. Macaire fit défaut. Il voyait la nécessité d'une nouvelle église et son archevêque lui conseillait de s'en occuper. Comme les forces lui manquaient Monseigneur Yelle lui donna un aide dans la personne de Monsieur Massicotte qui fut nommé Vicaire-administrateur.

Ce jeune prêtre sut s'attirer la pleine confiance et l'affection

de son curé et gagner les cœurs des paroissiens. Il s'occupa de donner tout le confort possible à son curé malade, et fit faire les réparations jugées nécessaires. M. Massicotte fut d'un dévouement inlassable. Les sociétés pour enfants fleurissaient comme par enchantement. Les Enfants de Marie furent organisées, et l'Association du Chemin de la Croix établie. A l'automne de 1935, M. Massicotte fit la visite de paroisse en compagnie de M. Macaire mais celui-ci sentant sa fin n'avait pas sa gaieté habituelle.

Durant cette année M. Macaire fut tantôt à l'hôpital et tantôt dans sa paroisse. Son dernier voyage devait se faire quelques jours à peine avant sa mort. En regardant pour une dernière fois, l'église qu'il avait tant aimée, les larmes le suffoquèrent. Le 11 novembre 1935, il rendait son âme à Dieu. Il aima Saint-Malo jusqu'après sa mort et il fit de la paroisse sa légataire universelle. C'est aux pieds de la grande croix, dans le cimetière de Saint-Malo, que le bon curé Macaire attend la Résurrection.



XIV

Les Noces d'argent du Curé

Dans le chapitre précédent, consacré au bon M. Macaire, nous avons passé sous silence l'hommage que la paroisse lui rendit en 1920 à l'occasion de son jubilé d'argent de sacerdoce.

Ordonné dans la Cathédrale de Versailles en 1895, M. Macaire atteignit son vingt-cinquième anniversaire de prêtrise durant son long séjour à Saint-Malo et, pour le fêter, la paroisse et même le diocèse se mirent de la partie car le bon curé de Saint-Malo était aimé. L'église paroissiale avait revêtu ses habits de fête, et les clochers, chargés de drapeaux avec le chœur enguirlandé d'écussons d'argent au chiffre 25, offraient un beau spectacle. On voyait autour du Jubilaire, Son Excellence Mgr Beliveau, et un grand nombre de prêtres, parmi lesquels MM. Jolys, de Saint-Pierre ; Giroux, de la Broquerie ; Rocan, de Sainte-Agathe ; Desrosiers, de Saint-Jean-Baptiste ; Mireault, de Sainte-Elisabeth ; Gagnon, de Saint-Adolphe ; les Révérends Pères Houle et Bellerose, C. S. V. ; Bastien, curé d'Olga ; MM. les abbés Roy, Chamberland, Brodeur, Bellavance, McDougall, Picod. Au bas chœur, les Révérends Frères des Écoles, de Saint-Pierre ; les Sœurs de Jésus-Marie et les Sœurs de la Croix de Saint-André et, dans la nef, la foule venue de Saint-Pierre, Sainte-Elisabeth et Saint-Malo.

Le vénérable Curé de Saint-Pierre fut le prédicateur d'occasion. Il démontra la beauté du sacerdoce de Jésus-Christ, continué dans celui de ses prêtres.

A midi, réunis sous une tente érigée pour l'occasion, archevêque, jubilaire, prêtres, religieuses et paroissiens fraternisèrent au festin servi par la paroisse. A la fin du repas, Madame Joseph Arpin lut une belle adresse au nom des dames de Sainte-Anne pendant que la présidente, Madame A. Fréchette, offrait au jubilaire un cadeau superbe.

L'après-midi se passa à l'ombre des magnifiques arbres du presbytère, plantés par le Curé lui-même et les jeux et les chants égayèrent la journée. MM. Arthur Malo, Fred Sicotte et autres rendirent des chansons d'autrefois, surtout les chansons de M. Noret. Mais la palme fut décernée à une chanson de M. l'abbé J. Le Guiastrennec, composée pour la circonstance, chantée par l'auteur et reprise en chœur par toute l'assistance. En voici le texte :

A Monsieur l'abbé MACAIRE,
Curé de Saint-Malo, Manitoba

I

Je dis l'autre jour à ma Muse :

" Réveille-toi, je veux chanter

" Sur un vieil air de cornemuse

" Pour un prêtre qu'on va fêter, -

" Un charmant Curé

" De tous adoré

LE BON MONSIEUR MACAIRE

CURÉ DE SAINT-MALO.

2

Et comme elle était engourdie

La Muse me dit d'un air las :

" De chanter je n'ai point envie,

Cependant, si tu vas là-bas

" Dis-lui simplement

" Mais dis-lui gaiement

VIVE MONSIEUR MACAIRE

CURÉ DE SAINT-MALO.

3

Ainsi lâché, Monsieur Macaire,

Je ne puis donc que fredonner

Ce chant qui devait tant vous plaire,

*Peut-être aussi vous étonner,
Et je cherche en vain
Un autre refrain*

VIVE MONSIEUR MACAIRE
CURÉ DE SAINT-MALO.

4

*Vous avez laissé belle France,
Tous vos parents, tous vos amis,
Pour dépenser votre vaillance
Pour le Bon Dieu dans ce pays :
Tout bon Canadien
Vous en aime bien*

VIVE MONSIEUR MACAIRE
CURÉ DE SAINT-MALO.

5

*Saint-Georges reçut les prémices
De votre zèle au Canada :
Qui nous dira les sacrifices
Que vous avez dû faire là ?
Dieu qui les a vus
Les a retenus*

VIVE MONSIEUR MACAIRE
CURÉ DE SAINT-MALO.

6

*Dans la paroisse Malouine
Que vous dirigez maintenant,
Donnant la parole divine,
Non sans humour, à tout venant
Chacun avec moi
Chanterait, je crois,*

VIVE MONSIEUR MACAIRE
CURÉ DE SAINT-MALO.

7

*Après vingt-cinq ans de prêtrise
Vous paraissez tout jeune encor,
Et j'espère qu'en cette église
L'on fêtera vos noces d'or.*

Si je m'y trouvais

Je vous redirais

VIVE MONSIEUR MACAIRE

CURÉ DE SAINT-MALO.

8

*Ah ! certes, parmi vos confrères,
Les absents comme les présents,
L'on vous aime, Monsieur Macaire,
L'on vous souhaite les cent ans*

Et même au-delà

Si cela vous va.

VIVE MONSIEUR MACAIRE

CURÉ DE SAINT-MALO.

9

*Mais cependant si la Camarde
Plus tôt s'en venait vous chercher
Plaise à Saint Malo qu'il vous garde
Et vous fasse là-haut percher*

Tout proche de lui

Et qu'il chante aussi

VIVE MONSIEUR MACAIRE

CURÉ DE SAINT-MALO.

J. LE GUIASTRENNEC, Ptre,

Otterburne, 29 juin 1920.

M. Arthur Forest se fit le porte-voix des jeunes de Saint-Malo pour présenter les hommages et un cadeau au jubilaire, pendant que M. Evariste Hébert parlait au nom des anciens.

A quatre heure l'assistance se réunit de nouveau à l'église pour un salut solennel d'actions de grâces et à 7.30 la foule se pressa dans une tente pour jouir du drame préparé, par les religieuses pour honorer le jubilaire. On joua : " Le cœur de Jeanne d'Arc ". Les actrices furent Milles Gertrude Morin, Adrienne Malo, Bernadette Labelle, Marie Forest, J. Tétrault, A. Deblois, A. Catellier, Ant. Malo, Thérèse Gosselin, Blanche Forest, Hermine Malo, Clara Bourgeois, Irène Catellier, Yvonne Morin, Marie Hébert, Léontine Charette, Joséphine Hébert et Blanche Caron. Le succès fut à la hauteur de la fête et aussi du travail que les religieuses s'étaient imposé pour préparer cette belle séance.

Au sortir de la représentation, une surprise attendait la foule. Les parterres du presbytère avaient été transformés en un bois féérique par des lanternes japonaises suspendues aux arbres. Mais le clou de la fête fut le feu d'artifice qui clôtura la journée ou plutôt la soirée. Pétards, soleils, feux de Bengal, chandelles romaines, coups de canon, etc. On reprit le chemin du retour au cri de " Vive M. Macaire, le Curé de Saint-Malo ". Les cadeaux furent nombreux et de grande valeur mais pour le cher M. Macaire, au cœur si sensible, le plus beau cadeau fut le bonheur de se savoir aimé.

XV

Mort et Funérailles de l'abbé Macaire

Note du Compilateur : Parfois, dans les chapitres précédents, le compilateur s'est permis d'ajouter ou de retrancher mais dans le chapitre présent, il laissera parler, sans changer même une virgule, le cœur aimant d'une enfant de Saint-Malo.

MORT DE M. L'ABBÉ ISIDORE MACAIRE

Ce fut quinze années après les chaleureuses célébrations du jubilé que Dieu demandait aux paroissiens de Saint-Malo le sacrifice de leur bon M. le Curé Macaire, qui sut constamment se donner sans jamais s'épuiser.

Cet homme de Dieu, tout plein de tendresse et de dévouement souffrait depuis longtemps de diabète, et le mal résistait à tout remède et à toute prière. Au mois de février 1935, le mal s'aggrava et la pression artérielle monta à un tel degré que le pauvre malade pouvait à certains moments, à peine parler et lorsque la fatigue l'oppressait davantage, son langage devenait incompréhensible. Malgré son état critique, il persistait à vaquer à ses fonctions ecclésiastiques, qui exigent déjà beaucoup de la force physique d'un prêtre jouissant d'une santé normale. La célébration de la messe ne l'effrayait pas et même quand son estomac débile avait refusé la veille toute parcelle de nourriture et que le sommeil l'avait déserté durant plusieurs nuits, l'amour de son Dieu allégeait le poids de ses douleurs. La souffrance vaut tellement pour l'âme qui la supporte !

Au mois de mars, M. l'abbé Halde, curé de Sainte-Elisabeth, vint visiter le cher malade, et le jugea dans un état critique. Ce visiteur charitable fit tout en son pouvoir pour convaincre M. Macaire de se rendre sans délai à l'hôpital. L'hésitation à quitter le bercail que Dieu lui avait confié faisait surgir dans son esprit des prétextes de toute sorte. Il affirma son incapacité de marcher, qu'il lui serait impossible de faire le parcours

de la gare à l'hôpital. Ce simple problème fut vite résolu par une âme généreuse qui s'offrit à le conduire. L'obstination suscitée par l'amour des siens fit finalement place à la résignation, et il accepta de partir le lendemain.

À l'hôpital on lui fit comprendre la nécessité des soins médicaux. Sa pression artérielle était si élevée que l'on jugea prudent de lui administrer, le soir même, l'Extrême-Onction. Les effets de ce sacrement, qui sont bienfaisants pour le corps comme pour l'âme firent que la condition désespérée de M. le curé Macaire s'améliorait. Son séjour à l'hôpital dura trois mois, durant lesquels il fit plus d'une fois allusion à sa chère paroisse, qui fut desservie successivement par les Révérends Pères Kerbrat et Gauthier. Le 11 juin, M. l'abbé Massicotte vint prendre charge de Saint-Malo.

Quand l'état du patient fut reconnu satisfaisant, il revint à Saint-Malo, vers la fin du mois de juin. Il est impossible de décrire la joie que lui donna son retour parmi les siens. Vingt fois le jour il visitait sa chère petite église, qui silencieusement semblait lui dire : " Bon Père, ici plus qu'ailleurs tu es près du Dieu qui bientôt te fera l'élu de son ciel."

Au mois de juillet il eut l'indicible bonheur de célébrer la sainte messe, qu'il n'avait pas dite depuis quatre mois. Il demanda humblement qu'on lui réapprît certaines parties que la maladie lui avait fait oublier. Sa santé se maintint assez bien jusqu'au mois de novembre où il recommença à avoir de la difficulté à dire sa messe, sa vue faiblissant de jour en jour. N'ayant pu dormir de la nuit, le 6 novembre au matin il dit à M. l'abbé Charles Massicotte qu'il allait assister à sa messe. Au moment de la communion il se leva pour aller recevoir Jésus-Hostie, mais les forces manquant il s'affaissa. Rapidement on lui porta assistance et il se remit à genoux. Quelques instants après se sentant encore plus faible, il sortit de la chapelle du couvent et on le reconduisit jusqu'au presbytère. Exténué de fatigue, il passa la journée au lit et mangea très peu. Le soir, M. le vicaire s'offrit de lui frictionner les jambes et il accepta volontiers, puisque ces soins délicats soulageaient

énormément ses membres endoloris. A sa grande surprise il s'aperçut qu'il avait un orteil déjà empoisonné ! La journée du lendemain se passa au lit. Cependant, vers le soir, M. Massicotté voyant que le malade déclinaît de plus en plus, lui conseilla de retourner à l'hôpital. On eut encore plus de difficulté à le faire consentir, car il prévoyait sa fin prochaine, et c'était dans la paroisse où il avait donné le meilleur de lui-même qu'il aurait voulu mourir. Le vendredi, 8 novembre 1935, M. René Marcotte, accompagné de M. l'abbé Massicotte conduisait M. le curé à l'hôpital. En quittant le domaine où il avait eu plus de joies que de peines, il jeta un regard aimant sur tout ce qui lui était si cher, au cœur et son "aurevoir" final arrachait des larmes aux plus insensibles.

Les deux journées suivantes se passèrent paisiblement. Le 11 novembre au matin, vers dix heures, M. l'abbé Fortin, chapelain de l'hôpital, vint visiter M. le Curé qui exprima le désir de communier. L'Hôte Divin lui fut apporté aussitôt, les prières propres à l'action de grâce furent récitées, et on quitta l'appartement. Peu de temps après M. l'abbé Macaire entra dans le coma pour ne plus reprendre connaissance. Il rendit son âme à Dieu le soir même, vers six heures et quelques minutes.

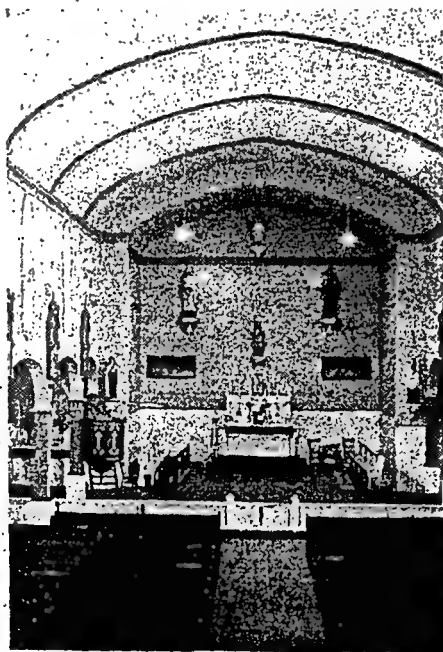
Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur et qui apportent avec eux la palme d'une résurrection glorieuse !

FUNÉRAILLES

Les obsèques de M. l'abbé Macaire eurent lieu à Saint-Malo le 13 novembre 1935. Le service solennel fut chanté par Monseigneur Yelle, Archevêque Coadjuteur. On remarquait au chœur les membres du clergé suivants : — Son Excellence Mgr A. Beliveau, archevêque de Saint-Boniface. MM. les abbés E. B. Rocan de Sainte-Agathe ; M. Mireaut, de LaSalle ; E. Halde, de Sainte-Elisabeth ; H. Heynen, de Bruxelles ; J. Bertrand, de Sainte-Amélie ; L. G. Rivard, de l'Île des Chênes ; J. A. Sabourin, de Saint-Pierre ; J. Beliveau, S. J., du Collège de Saint-Boniface ; J. C. Saint-Amant, de Lorette ;



Eglise actuelle de Saint-Malo.



Intérieur de l'église.

XVI

Les Pèlerinages

Il nous faut maintenant retourner en arrière. Il a été raconté comment le saint abbé Noret, dévoué serviteur de Marie, avait, pour remplir un vœu de sa jeunesse, érigé un sanctuaire à Notre-Dame de Lourdes, sur la rive sud de la Rivière-aux-Rats. Dès 1896, les pèlerins s'y rendaient. Les anciens nous disent que le curé s'était servi d'un moyen assez original pour tracer le chemin qui relie le sanctuaire à l'église paroissiale. Il alla avec un groupe de ses hommes se placer près du Sanctuaire, faisant sonner sans cesse la cloche de l'église. Les hommes guidés par le son se mirent à se tailler un chemin à travers le bois. Le même chemin sert encore aujourd'hui : il y a bien quelques courbes, mais tout de même les hommes marchèrent assez droit vers leur but. M. Noret voulait faire de cet endroit non seulement un lieu de prières, mais aussi un endroit pour les récréations des enfants dans leurs sorties avec les religieuses. Se servant des grands arbres, le curé avait installé des balançoires, plus loin un manège créé par lui de toutes pièces. Et il fallait entendre les cris de joie dans les classes quand on annonçait qu'on allait passer la journée à la grotte. Quels cris ! Quels trépignements ! Les livres étaient mis de côté et les Sœurs avec toute la bande joyeuse, partaient à travers bois. Une fois arrivés on allait saluer la Sainte Vierge avec ardeur car toute l'âme de ces enfants passait dans leur prière. Suivait le délicieux goûter du midi. Encore aujourd'hui, ces enfants d'autrefois, qui dépassent maintenant la cinquantaine, parlent des jolis petits pains de toute couleur, du délicieux sucre à la crème, des friandises, limonades et orangeades préparées par M. le curé et les Sœurs. Il paraît même qu'il était défendu d'y boire de l'eau, mais Sœur Alice-Thérèse n'eut jamais besoin de règle pour faire observer cette défense. Puis venaient les jeux car M. Noret savait se faire enfant avec ses

enfants. Après une journée heureuse, la joyeuse troupe reprenait en chantant le chemin du village.

Le premier pèlerinage proprement dit ne fut pas très considérable. M. le curé, depuis déjà des mois avait travaillé au Sanctuaire et en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, 1896, il invita ses gens à se joindre à lui. La procession partit de l'église en chantant. En tête marchait Damase Malo, portant la statue de la Sainte Vierge. A l'arrivée sur le bord de la Rivière, tous furent surpris à la vue du travail déjà fait par M. le curé et ses aides, et l'on entonna le *Magnificat*. M. Noret avait sans doute songé uniquement à la population de Saint-Malo, mais comme la Sainte Vierge se plut à accorder à d'autres des faveurs signalées, les catholiques d'ailleurs vinrent bientôt présenter leurs suppliques à Notre-Dame, si bien que sous la direction de M. Macaire, le pèlerinage alla grandissant à tel point qu'aujourd'hui des milliers de personnes visitent le sanctuaire au pèlerinage annuel. En 1939 quelques 7000 pèlerins étaient présents, et il dut y avoir six messes pour satisfaire la dévotion de tout ce monde. Plusieurs ex-votos décorent déjà la chapelle de la grotte, rappelant des faveurs signalées. Au moins d'août 1906, M. David Morin, cloué sur un lit de douleur depuis trois mois, et incapable de marcher, se fit porter à la grotte, assista à la Sainte Messe et s'en retourna guéri. Au mois d'août 1914, Mlle Marie Hébert, souffrant d'anémie, incapable de marcher, et d'une telle débilité que l'on craignait la paralysie des jambes, se fit apporter à la grotte par son père, M. Evariste Hébert. Dès la fin de la messe, un mieux sensible se déclara, et en peu de temps elle était complètement guérie.

Une autre fois, M. le curé Macaire, en visite chez Edouard Elemond, ou une fillette, du nom d'Alice, paraissait être à l'extrémité, lui recommanda un pèlerinage à la Sainte Vierge. Les remèdes ne semblaient faire aucun effet, mais dès la promesse d'un pèlerinage, un mieux sensible se déclara. L'enfant prit un peu de nourriture et peu après elle fit elle-même, avec ses parents, un pèlerinage à la bonne Madone, en reconnaissance de sa guérison.

Mlle Anna Desrosiers, souffrant d'eczéma depuis sa naissance, fut elle aussi guérie à la suite d'un pèlerinage.

Une fillette de sept ans, dont nous devons taire le nom, se mourait à l'hôpital, et les parents résignés versaient des larmes, quand le grand frère dit à sa mère : " Maman, ne pleure pas ! Elle ne mourra pas car la Vierge de Saint-Malo va la guérir ". En effet, contre toute espérance, l'état de la petite malade s'améliora tout à coup, et sous peu elle retourna chez elle. Le grand frère faisait pieusement son pèlerinage à pied à Saint-Malo, disant à qui voulait l'entendre : " Je l'ai promis ce pèlerinage, pour la guérison d'Annette."

Et le pèlerinage va se développant, attirant plus de monde chaque année. Pendant l'été, les pèlerins viennent prier en petits groupes, mais c'est surtout à la solennité de la fête de l'Assomption que tout le Manitoba est représenté par des pèlerins de tous les coins de la province. Les paroissiens de Saint-Malo, heureux de reconnaître la protection de la bonne Mère du ciel sur la paroisse, n'épargnent ni temps ni argent pour embellir le sanctuaire. De même qu'à Lourdes il a fallu reculer le Gave pour accommoder la foule, de même à Saint-Malo la rivière a dû se reculer à son tour pour accommoder la foule grandissante de pèlerins. Tant que la paroisse demeurera dévouée à la Sainte Vierge, et prête à faire des sacrifices pour elle, Saint-Malo prospérera ; mais le jour où Saint-Malo oubliera sa grande Protectrice, Saint-Malo tombera.

XVII

Les transitions d'un demi-siècle

Louis Malo commença à labourer sa terre avec un bœuf et une vache. Les bœufs étaient le moyen de locomotion et les pionniers s'en servirent presque uniquement. Un voyage à Winnipeg était une affaire de trois à quatre jours et il fallait le faire à l'automne afin de vendre ce que l'on avait produit pour acheter le nécessaire. Les chemins étaient à peine tracés, et on ne s'en servait que pour les voyages absolument nécessaires. Les voyages à Dominion City pour y vendre le bois de corde à des prix qui ne payaient pas même la peine du transport, sont restés légendaires. Combien de fois cette route n'a-t-elle pas été parcourue par ces hommes qui ne reculaient devant rien, au risque même de la vie ! Le départ se faisait à minuit, les voisins s'entendant pour faire le voyage ensemble. Il n'y avait pourtant que dix-huit milles, mais ces dix-huit milles, par un froid glacial et parfois dans la tempête, semblaient doubler de longueur. Il fallait laisser reposer les bêtes de temps à autre, et on était heureux d'arriver à destination dans l'avant-midi. Le bois se déchargeait, les bœufs recevaient leur portion et le chemin du retour était repris. Plus d'une fois la tempête ayant commencé pendant la journée, c'était avec grand peine que l'on réussissait à arriver à la maison avant qu'un autre minuit ne sonnât. De 1889 jusqu'en 1902, le service postal se faisait par postillon de Winnipeg. Longtemps Martin Jérôme fut en charge de ce service, et il est dit qu'il arriva toujours à l'heure, beau temps, mauvais temps.

Jusqu'en 1902, les gens de Saint-Malo trouvèrent toujours le foin voulu pour leurs animaux dans le Large ; mais après le creusement du canal, il fallut chercher ailleurs, les terres n'en produisant pas suffisamment. C'est alors que les voyages aux Ormes commencèrent. Avant 1902, plusieurs étaient allés faire chantier aux Ormes et avaient remarqué ces immenses marais, où le foin poussait à la hauteur des chevaux. Déjà on

ne se servait plus de bœufs comme moyen de transport, les chevaux ayant pris la place, mais les cultivateurs commencent à conduire leurs bêtes à cornes aux Ormes pour y hiverner. MM. Desrosiers, Catellier et Charette furent les pionniers de ce mouvement et au prix de quelles misères ! Il fallait se construire des camps à quelques vingt milles de la maison, y passer une partie de l'été à faire du foin et le voyage aller et retour avec les animaux, était toujours accompagné de grands dangers. La neige venait avant qu'on ne fût préparé, ou le froid gelait les marais et rendait le passage des animaux extrêmement périlleux. On raconte que M. Desrosiers dut, pour sauver son troupeau, marcher toute une journée à leur tête brisant la glace devant les animaux, lui-même avançant dans l'eau glacée toute la journée, ce qui ne l'empêcha pas de vivre à un âge vénérable. Les frères Catellier : Aldéric, Emile et Lucien faillirent perdre la vie dans un de ces voyages aux Ormes, et c'est à la charitable hospitalité d'Adrien Colton qu'ils durent le salut. M. le curé Noret voulut connaître la vie de camp des Ormes et malgré les protestations de MM. Desrosiers, Charette et Catellier, il monta passer quelques jours avec eux. Les trois vieux amis, tous trois grands politiciens, vivaient pourtant en parfaite harmonie, malgré la vivacité de leurs discussions, et les longues veillées d'hiver se passaient rapidement.

Vint le jour où le feu prit aux Ormes et il y brûle depuis des années. Les foins sont presque disparus et le seul souvenir qui reste de ces voyages est écrit dans le ciel les soirs de grand vent quand la flamme monte et rougit les nuages, et qu'à Saint-Malo on se dit : " Le feu brûle toujours aux Ormes ". Des immenses champs de foin où les animaux se perdaient, tout est brûlé jusqu'à la mousse et aux endroits où l'on passait avec les faucheuses, on voit maintenant des roches qui s'étendent à perte de vue.

" Les Ormes " sont disparus, et hors les chasseurs qui y courent encore le chevreuil en saison, — et parfois hors de saison, — les gens de Saint-Malo ne vont plus de ce côté. Il est vrai que maintenant sur chaque terre on sème du trèfle

d'odeur et que le foin se récolte en conséquence sur chaque propriété.

Et l'automobile, à son tour a remplacé le cheval, comme le camion a remplacé la boîte à grains d'autrefois. Les routes sont ouvertes et le Chemin Royal Edouard VIII relie Saint-Malo à Winnipeg, si bien que le voyage qui prenait quatre ou cinq jours en 1890, se fait aujourd'hui dans moins d'une heure. Il est vrai que même avec ces machines modernes, on peut encore avoir de la misère, mais c'est une misère d'un autre genre. Il est raconté que le bon curé Macaire ne parvint jamais à maîtriser complètement son " Ford ", et un bon jour tout en criant " Whoa " de toutes ses forces, il enleva les marches d'entrée de la Cour à Saint-Pierre, et finit par s'arrêter sur un des arbres du cimetière. Une autre aventure est racontée au sujet du curé actuel, avant la promulgation du chemin Edouard VIII à Saint-Malo. Parti de Saint-Malo avec ce même petit " Ford " que le curé Macaire avait laissé en héritage à la paroisse, le curé réussit à se rendre à deux milles, perdit un pneu dans la boue, mais rejoignit l'autobus pris lui aussi dans la boue ; abandonnant sa machine, il monta dans l'autobus, et avec le secours de deux bons chevaux qui y étaient attelés, se rendit à LaRoche. Décidant alors de ne pas aller à Saint-Pierre, M. le curé demanda à Lucien Catellier de le reconduire chez lui. Celui-ci consentit volontiers et, la tempête passée, on partit au pas de la petite jument grise, dans la boue des chemins d'alors. Arrivée près de chez Domina Maynard, alors que Lucien et M. le curé fumaient et jasaient, la jument prit peur et les versa tous deux dans le fossé et M. Maynard de sortir pour voir quels saouards se faisaient verser par ce beau soir. Étonnement en voyant M. le curé et son ami Lucien ! M. Maynard en fut quitte pour prêter une autre voiture aux voyageurs. A son retour, le curé se dit : " Quels chemins ! Il a fallu un Ford, un autobus, une paire de chevaux, une jument grise et deux voitures pour faire trois milles aller et retour ! Restons chez nous quand les chemins sont mauvais ! "

XVIII

Le commerce à Saint-Malo

Une paroisse ne se développe pas sans commerce. Saint-Malo eut ainsi ses marchands dès le commencement. Mais le magasin des marchands ambulants, portant toutes leurs marchandises et parfois leur famille dans leur voiture ne ressemble guère aux grands et confortables magasins bien achalandés que possède le Saint-Malo de 1940.

Le premier marchand connu fut D. Godin, qui demeurait aux environs de la Réserve sauvage du Roseau. Il semble être venu trafiquer avec les Sauvages même avant la venue de Louis Malo, et l'arrivée d'un Canadien fut simplement une autre source de revenus. Il a laissé la réputation d'une grande honnêteté et a su rendre service à nos pionniers. En échange de ses marchandises, il prenait tout ce que ses clients pouvaient vendre, et surtout il achetait la racine "Senega" "racine de serpents" qui abonde dans certains endroits à Saint-Malo. Dès les commencements de la colonie les pionniers eurent une source de revenus dans la racine Senega et il n'était pas rare pour toute la population d'aller à la recherche des plus belles "talles." Il n'était pas rare non plus pour un bon ramasseur de Senega d'en trouver pour \$1.00 dans sa journée, et il faut se souvenir que la \$1.00 de ce temps était presque aussi rare que la pièce d'or d'aujourd'hui.

Un autre marchand d'alors était M. "Pure Laine". Il est vrai qu'il n'avait pas hérité ce nom de ses parents — c'était un nommé Lacombe, — mais l'assurance répétée de la pureté de la laine des étoffes qu'il vendait, finit par lui valoir le nom de "Pure Laine", et les enfants ne lui connaissaient pas d'autre nom. Après avoir fait son commerce quelque temps à Saint-

Malo, il dut aller chercher fortune ailleurs, et Sainte-Anne-des-Chênes hérita de " Pure-Laine ".

Vers 1892, M. Adolphe Lasalle ouvrit le premier magasin à Saint-Malo, dans un petit bas-côté ajouté à la résidence de M. David Morin. Un peu d'épicerie, quelques sacs de sucre et de farine, c'étaient là toutes ses marchandises. En 1893, il vendit son établissement à M. Payment, auquel M. Maurice Lyon succéda. Après Maurice Lyon vint Domina Maynard, qui à son tour vendit à Jean Goulet. Mais le commerce augmentait. M. Cyrille Bertrand ouvrit un magasin et M. Louis Tétreault de même. René Marcotte remplaça Louis Tétreault. J. A. Goulet après avoir occupé la place de Jean Goulet acheta le magasin de Cyrille Bertrand, et enfin les Coopératives Industrielles ouvrent leur cour à bois et leur magasin-général en 1938, de sorte qu'aujourd'hui le citoyen de Saint-Malo a le choix entre trois bons magasins bien tenus, et où, soit dit en passant, il est défendu de blasphémer sous peine de se faire jeter dehors.

L'hôtel de Saint-Malo construit par M. McCrea, passa entre les mains de Louis Poulin, Remi Malo, Edmond Malo et finit par revenir à Louis Poulin, qui en était propriétaire au moment où la loi abolit les licences. M. Poulin laissa une réputation peu ordinaire à Saint-Malo — celle de refuser, sans miséricorde, de la boisson à qui paraissait en train de s'enivrer. Grand chasseur, ami de tous, M. Poulin à son départ emporta avec lui les regrets de tous. Il mourut à Sainte-Rose du Lac mais voulut venir dormir près de son épouse qui l'avait précédé, au cimetière de Saint-Malo.

L'industrie de la forge a été représentée par quatre hommes à Saint-Malo. D'abord Tancrède Schwartz auquel Eugène Villebrun succéda. Après Eugène Villebrun vinrent Émile Trudel et plus tard Delphis Pelletier, qui battent encore le fer aujourd'hui. M. Trudel a ajouté un garage à sa forge, tandis que M. Pelletier a ajouté à la sienne un moulin à scie, où

les cultivateurs font scier un cent mille pieds de bois chaque année : Les essences sont le tremble, l'épinette, l'orme ou le frêne trouvés sur les terres de chacun et bûchés pendant l'hiver. Le bois diminue à Saint-Malo, surtout à cause des années de sécheresse, et les cultivateurs portent beaucoup plus d'attention à leurs arbres qu'autrefois. Il ne serait pas juste de clore ce chapitre sur le commerce à Saint-Malo sans mentionner les noms des magasins prospères de Saint-Pierre, qui donnent à Saint-Malo une partie de leur prospérité : — Adéard Renuart, La Saint-Pierre Trading Co ; la Saint-Pierre Lumber Co. Toutes ces maisons ont longtemps reçu les capitaux des gens de Saint-Malo. Ce n'est que récemment que Saint-Malo fait moins d'affaire à Saint-Pierre.

XIX

Un nouveau Curé (1936) Rév. A Benoit

Après la mort de M. Macaire, il fallut trouver un autre prêtre digne de continuer la tâche de son prédécesseur. A l'Archevêché, on tint conseil, et après mûre réflexion, on appela M. Benoit, homme plein d'action et de bonne volonté, qui était alors curé en Californie. Il accepta avec empressement sans cependant connaître la paroisse de Saint-Malo. Mais quand on lui dit qu'il y avait là un petit sanctuaire dédié à Notre-Dame de Lourdes, il se dit, avec confiance : " Là, il y a certainement du bien qui se fait et du bien à faire ! "

Parti de Californie sous un ciel des plus cléments, il arriva au Manitoba le 12 janvier 1936. Cét hiver fut un des plus rigoureux de l'histoire de la province. Le premier dimanche qu'il célébra la grand'messe dans sa nouvelle paroisse, il faisait 40 degrés en dessous de zéro. Malgré le froid et la neige, l'église était remplie de fidèles, anxieux de souhaiter la bienvenue à leur nouveau pasteur. Après la messe, M. Benoit remercia ses nouveaux paroissiens de leurs souhaits et cordiale bienvenue. Faisant allusion à la fête du jour, fête de la Sainte Famille, il leur dit que la paroisse était une grande famille dont le prêtre était le père. Pour que le bonheur puisse y régner, il faut l'obéissance, l'amour et une complète harmonie. Désirant connaître ses paroissiens, il leur signala que la meilleure manière de faire plus ample connaissance serait de se réunir souvent dans la salle paroissiale. C'était une première entrevue, et quel bon goût elle laissa ! Un peu plus tard, M. Benoit demandait aux jeunes gens de la paroisse de se réunir une ou deux fois la semaine pour étudier certaines questions en vue d'améliorer leur condition. Avec enthousiasme l'idée fut adoptée et des classes du soir furent organisées et suivies par une moyenne de 125 personnes, âgées de 18 à 80 . Ce fut le curé qui en prit la direction et tous les soirs il y avait des cours en anglais, agriculture,

géographie et histoire. Dans le milieu de la soirée une petite récréation avait lieu pour délasser un peu tout ce monde. La dernière demi-heure était vouée à l'étude de questions sociales, et économiques et comment principalement améliorer les finances des individus ou de la paroisse.

Voyant que l'église de Saint-Malo était incapable de contenir tout le monde, M. Benoit songea à en bâtir une autre. Faisant appel à ses paroissiens, il leur demanda leur concours et beaucoup de générosité pour la grande entreprise qu'il allait assumer. Ainsi la construction d'une église fut mise en marche dès le printemps de mai 1936. La générosité des gens fut telle, tant en argent qu'en travail fourni gratuitement, que la nouvelle église fut terminée au mois de septembre suivant.

Après la démolition de la vieille église, la messe fut célébrée dans la salle paroissiale ou à la grotte, quand la température le permettait, et dès que le sous-sol fut terminé, c'est là qu'eurent lieu la messe et autres exercices religieux.

Il fallait un système d'éclairage pour l'église, et M. le curé en appela encore à la générosité de ses paroissiens et de ceux des paroisses environnantes en les conviant à un grand banquet de plus de 700 couverts, qui eut lieu dans l'église même. Tout le monde fut heureux d'entendre les discours prononcés par Mgr Jubinville, M. l'abbé Sabourin, M. l'abbé Forest ainsi que par le député au fédéral, M. Beaubien, et le représentant au provincial, M. E. Prefontaine. Les vieux surent égayer les convives par leurs vieilles chansons canadiennes, et les jeunes gens ne le cédèrent en rien aux vieux. Tout cela fut exécuté en dégustant les bons mets apprêtés par les dames de Sainte-Anne, et servis par les enfants de Marie.

Les recettes du banquet permirent d'installer un excellent système d'éclairage dans l'église nouvelle.

Quelques jours après, le 29 septembre 1936, Monseigneur Yelle, accompagné de plusieurs prêtres du diocèse, venait bénir la belle église. Mgr Yelle, dans une allocution toute paternelle,

félicita les paroissiens de Saint-Malo de la bonne volonté qu'ils avaient su montrer, et de leur esprit de coopération dont ils avaient fait preuve dans la construction de leur église. Il leur rappela qu'une générosité semblable ne resterait pas sans récompenses ; et que le bon Dieu verserait sur eux ses bénédictions.

La population catholique de Saint-Malo, à l'arrivée de M. le curé Benoit, en 1936, était de 132 familles de langue française, 5 de langue anglaise et deux de langue polonaise, soit 139 familles en tout.

En 1939, la population était augmentée de 45 familles et la paroisse compte aujourd'hui 960 âmes.

Le premier mariage qui eut lieu dans la nouvelle église fut celui de M. Narcisse Héry, et de Mlle Ella Larivière.

La première enfant de Marie qui se maria dans la nouvelle église fut Mlle Armande Catellier, qui épousa M. Adonai Marion.

La première sépulture enregistrée fut celle d'une petite fille, Cécile Hamelin. Peu de temps après, la première sépulture d'une grande personne avait lieu celle de Madame Arthur Doré.

M. l'abbé Benoit, ayant déjà eu de l'expérience dans l'organisation de caisses populaires, crut que le temps était venu de faire quelque chose pour améliorer le sort des gens. Après quatorze mois d'étude un groupe de paroissiens décidèrent que c'était le temps de mettre l'épaule à la roue et d'aller de l'avant. Ils organisèrent une caisse populaire pour leur propre bénéfice. La loi autorisant les caisses n'étant pas encore en vigueur au Manitoba, on s'organisa tout de même et application fut faite à l'Hon. John Bracken, Premier Ministre et Secrétaire Provincial du Manitoba. M. Beaubien fit passer l'Acte à la session de 1937, et la première caisse populaire du Manitoba fut celle de Saint-Malo qui avait ouvert ses portes le premier de mars, 1937.

Dix-sept membres payèrent les premières parts et des directeurs furent élus. Les comités de la caisse étant formés, les demandes pour emprunts furent considérées. On était encore au temps de la dépression et beaucoup de pauvres gens s'adressèrent à la caisse populaire pour obtenir quelque argent pour pouvoir acheter du grain de semence. La caisse prêta, moyennant de sûres garanties, et dans l'automne de 1937 quelques 25.000 minots de grain furent récoltés dans la paroisse de Saint-Malo qui ne se seraient jamais récoltés si la caisse n'avait pas donné un coup de main. Depuis que la caisse est en existence, elle a fait pour des centaines de milliers de piastres d'affaires, payant un intérêt de 9% à ses actionnaires et de 4% à ses dépositaires.

De nouvelles industries, financières par la caisse, ont surgi, tel une cour à bois ; un atelier de menuiserie ; un magasin coopératif et une fromagerie coopérative.

Dès le printemps de 1937, M. Benoit demanda à chaque paroissien de planter un arbre sur le terrain en face de l'église. Chacun avait son arbre et devait en prendre soin et veiller à le remplacer s'il ne prenait pas racine. Saint-Malo s'enorgueillera désormais non seulement de son église, mais encore de la belle place, en avant. Il manquait encore quelque chose pour instruire la jeunesse, tout en lui faisant passer d'agréables moments durant les longues soirées d'hiver. M. Benoit, aidé de plusieurs paroissiens fondèrent une bibliothèque bien fournie de livres instructifs, et cela dès 1937.

Durant l'été de la même année, le cimetière fut nettoyé et agrandi. Le terrain en fut labouré et nivelé.

Tous les printemps, après les semences, les gens de la paroisse donnent plusieurs jours de travail au terrain de la grotte. Des améliorations se font ainsi chaque année pour embellir notre sanctuaire de Lourdes, et pour attirer davantage les pèlerins aux pieds de la Madone. Le cours de la rivière a été détourné pour donner plus d'espace à la foule, en face du sanctuaire. Le plan de la grotte a été tout à fait changé. Il y a un nouvel

endroit, aménagé spécialement pour le stationnement des autos un peu plus en arrière, de sorte que la circulation des piétons n'est pas gênée.

Dans l'hiver de 1939, des nouveaux bancs pour l'église furent fabriqués dans les ateliers coopératifs, donnant ainsi de l'ouvrage à plusieurs ouvriers de la paroisse, tout en économisant et en faisant faire l'ouvrage dans la paroisse.

De bonne heure, dans la même saison, une organisation fut mise sur pied pour construire une patinoire chez M. Trudel. L'éclairage est fourni moyennant une faible contribution, et des joutes de gouret furent inaugurées.

Les classes, au couvent, étant devenues trop petites pour tous les écoliers, M. Benoit offrit la salle paroissiale pour en faire un collège pour les garçons du village. Après quelques travaux, deux classes y furent ouvertes et l'on y enseigne jusqu'au grade IX. M. le Curé projette une école secondaire, où les grades plus élevés seront aussi enseignés.

Une autre amélioration a été faite cet automne, par le creusage d'un bon puits près du collège. M. Mondor, chargé de la besogne avait garanti un puits artésien à quatre pieds au-dessus de terre. Une fois le puits creusé, l'eau refusa de monter à la surface. On l'accepta mais à un prix réduit. Saint-Malo a maintenant une pompe électrique automatique installée sur le puits, pompant dans un réservoir de 5.000 gallons, à une hauteur de 7 pieds de terre au taux de 800 gallons à l'heure. Ce qui donne une quantité assez considérable d'eau pour le village, et est une grande protection en cas d'incendie. Les gens du village surent apprécier le prix de ce puits, surtout en hiver alors que l'eau manque dans la rivière et devient stagnante et anti-hygiénique.

Cet hiver une nouvelle patinoire a été installée à proximité du puits et a simplifié les choses. Plus de charroiage d'eau, quelquefois à quatre ou cinq milles. Un tour de robinet et dans un clin d'œil, tout se fait, comme par enchantement.

Un autre progrès notable est la construction d'un grand chemin. Une réunion d'hommes d'affaires eut lieu à Saint-Pierre en 1936. Il y eut un grand banquet. Étaient présents M. Benoit et M. Sabourin, l'honorable Dr. Griffith, Ministre de la Santé, M. Edmond Préfontaine, député Provincial, les membres du conseil et beaucoup d'autres notables de Saint-Pierre et de Saint-Malo. Il y eut quelques discours et M. Benoit prenant la parole, parla de la possibilité d'avoir un grand chemin, avec le concours d'hommes assez influents auprès du gouvernement, tel que M. Préfontaine. On en vint presque à une entente, mais un peu plus tard les choses se gâtèrent et, on parlait de ne faire le grand chemin que jusqu'à Saint-Pierre. Alors, M. le Curé, avec MM. E. Préfontaine et J. Langelier, Président de la chambre de commerce, allèrent trouver M. Bracken. Ils insistèrent si bien que la promesse d'un grand chemin leur fut donnée et les travaux commencèrent la même année.

Et comme dernier progrès, Saint-Malo a maintenant l'électricité fournie par la Manitoba Power.

Ajoutons ici un mot sur le cinquantenaire qu'on est à préparer, pour célébrer la fondation de la paroisse de Saint-Malo.

M. le curé a formé plusieurs comités, tels que comité d'histoire, comité de recherches et invitations, comité de finance, comité du programme et comité du banquet.

Le comité d'histoire a pour tâche de recueillir en volume, tous les événements qui ont fait l'histoire de Saint-Malo.

Le comité de recherches doit se mettre en relation avec ceux qui ont déjà vécu dans la paroisse, en les invitant à revenir encore une fois à Saint-Malo à l'occasion des fêtes du cinquantenaire.

Le comité du programme doit s'occuper de tout le programme des fêtes.

Comme on ne peut rien faire sans le nerf de la guerre, un comité a été organisé pour recueillir l'argent nécessaire au succès de la fête.

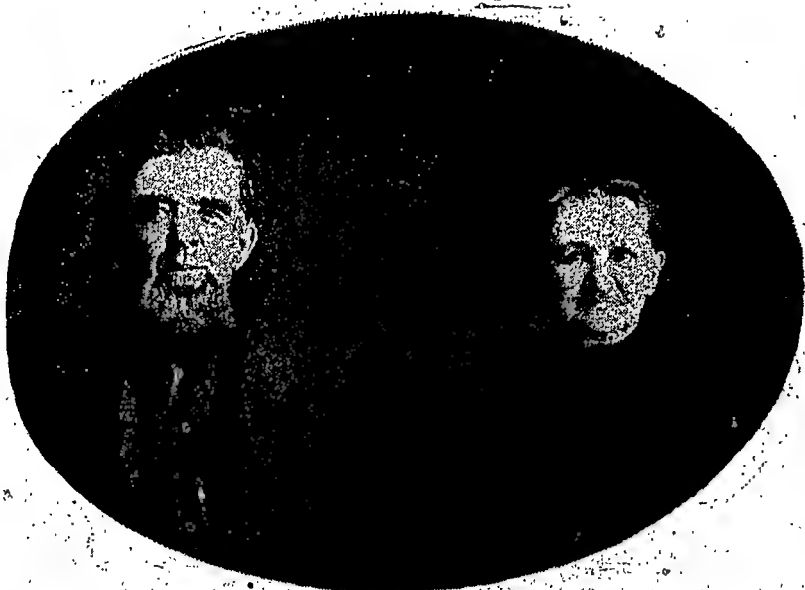
On parle d'ériger un monument à la mémoire des pionniers de Saint-Malo. On a aussi organisé un comité pour s'occuper du banquet. Il y aura enfin messe pontificale à la grotte, notre église ne pouvant contenir la foule qui viendra aux fêtes. Les fêtes dureront deux jours et puisse leur souvenir rester longtemps dans les mémoires afin de rappeler à la génération qui grandit les pionniers d'autrefois.

En terminant, disons un mot de la vie spirituelle de la paroisse.

Ce qui fait la force d'une paroisse, c'est sa piété. Saint-Malo peut se glorifier de voir fleurir cette force. Malgré le froid et les poudreries d'hiver, les gens de Saint-Malo se font un devoir d'assister à la grand'messe le dimanche, et sur semaine un grand nombre de paroissiens viennent entendre la messe matinale. Tous les jeudis, il y a une adoration, et les communions du dimanche et des jours de fête se chiffrent par centaines.

M. le curé aime la splendeur du culte et il sait que ses paroissiens ont le même amour. Les paroissiens comprennent bien leur curé, aussi provoque-t-il de belles générosités quand il frappe à leur cœur. C'est ainsi que Saint-Malo a acquis de beaux ornements d'église et parures d'autel et tout récemment de belles tentures de deuil pour rendre les sépultures encore plus imposantes. La paroisse doit des remerciements à la congrégation des dames de Sainte-Anne, inépuisable de charité quand il s'agit du service de l'autel. La congrégation des enfants de Marie dirige nos jeunes filles, jusqu'à la vie religieuse ou jusqu'au mariage. Ces deux importantes sociétés maintiennent la vie chrétienne dans les familles et aident beaucoup au développement de la paroisse.

Outre la société de Saint-Jean-Baptiste, Saint-Malo a une Ligue du Sacré-Cœur, établie à la fin d'une mission. Tous les



Louis MALO, Pionnier, avec son épouse.



L.-J. BOURGEOIS, sa fille, sa petite-fille et son arrière petite-fille.



Vues de la première Grotte et de la Rivière-aux-Rats.



ans de nouveaux membres sont recrutés et entrent dans la Ligue pour faire honneur à la paroisse. Il y a encore l'Association du Chemin de la Croix, ainsi que la Ligue des petits Croisés. Cette Ligue a été établie l'année dernière et fait un grand bien parmi l'enfance.

Tout récemment notre curé a ouvert un Cercle d'Ouvriers qui compte déjà plusieurs membres.

Saint-Malo doit toutes ces initiatives nouvelles à M. le curé qui a toujours été pour tous le père aimant et le protecteur dévoué. Il a été l'âme de toutes ces entreprises et a donné l'essor à toutes ces œuvres qui se sont développées, et qui ont grandi si merveilleusement. Rien n'a pu ralentir son zèle ni ébranler son courage. Saint-Malo n'oubliera jamais sa paternelle sollicitude et prie pour que le bon Dieu le conserve encore pendant de longues années au service de ses chers paroissiens.

XX

L'Ecole se développe - La Grotte s'agrandit et le Village s'étend

La première chose qui attira l'attention du curé après l'église, fut naturellement l'école. Au couvent, les classes étaient tellement remplies qu'on ne pouvait plus donner aux élèves les soins spéciaux requis. Aggrandir le couvent était hors de question puisque le district scolaire n'en avait pas les moyens. De plus, avec la construction d'une nouvelle salle paroissiale dans le sous-sol de l'église, l'ancienne école — salle paroissiale — redevenait vacante. Il fut décidé par MM. les Commissaires, de concert avec M. le Curé, de soulager les bonnes Sœurs de l'éducation des garçons et le collège des garçons s'ouvrit avec Mlle Hélène Vermette comme institutrice. L'année suivante il fallait engager une autre maîtresse et 1940 ne se passera pas sans qu'il faille en engager une troisième. Entre temps, les petites filles remplissent le couvent si bien que les classes sont toutes trop petites. Il est vrai que la population a pris un nouvel intérêt à l'éducation. Les garçons ne finissent plus leurs études dans les grades inférieurs mais continuent au moins jusqu'à l'école secondaire. Trois d'entre eux sont rendus au Collège de Saint-Boniface et l'espérance naît dans le cœur des parents d'avoir un prêtre ou une religieuse dans la famille.

La population scolaire a doublé, grâce à l'arrivée de familles nouvelles, comme au fait que les enfants n'abandonnent plus l'école à un âge aussi tendre. Le temps vient à Saint-Malo comme ailleurs, où les parents comprennent qu'il est plus important de garder les enfants à l'école que de les voir conduire la charrue ou la moissonneuse. Le temps vient où les parents comprennent qu'ils existent pour les enfants et non pas les enfants pour eux.

Si le Sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Malo a été l'enfant bien-aimé du Curé Noret et comme la prunelle

de l'œil du Curé Maçaire, on peut dire que ce même sanctuaire est bien cher au cœur du Curé Benoit. Ces trois prêtres, ont été des serviteurs dévoués de la Sainte Vierge. La semence jetée en terre en 1896 par l'abbé Noret se change en un grand arbre. Dès le premier pèlerinage annuel organisé par M. le Curé actuel, les paroissiens construisirent des petits chalets à l'usage des pèlerins. Les chemins furent aplanis et élargis. Sur la rivière une écluse fut construite pour maintenir une plus grande nappe d'eau devant le Sanctuaire, mais ce fut surtout en 1939 qu'eut lieu la transformation la plus considérable. L'abri de l'autel fut remplacé par une voûte majestueuse et le petit autel de M. Noret céda la place à un autel de pierre que le temps ne pourra détruire. La rivière fut détournée quand un nouveau chenal fut creusé. Le sanctuaire peut maintenant accommoder 4000 pèlerins. De la grotte originale, il reste et restera toujours, espérons-le, la construction en pierre faite par M. Noret ainsi que la chapelle supérieure, car on ne pourra jamais faire mieux !

Les chemins de descente du plateau supérieur à la grotte même sont une replique, bien modeste sans doute, de l'entrée monumentale de la Basilique de Lourdes. Les enfants se plaisent encore à prendre leurs ébats sous les yeux de la Madone et les chalands sur la rivière ne contribuent pas peu à leur amusement. Il reste encore à construire un chemin de croix où les pèlerins feront ce pieux exercice. L'avenir permettra, espérons-le, à M. le Curé et à la paroisse de réaliser ce projet.

Dès 1935, il devint évident qu'il fallait établir un nouveau système d'évaluation et d'enregistrement des propriétés du village. Ce qui convenait au temps de la fondation ne convenait plus, surtout avec l'augmentation de la population. Il y avait des maisons construites sur les chemins et sur les lots de la paroisse tandis que sur les autres lots déjà subdivisés du village, les propriétaires ne payaient que peu ou point de taxes pour le maintien des écoles. Un nouveau plan fut fait au village, une grande rue ouverte en face de l'église et les

propriétés furent arpentées et offertes à des prix raisonnables afin d'aider les gens à s'établir. La Municipalité força les "squatters" à abandonner les chemins et le curé ferma et clôtura la propriété de la paroisse non sans quelques récriminations. M. le Curé doit se souvenir encore du paroissien qui lui disait qu'il était un tyran et que son bon prédécesseur n'eût jamais fait ce qu'il faisait. Quatre années sont passées. Chacun a son lot, qui vaut au moins deux fois le prix original d'achat ; les maisons se construisent sur des fondations permanentes et le village devient coquet, dominé par l'église qui paraît abriter de ses hauts clochers les foyers établis à l'entour. Peu à peu des arbres sont plantés et tout fait augurer que Saint-Malo deviendra un des villages les plus charmants du Manitoba.

Nouveau Presbytère

L'année 1939 vit un autre progrès à Saint-Malo. La maison-chapelle, construite en 1890, menaçait ruine. Les murs s'ouvraient et le toit faisait jour. Les planchers seuls, en beau pin de deux pouces d'épaisseur, sains comme au jour où ils furent posés, paraissaient bons pour bien des générations.

M. le curé fit encore appel à la bonne volonté et à la générosité de ses gens et comme toujours dans le passé, l'appel fut entendu. Dès les premiers jours de mai on commença le travail de démolition du vieux presbytère. M. le curé installa ses appartements dans la sacristie. Jamais il ne s'était vu tant de poussière à Saint-Malo. Les trois toitures superposées, après les cinquante ans d'existence, avaient accumulé assez de poussière pour couvrir tout un jardin. M. le curé décida, lorsque vint l'heure du midi, de payer à ses hommes un bon verre de vin pour leur mouiller le gosier avant le repas. Les ouvriers en étaient rendus d'ailleurs, à transporter le contenu de la cave où l'on avait fait la découverte d'une demi-douzaine de cruches de vin local, héritage de M. Macaire. La cruche se passa de l'un à l'autre, et M. le curé commanda que les autres cruches soient apportées au sous-sol de l'église, où il pourrait surveiller, mais une couple de grosses bouteilles ne parvinrent pas à leur destination. Après le dîner le travail recommença sous la surveillance de M. Domina Maynard. M. le curé était allé voir comment le travail progressait au Sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, où une autre équipe de paroissiens étaient employés. À son retour, M. Maynard avertit le curé que la gaieté lui paraissait trop bruyante sur le toit où les jeunes travaillaient. Il avait remarqué que de nombreux voyages se faisaient au garage et se doutant de quelque chose, il était allé mettre le garage sous clef. "Et avez-vous cloué la fenêtre en arrière du garage?" demanda

le curé. "Non", dit M. Maynard, et le curé s'en fut voir et la fenêtre était ouverte et le garage vide. Le travail se continua bien tout l'après-midi, mais M. le curé plaça certains jeunes à travailler où ils n'auraient pas à tomber de haut, si l'équilibre venait à manquer. Et des deux cruches à vin on ne trouva jamais plus la trace.

Mai, juin et juillet se passèrent à construire et en août Mgr Yelle accompagné d'un grand nombre de prêtres venait bénir le nouveau presbytère. Le nouvel édifice occupe presque le même espace que l'ancien. Un rez de chaussé contient les appartements du curé, du futur vicaire, de la ménagère ainsi que la cuisine et la salle à dîner. Le garage fait partie intégrante de la maison. Au premier étage, qui ne couvre que la moitié du rez de chaussée, une bibliothèque qui peut servir de chambre à coucher à l'occasion, et une grande salle servant de salle de réunion pour tous les comités paroissiaux. C'est dans cette salle que s'écrivit l'histoire actuelle de Saint-Malo. C'est ici que les autres du cinquantenaire tinrent leurs réunions et que se tiennent les délibérations des directeurs de la Caisse Populaire. La nouvelle maison est finie à l'extérieur en imitation de brique, comme l'église, et les deux édifices offrent un beau coup d'œil aux visiteurs venant à Saint-Malo. Les magnifiques érables plantés par M. Macaire il y a trente ans embellissent encore la maison. Voilà donc Saint-Malo avec sa nouvelle église, son nouveau presbytère, ses constructions nouvelles au Sanctuaire de Notre-Dame-de-Lourdes. Jamais paroisse ne s'est montrée plus généreuse de son temps et de son argent. Il reste bien encore une dette à payer, dette due aux gens de la paroisse qui ont bien voulu faciliter la chose en prêtant leurs économies à M. le curé. Cette dette devra s'éteindre dans cinq ans et Saint-Malo sera alors riche des sacrifices faits pour la plus grande gloire du bon Dieu et de la Sainte Vierge.

S'il était permis à Louis Malo de revenir du ciel, il serait bien étonné et il se demanderait si c'est bien là la paroisse qu'il a fondée. La grande route gravelée l'intriguerait, et les automobiles passant à grande vitesse lui rappelleraient diffi-

lement ses bœufs d'autrefois. La magnifique église, avec ses clochers élancés, lui paraîtrait grande comme une basilique. Les beaux magasins d'aujourd'hui lui feraient peut-être penser à " Pure Laine " mais il serait renversé en voyant les progrès réalisés. La lumière électrique qui éclaire nos demeures l'émerveillerait sans doute et ne lui ferait pas regretter la chandelle de suif. La grotte où il a travaillé lui sourirait avec ses changements, car lui aussi aimait la Sainte Vierge. Le village, dans son étendue, le ferait penser non au Saint-Malo qu'il avait connu, mais aux petites villes du New-Hampshire. Mais au delà de toutes ces améliorations matérielles, Louis Malo trouverait encore la vie spirituelle qu'il aida et par ses exemples et par ses leçons à implanter ; il trouverait la même assistance assidue aux offices religieux, avec l'église restant le centre de la vie paroissiale et la religion le motif principal de la vie paroissiale. Il trouverait des écoles où les enfants parlent encore le beau parler du Bas-Canada, et des foyers où des enfants nombreux, apprennent encore sur les genoux de leurs bonnes mamans, les saints Noms de Jésus et Marie, et Louis Malo en retournant au ciel, dirait au bon Dieu : " Seigneur, je n'ai voulu que fonder une paroisse et vous, vous en avez fait un petit coin du ciel ! "

XXII

La Caisse Populaire

(Traduction d'un article publié en anglais, en juin 1938, par l'organe de l'Union des Cultivateurs du Manitoba :)

Pendant l'hiver 1935-1936, cet hiver si long et si rude, les habitants d'une petite paroisse canadienne, à quelques quarante milles au sud-est de Winnipeg près de la Rivière Rouge, pensèrent passer agréablement les longues soirées d'hiver en se rassemblant deux fois par semaine pour étudier les questions dont la solution servirait à améliorer leur situation.

L'idée fut adoptée avec un enthousiasme surprenant, par presque toute la paroisse et à ces classes, deux fois par semaines, 100 à 125 écoliers des deux sexes et d'âge variant de 18 à 80 ans étaient présents. Le professeur fut le Curé à qui sa position donnait l'autorité et à chaque classe on étudia l'anglais, l'agriculture, la géographie et l'histoire. Comme à l'école, une récréation d'un quart-d'heure rompait la monotonie de la classe. La dernière demi-heure de classe était consacrée aux questions sociales et le premier problème à l'étude fut de savoir comment s'y prendre pour résoudre les difficultés économiques d'un chacun.

Le Curé avait eu un peu d'expérience dans l'œuvre des caisses populaires et crut qu'une partie de la solution du problème serait de créer une caisse.

Après quatorze mois de cercle d'études, quelques paroissiens se décidèrent d'aller de l'avant et d'organiser une caisse. La loi permettant l'existence légale des caisses n'avait pas encore été adoptée au Manitoba mais la caisse naquit quand même et on pressa l'Honorable Premier Ministre de faire passer l'acte voulu, ce qu'il fit en 1937.

Ainsi fut fondée la première Caisse Populaire du Manitoba. Elle ouvrit ses portes le 1^{er} mars 1937. Dix-sept membres prirent des actions, les payant en entier ou en partie. Le

Bureau de direction fut élu, les comités de crédit et de surveillance commencèrent à fonctionner et les applications pour prêts furent reçus. Les banques s'étaient montrées un peu hésitantes au printemps de 1937 et le résultat fut que bien des cultivateurs, pauvres mais honnêtes, ne purent trouver l'argent nécessaire pour leurs semences. Nous ne blâmons aucunement les banques parce que les conditions d'affaires, à leur point de vue, ne permettaient pas de prêter comme le ferait une simple institution de prêts.

Une Caisse Populaire n'est pas une institution financière ordinaire mais aussi une organisation destinée à aider ceux dont l'honnêteté et la bonne volonté sont en soi, des garanties morales suffisantes. L'honnêteté et l'esprit d'économie sont les piliers de la Caisse.

Les prêts commencèrent bientôt et il peut être dit en toute vérité qu'à l'automne de 1937 quelques 25.000 minots de blé furent récoltés à Saint-Malo, dont la semence n'aurait jamais été mise en terre sans la Caisse Populaire. Maintenant 16 mois sont passés. La Caisse a fait \$85,000 d'affaires. Elle a payé 9% d'intérêt à ses actionnaires l'an dernier et 4% à ses dépositaires. Elle a fait pour \$20,000 de prêts.

Actuellement la caisse de Saint-Malo fait des affaires pour quelques \$15,000 par mois et les conditions s'améliorent dans le district. Les enfants ont environ \$1,000 de comptes personnels à la caisse et cet argent est souvent prêté aux parents pour qu'ils fassent plus d'argent pour leurs enfants.

La paroisse de Saint-Malo est à développer l'esprit coopératif. Tout autre district du Manitoba peut faire autant mais il est bon de se souvenir qu'il faut une mentalité préparée par un cercle d'études. Il faut de la bonne volonté pour mettre "Nous" au-dessus de "Moi". Saint-Malo n'est pas riche mais quand les gens veulent étudier et travailler ensemble, avec les moyens à leur disposition et l'intelligence d'administration ainsi que la volonté de vouloir le bien commun, le succès est raisonnablement certain.

Saint-Malo et ses Archevêques

La première visite d'un archevêque à Saint-Malo fut celle de Mgr Langevin venu pour administrer le Sacrement de Confirmation le 7 juillet 1895. Il y confirma 37 enfants. Le même jour il fit la bénédiction d'une cloche mais hors les actes de ces deux événements de cette visite, il ne reste aucun acte officiel.

Le 17 octobre 1899, Mgr Langevin revint confirmer trente enfants et adultes. Il félicita M. le curé et la paroisse, de leur décision d'ériger une église, nota le changement de l'emplacement du cimetière et conclua l'acte officiel par ces mots : " Nous sommes enchanté de la pensée pieuse qui a fait surgir comme par enchantement une belle grotte, représentant celle de Notre-Dame de Lourdes en France, parce que c'est le moyen de donner une impulsion nouvelle à la dévotion envers Marie-Immaculée. "

Le 6 juin 1902, Monseigneur l'archevêque, de son écriture caractéristique, notait dans les registres de Saint-Malo :

" Nous avons été heureux de trouver une nouvelle église en construction et nous ne saurions trop louer et remercier l'esprit d'initiative et le zèle du Rév. M. Noret, Curé, qui a travaillé de ses mains à ce nouveau temple et nous félicitons les paroissiens de l'avoir si bien secondé. . . . ce qu'il y a de remarquable c'est qu'elle n'a coûté jusqu'ici que deux mille piastres (\$2,000) grâce au travail et au savoir-faire du Rév. M. Noret, Curé, qui en a été l'architecte, et au concours épressé des paroissiens qui ont charroyé les matériaux par corvées volontaires et qui ont aussi donné bien des journées de travail. Que le divin Maître, qui a promis de ne pas laisser un verre d'eau sans récompense, rende à chacun au centuple ce qu'il a fait pour la gloire de sa maison ".

La Confirmation fut administrée à dix-huit enfants.

Le 29 juillet 1906, Monseigneur Langevin administre le sacrement de Confirmation à 58 âmes et écrit :

" Nous avons été heureux de bénir le nouveau couvent bâti aux frais de M. l'abbé Noret, curé de la paroisse, et destiné aux Filles de la Croix, dites Sœurs de Saint-André, déjà chargées depuis un an de l'école paroissiale. . . . Le pieux sanctuaire dédié à Notre-Dame de Lourdes a été béni solennellement ce même jour à la suite d'une procession solennelle et en présence d'une foule nombreuse demeurée aux bords de la Rivière-aux-Rats qui coule aux pieds de la petite chapelle. . . . Quand tous les édifices seront achevés, Saint-Malo sera un établissement religieux parfaitement pourvu et solidement enraciné. . . . Nous remercions Monsieur le Curé de Saint-Malo de ses généreuses offrandes à la Paroisse et de son précieux labeur *personnel*."

Le 16 juin 1909 trente-quatre personnes sont confirmées. Sa Grandeur, dans un acte dont nous n'avons qu'un fragment, écrit : " Le 15 juin une séance donnée par les élèves de l'école, sous la direction des Rdes Sœurs de la Croix de Saint-André, a montré que les bonnes Sœurs ont conquis l'admiration générale de la population et qu'elles ont des élèves bien intelligents ".

Le 28 juillet 1911, lors de son passage pour confirmer 37 enfants, Mgr Langevin écrira :

" Nous avons quitté La Broquerie à 1.45 p. m. et nous sommes arrivés à Saint-Malo à 6.00 p. m. après avoir parcouru trente-six milles en voiture. Toute la paroisse est venue au devant de nous en voiture ou à cheval avec un empressement tout filial " Monseigneur constate que " la toute petite paroisse " est affaiblie comme plusieurs autres par le départ de plusieurs familles pour la Saskatchewan et l'Alberta. Il jouit d'une " fête champêtre qui a réuni toute la paroisse auprès de l'église où chaque famille a pris son dîner sur l'herbe, à l'abri d'une forêt de trembles plantés sans racines pour la

circonstance et en face de la table où les demoiselles nous ont servi un banquet splendide.”

Le 8 décembre 1913, sous l'administration d'un nouveau curé, Mgr Langevin confirmera 54 enfants et il sera très bref :

“ Nous avons répondu à l'adresse lue par M. l'abbé Macaire, curé, en parlant de l'œuvre paroissiale de Saint-Malo sauvé de la ruine qui la menaçait par l'invasion de la population étrangère. Nous avons rappelé ce que M. l'abbé Noret, ancien curé, a fait pour la construction de l'église à laquelle il a travaillé de ses mains et puis la construction du couvent qu'il a cédé aux Rdes Sœurs Filles de la Croix de Saint-André auxquelles nous avons concédé le terrain qu'elles possèdent.”

Le 18 juillet 1917, un nouvel Archevêque confirmera 47 enfants et une adulte et, à cette première visite, Sa Grandeur Monseigneur Arthur Beliveau remarque : “ Nous sommes heureux de constater que la paroisse va bien, au spirituel aussi bien qu'au temporel ”. Il souligne la construction d'une nouvelle sacristie, et comment l'église a été terminée à l'extérieur comme à l'intérieur. Monseigneur ajoute : Nous sommes heureux de constater que les paroissiens comprennent de mieux en mieux l'importance d'avoir de bons troupeaux. C'est le meilleur moyen de s'assurer le succès et de promouvoir les intérêts d'une bonne culture, par la destruction des herbes nuisibles.”

Le 17 juillet 1921, Monseigneur Beliveau “ constate avec plaisir et consolation que l'immense majorité des paroissiens ont reçu les sacrements à l'occasion de la visite pastorale. Nous avons remarqué avec attendrissement comment les mères se font accompagner des tout-petits à la réception de la Sainte Communion. C'est bien entrer dans l'esprit de la Sainte Eglise qui veut amener ces petits à Notre-Seigneur pour qu'il les protège et se les garde. Il y a progrès tant spirituel que temporel. ... Nous avons constaté avec plaisir que les femmes et les filles de Saint-Malo ont assez de fierté et de

sens chrétien pour ne pas se laisser imposer des modes qui sont une insulte à la pudeur sous prétexte que c'est la mode. Nous les engageons fortement à persévérer dans cette opposition à une manière de faire qui est tout au plus digne de personnes à réputation louche Les petites filles savent mieux leur catéchisme que les petits garçons. Nous ne voyons pas pourquoi... Nous engageons la population à songer davantage au bienfait qu'elle a d'avoir des religieuses pour prendre soin de la formation de leurs enfants..... Le progrès matériel de la paroisse est, on ne peut plus consolant... La devise de la paroisse doit être de garder les terres qu'elle possède et d'en acheter d'autres..."

Monseigneur confirme 44 enfants.

Le 7 août 1924, Monseigneur Beliveau confirme 51 enfants et il écrit :

"La remarque de notre dernier rapport de visite pastorale se trouve encore actuelle après trois ans ; nous voulons dire que les petites filles savent mieux la lettre du catéchisme que les petits garçons qui fréquentent cependant les mêmes classes....." Que les parents ne se désintéressent pas de ce travail surnaturel car il sont les premiers obligés en conscience à le faire ou à voir à ce qu'il soit fait par ceux qui les représentent auprès des enfants. Le matériel de la paroisse va bien... La paroisse est restée stationnaire par rapport au nombre des familles." Monseigneur revient encore une fois sur "une exploitation plus énergique et nous osons dire plus intelligente des troupeaux qui sont l'élément de succès en cette partie de la Province"

Le 9 juin 1927, Monseigneur remarque "un progrès appréciable pour les petits garçons" en catéchisme. Il confirme 43 enfants, constate une belle amélioration dans la construction d'une salle paroissiale. "Somme toute la paroisse nous semble bien aller et nous en remercions ceux qui après Dieu en ont le mérite."

Le 14 septembre 1930, le bien-aimé Monseigneur Beliveau fera une dernière visite avant d'être frappé du mal qui devait paralyser son travail. Le matériel l'intéresse toujours comme le spirituel : " Nous apprenons avec plaisir que neuf cents acres de terre ont été achetées par les paroissiens depuis la dernière visite.... L'état financier de la paroisse est donc satisfaisant mais il ne faut pas perdre de vue que l'Église, qui n'est pas une construction très substantielle, ne durera très longtemps et qu'il est de prudence élémentaire d'y songer Nous avons confirmé 64 enfants...." et Sa Grandeur finit en recommandant de :

1° — Tenir de meilleurs animaux, en prendre meilleur soin et les mieux nourrir.

2° — Cultiver le trèfle pour assurer une meilleure nourriture aux bestiaux, améliorer la terre et lui faire produire plus de grain.

3° — Tenir à la fromagerie et l'encourager.

Le 17 et 18 juillet 1934, un nouveau pontife visite Saint-Malo, c'est S. Excellence Mgr Émile Yelle, Archevêque Coadjuteur de Saint-Boniface. Les temps sont plus difficiles, les récoltes moins abondantes à cause de la sécheresse et des saute-relles, alors la première parole de l'Archevêque sera de :

" Rappeler le souvenir des miséricordes de Notre Seigneur qui nous sont distribuées par l'Église et nous avons béni la population en demandant pour elle l'esprit de foi qui permet de profiter de l'épreuve comme de la prospérité sur terre.... Nous avons félicité les paroissiens de Saint-Malo qui semblent traverser la crise mieux que bien d'autres et nous les avons exhorté, à s'attacher à la terre. Le nombre de famille augmente, il y a beaucoup d'enfants. Nous avons confirmé près de 150 garçons et filles.... La population témoigne d'un grand esprit de foi...."

Le 14 novembre 1935, Mgr l'Archevêque Coadjuteur vient présider les obsèques du regretté et toujours aimé M. Macaire.

Il était accompagné de Mgr l'Archevêque et d'un clergé nombreux.

Le 30 août 1937, S. Excellence Monseigneur Yelle revient visiter Saint-Malo et confirme une centaine d'enfants. Il note : " Depuis notre dernière visite, une église nouvelle a été construite au coût d'environ \$26,000. Il reste une dette de \$12.000 à payer. Nous espérons que les paroissiens, qui ont l'an dernier manifesté de façon évidente leur bonne volonté, voudront profiter de la bonne année que la Providence leur accorde pour éteindre cette dette ou au moins la diminuer considérablement. Ce qu'ils donneront dans ce but est donné directement au bon Dieu qui tient en sa main la prospérité et la disette..... Nous avons béni une belle croix de pierre érigée sur le tombeau de M. l'abbé Macaire, ancien curé. Nous félicitons la paroisse et M. le Curé des améliorations réalisées depuis quelques années ; augmentation des classes ce qui oblige à utiliser comme salle de classe l'ancienne salle paroissiale ; nouvelle poussée donnée au Pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes ; organisation de coopérative de crédit, etc. Nous constatons aussi que les sacrements sont très fréquentés, que les enfants savent bien leur catéchisme et ont répondu de façon intelligente à nos questions ".

Saint-Malo respecte, vénère et aime ses Archevêques, et les paroissiens sont toujours contents quand ils daignent les visiter. Saint-Malo manifeste pratiquement son amour envers l'autorité en contribuant généreusement au support de l'Ordinaire. En 1939, Saint-Malo se rangeait en deuxième place, immédiatement après la cathédrale, dans la liste des paroisses qui avaient contribué.

XXIV

Feuilles détachées

Les pages précédentes dues à la plume des descendants des pionniers ne sont pas complètes. Nous avons cru intéresser le lecteur en ajoutant les quelques lignes qui suivent et qui diront certains événements omis dans ces pages.

(LE COMPILATEUR).

I

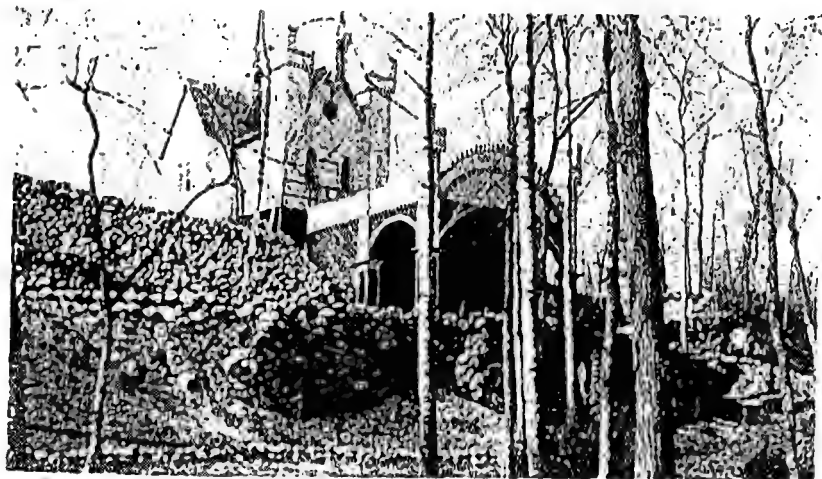
LE PREMIER TÉLÉPHONE

Aujourd'hui, Saint-Malo jouit du service de téléphone le plus perfectionné, et quelques instants suffisent pour se mettre en communication avec Winnipeg, Montréal ou Vancouver. Il n'en était pas de même il y a 30 ans, et pourtant combien Saint-Malo a trouvé ce premier appareil utile ! Installé chez M. Domina Maynard, marchand général, le téléphone paraissait être une espèce de boîte de Pandore, où il fallait choisir au hasard. On essayait une ligne puis une autre, et c'étaient des " Hello " au point d'en être enrôlé avant de trouver la communication voulue. A l'autre bout il fallait parfois atteler les bœufs pour faire venir la personne demandée au téléphone. Enfin, la conversation s'engageait, mais il fallait être bref, car les taux étaient chers. Tout de même il avait du bon ce téléphone et il a rendu bien des services, surtout en temps de maladie et de mortalité !

II

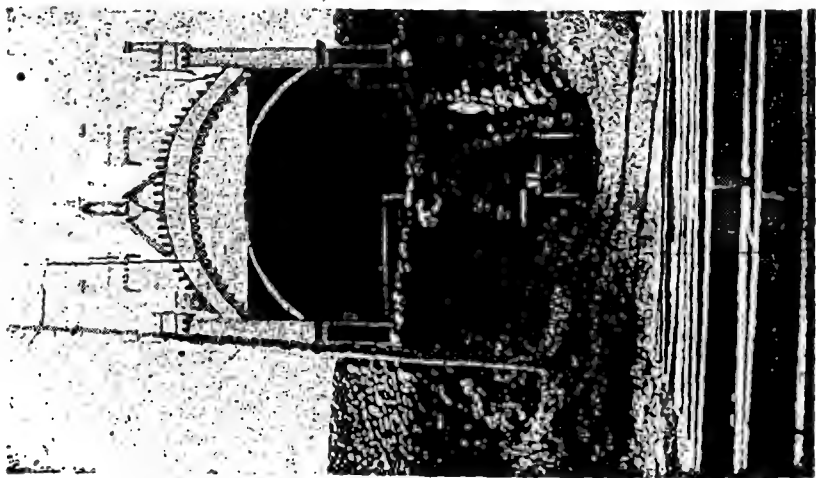
LES CHANSONS DE M. L'ABBÉ NORET

M. Noret, constructeur et architecte maçon, orateur distingué — ce fut lui qui fut choisi pour parler à l'occasion

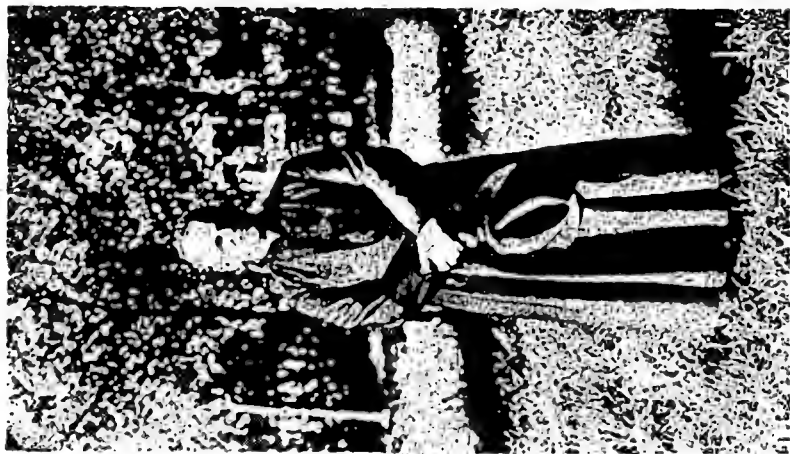


Vues de la Grotte actuelle et de la rivière.





Autre vue de la Grotte actuelle



M. l'Abbé Arthur Beaurr, Curé actuel.

de la bénédiction de la pierre angulaire de la Cathédrale de Saint-Boniface — mais par dessus tout prêtre et curé, prenait une part intime aux joies comme aux peines de son troupeau. Poète à ses heures il a laissé quelques chansons, qui surent égayer les anciens. Malheureusement on n'a pu les recueillir toutes. On en a trouvé quatre cependant, dont voici le texte.

SOUVENIR DE NAISSANCE

— 1 —

*J'aime la place où s'écoule ma vie,
Ces gais côteaux aux verdoyants contours,
J'aime son bois, son ruisseau, sa prairie,
Et l'humble toit où s'abritent nos jours.*

REFRAIN

*Campagne verte et fleurie,
Bocage mystérieux,
Grand ciel de la prairie,
Vous seuls charmez mon cœur et mes yeux*

— 2 —

*J'aime au matin la cloche qui tinte,
Perçant l'écho de ses accents joyeux,
Je l'aime encore murmurant une plainte,
Dernier soupir des suprêmes adieux.*

— 3 —

*J'aime l'église avec ses flèches pointues,
Droit élevées pour nous montrer le ciel,
J'aime prier au pied de ses statues,
Saints protecteurs du Royaume d'Israël.*

LE CHEVAL PERCHERON

— 1 —

*Pour la commodité publique,
Un gros gaillard pas mal rusé,
Avait fait venir de l'Amérique,
Un cheval gros comme un char à blé.
A l'arrivée de cet équipage,
Grand émoi dans tout le quartier,
Chacun veut jouir de l'avantage,
Qu'on a d'aller le voir sans payer.
Tout le monde de s'extasier,
Devant ce cheval princier.
On le reluque de tous les côtés,
On lui trouve toutes les qualités.
En somme c'est un beau cheval,
Pour nous ça ne serait pas mal,
Que d'avoir cet animal,
Pour améliorer notre bétail.*

— 2 —

*Mais voilà qu'ayant l'air de rire,
Le gas qui voulait nous pincer,
Nous dit — faudrait vous faire inscrire,
Ça vous donnerait le droit de discuter.
Craignez pas de mettre votre signature,
Sur un petit bout de papier comme cela,
Ça n'a pas plus de valeur qu'une rature,
C'est rien que pour dire que vous serez là.
Chacun fait prendre son nom.
A l'encre ou au crayon,
En abrégé ou tout au long,
On met même ceux qui disaient non.*

*On les fourre tous dans le sac,
Et voilà qu'un beau jour, Crac !
On se trouve dans de mauvais draps,
Pour avoir signé un contrat !*

— 3 —

*Après le contrat la note arrive,
Pour achever cette affaire là,
Les gens en sont sur le qui-vive,
Ils n'entendent plus de cette oreille-là.
On nous parlait d'une assemblée,
Maintenant, on veut nous faire payer,
Bigore ! on va te ficher une râclée,
Si tu cherches à nous ennuyer.
On n'en veut pas de ton cheval,
C'est un sale animal.
Il n'est bon à rien que pour dépenser,
Boire, manger, hennir, et piocher,
Vas-t'en l'offrir ailleurs,
Et si t'as pas d'acheteur,
Tu peux le vendre au Boucher,
Et toi-même par dessus le marché.*

REFRAIN

*Mon vieux lapin, t'es pas assez malin,
Pour fourrer dans le pétrin,
Toute une Province,
On va te montrer
Qu'on est assez rusé,
Pour savoir se tirer de dedans les pinces.*

LA CABANE DE LOUIS MALO

*Je ne veux pas dans cette chansonnette
Chanter la gloire ou les châteaux des Rois,*

*Je veux chanter l'antique maisonnette
Premier château du colon d'autrefois.*

REFRAIN

*Cabane pauvre et chérie
Ouvrte à tous les vents
Par la neige ou la pluie
Ça manquait bien quelquefois d'agrément.*

— 2 —

*Là dans ces bois au bord de la rivière,
Dans les marais sans chemin et sans gué
Nos fondateurs ont connu la misère
Demandez-leur s'ils étaient toujours gais?*

— 3 —


*Vous qui passez vos nuits dans l'inquiétude
Pour inventer des plans, vous avez tort
Demandez-leur s'ils ont besoin d'étude
Pour se construire un premier château fort.*

— 4 —

*Point n'est besoin de se casser la tête
Pour édifier l'abri de nos colons,
Tenez, voici le plan de l'architecte
C'était pas haut, pas large et pas bien long.*

— 5 —

*Point fut besoin pour mesurer les portes
De se munir d'outils de précision
Point fut besoin d'ajuster la charpente
Ni d'aligner les murs de division.*



— 6 —

*Les pans en " logs ", en " logs " les ouvertures
Devant, derrière, les " logs " de tous côtés
Des " logs " en bas, des " logs " sur la toiture
Rien n'est plus beau que la simplicité.*

— 7 —

*Pour lui boucher toutes les interstices
Point fut besoin de chaux pour le mortier
Il restait bien des trous dans l'édifice
De près c'était un peu comme un panier.*

— 8 —

*A l'intérieur on était très à l'aise
Rien ne gênait, ni meubles ni tapis
On y marchait sur un plancher de glaise
Adam n'était pas mieux au paradis.*

— 9 —

*Mais une nuit un formidable orage
Se déchaîna sur l'asile en repos.
Vous comprenez si l'eau fit des ravages
Et la maison tomba tout en morceaux.*

— 10 —

*Quand on est bien au lit et qu'on sommeille
Oubliant le travail et les maux
Allez, c'est ~~une~~ une histoire pareille
Des lits enfin ne sont pas des bateaux.*

— 11 —

*Si j'avais vu ce petit ermitage
 J'aurais écrit sur lui ces quelques mots
 Ici on voit mieux que sur des images
 Ce que sont bien tous les pays nouveaux.*

FRAGMENT " LE VOYAGE A SAINTE-ÉLISABETH "

*Après la messe cinq grandes voitures
 Toutes remplies de joyeux pèlerins
 Partent au grand trot pour l'aventure.
 Y en avait aussi long qu'un train!
 M. le Curé lit son bréviaire
 Forstall regarde s'il'y a des loups
 Les dames bavardent comme des commères
 Les hommes ne sont pas muets du tout.
 Les chevaux vont au grand trot
 Jusqu'au dépôt Dufrost
 Du dépôt on gagne en droite ligne
 Jusqu'au château du Père Lavigne
 On cesse de trotter vu que les chemins sont coupés.*

REFRAIN

*Ah ! quel plaisir d'aller se divertir,
 Jaser se réjouir dans un tel site.
 A qu'que bon jour ce sera votre tour
 De vous mettre en chemin pour nous rendre visite.*

*En arrivant au presbytère
 Les visiteurs sont ébahis
 De voir un si beau petit coin de terre
 Et des gens si polis.*

III

LA LIGUE DU SACRÉ-CŒUR ET LES TÉMOINS DE JÉHOVAH

L'Église nouvelle était à se construire et la paroisse entière se trouvait à l'œuvre. Le diable, sans doute pour faire perdre du temps tenta, une diversion. Une voiture -automobile passait et repassait sur le grand chemin. Sur le toit de la voiture un haut-parleur conviait tout le monde à venir avec hâte mais sans crainte, écouter la nouvelle doctrine et recevoir les pamphlets que l'on distribuait gratis. Le juge Rutherford — soi-disant défenseur de l'humanité contre l'ogre qu'est l'Église — venait au secours des opprimés ! Nos jeunes ligueurs allèrent entourer la voiture-automobile porteuse et distributrice de littérature à bon marché et se mirent à en demander pour eux-mêmes, pour leurs parents, frères et sœurs, grands parents. Quand chacun eut les mains bien remplies et qu'il n'y avait plus espoir d'en avoir davantage, toute cette belle littérature fut mise en tas et le feu y fut mis et les Témoins de Jéhovah priés de déguerpir.

IV

LE MARIAGE DES QUATRE LAMBERTS

Un événement extraordinaire dans l'histoire de Saint-Malo fut le mariage simultané de quatre enfants de la même famille. C'était le 12 mai 1935, M. le Curé Macaire était à l'hôpital et le Révérend Père Gauthier, S. J. le remplaçait temporairement. La cérémonie fut bien touchante et la Sainte Table pouvait à peine accommoder les jeunes fiancés.

Philomène Lambert s'unissait à Léonidas Ruest, Florence Lambert à Albert Dubois tandis qu'Ulysse Lambert épousait Anastasie Paquette et Onésime Lambert Alma Dubois. En 1936 le nouveau curé rendait visite, un beau jour, à chez Amédée Lambert. Les mariés de 1935 étaient présents, chacune

des épouses avait un beau bébé dans les bras. Soudain l'une d'elles se tournant vers le curé lui dit : Dites-nous, M. le Curé, quel bébé est le plus beau". Mais le Curé, sachant bien qu'il ne pourra juger le cas s'en tira en leur disant qu'il laisserait décider la question par l'heureux grand-père, homme plus expérimenté que lui-même !

UN IRLANDAIS CURÉ A SAINT-MALO

En 1936, l'abbé Benoit, le nouveau curé de Saint-Malo, arrivait prendre charge de la paroisse. M. l'abbé arrivait de Californie où il avait séjourné nombre d'années et cette absence du pays natal lui avait rendu la langue maternelle moins familière. Mais à Saint-Malo on parle français et on était habitué à de beaux sermons. Il fallut donc s'exécuter et M. Benoit fit de son mieux, non sans s'apercevoir que les anglicismes et parfois même les mots anglais, se glissaient dans son langage !

Un mois après son arrivée, l'abbé voulant savoir quelle opinion les paroissiens avaient de ses efforts oratoires, alla passer la veillée chez le patriarche de l'endroit, M. Rémi Gosselin, connu dans toute la paroisse pour sa véracité et sa franchise. " Étiez-vous à la messe ce matin, père Gosselin ? " " M. le Curé, je ne manque jamais la messe. " " Mes félicitations, ét avez-vous entendu le sermon ? " " Ah oui ! M. le Curé. " " Et l'avez-vous compris ? " Cette fois le père Gosselin de répondre par un " oui " qui paraissait hésitant. " Eh bien, le père, " reprit le curé, " je ne cherche pas des compliments car je sais ce que valait le sermon, mais dites moi en un mot ce que vous en pensez. " Et le bon vieux retirant sa pipe de sa bouche dit : " Hé bien ! M. le Curé, on a pensé que ce n'était pas trop mal..... pour un Irlandais ! "

ADRESSE A M. BENOIT

Le 12 janvier 1936, lors de l'arrivée du curé actuel à Saint-Malo, à l'issue de la grand'messe M. Isidore Forest lut, au nom de la paroisse, l'adresse de bienvenue dont voici le texte.

A M. l'Abbé A. Benoit, D. D.
Curé de Saint-Malo, Man.

Monsieur le Curé,

Encore tout émus de la séparation de notre digne et si vénéré M. l'Abbé Massicotte, nous bénissons le Ciel de l'immense faveur qu'il nous fait en ce jour. De tous nos cœurs s'échappe un cri de triomphe : "Béni soit celui qui vient au Nom du Seigneur !"

Voici le ministre et le représentant de Dieu, le distributeur de sa parole et de ses grâces, le guide qui nous conduira vers la vraie patrie !...

En nous retirant notre si cher Abbé Massicotte, le bon Dieu a mis dans le cœur d'un successeur digne de lui, les trésors de bonté, de dévouement, de sollicitude paternelle, de sagesse et de vertu qui le faisaient apprécier et aimer de nous tous.

Une judicieuse renommée nous a fait connaître, Monsieur le Curé, les facultés et les dons que la divine Providence vous a si libéralement départis ; elle nous a aussi appris le noble dévouement qui, toujours les inspire. Rendons grâces au Seigneur pour le pasteur qu'Il nous envoie !

Avec quel empressement tout filial vous offrons-nous donc, Monsieur le Curé, nos meilleurs souhaits de bienvenue !

Mais ce n'est pas seulement notre joie qui doit vous accueillir en ce jour, Monsieur le Curé, ce sont surtout nos vœux et nos prières. D'une voix unanime nous demandons à Dieu de bénir votre apostolat, de nous rendre de plus en plus dociles à vos

saints enseignements, et de vous faire recueillir de riches moissons d'âmes dans la terre confiée à votre sollicitude. Si le Seigneur nous exauce, Monsieur le Curé, vous passerez de longues et heureuses années au milieu de nous.

Nous vous promettons notre plus généreuse coopération, et nous désirons vous aider de notre mieux à procurer le parfait épanouissement de cette paroisse de Saint-Malo.

Puissiez-vous, Monsieur le Curé, trouver en nous tous des âmes de bonne volonté, toutes dévouées à la cause de notre religion et de la Sainte Église. Ne serait-ce pas, là la juste récompense de votre piété et des nobles efforts de votre zèle ?

Ces vœux et ces promesses que nous vous prions d'agréer, Monsieur le Curé, nous les déposons aux pieds de Notre-Seigneur, au nom de qui nous vous prions de nous bénir.

LES PAROISSIENS DE SAINT-MALO, le 12 janvier 1936.

VII

LE CHEMIN DE CROIX

Le chemin de croix de Saint-Malo est un des plus beaux de l'Ouest canadien car chaque station est une toile de réelle valeur. L'abbé Macaire fit faire les tableaux et choisit lui-même les cadres. Les paroissiens souscrivirent pour payer ce chemin de croix qui vaut \$1,500. Le nom de chaque donateur est inscrit sur une plaque, au bas de chaque tableau. A propos de ce chemin de croix, il survint un incident qui démontre bien la grande piété et l'esprit de foi de l'abbé Macaire. On l'avait averti que les précieux colis étaient à la gare de Dufrost et il demanda à MM. Alphonse Bourgeois et Domina Maynard de bien vouloir aller les chercher et les transporter à l'église. Les hommes partirent mais à peine une voiture était-elle chargée que la pluie commença à tomber. Ils mirent alors la voiture à l'abri et s'empressèrent de téléphoner à M. le Curé. Celui-ci

leur dit d'attendre quelque peu et de charger ensuite d'autre voiture et revenir car, dit-il, la pluie cessera bientôt. Comme les nuages ne paraissaient aucunement vouloir se disperser nos deux " Thomas " laissèrent leur voiture chargée à Dufrost et s'en revinrent avec la voiture vide. A peine étaient-ils rendus à la Rochelle, que le beau soleil brillait. A l'arrivée des voyageurs M. le Curé sortit du sanctuaire où il suppliait le bon Dieu de veiller sur son chemin de croix et tout bonnement leur dit qu'ils auraient dû obéir, car il priait pour eux. " Pour pénitence " dit-il " vous retournerez demain ". Et le lendemain le chemin de croix arriva à l'église.

VIII

LA CROIX DU CHEMIN

Si Louis Malo revenait dans sa paroisse quelque beau soir de mai, il verrait, à quelques pas de l'emplacement de son " château " primitif, une scène qui le rendrait heureux. Il verrait les enfants de ce coin de la paroisse réunis avec leurs parents, autour de la grande croix du chemin pour y faire le mois de Marie en récitant le chapelet et en chantant des cantiques à la grande Protectrice de Saint-Malo.

Le 8 juillet 1934, après les vêpres, en présence de tous, l'abbé Macaire fit la bénédiction de cette magnifique croix de quinze pieds de haut, construite par M. Napoléon Lambert. Depuis ce temps, les soirs du mois de Marie, le pied de la Croix est l'endroit de réunion de tous les voisins. Cette belle croix se trouvait alors à l'entrée du village mais comme le nouveau chemin passait ailleurs, la paroisse fit ériger sur le chemin une autre croix précisément à l'entrée du village, pour rappeler aux visiteurs qu'en entrant à Saint-Malo, ils entrent dans un village qui vit à l'ombre de la Croix.



TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
AU LECTEUR	4
I. — Saint-Pie, P. Q. — Fall River, Mass. — Rivière-aux-Rats, Man.	5
II. — Pour établir des foyers	11
III. — The Roseau River Colony	15
IV. — On fonde une paroisse	24
V. — Une promenade à Saint-Malo	31
VI. — Les draveurs de la Rivière-aux-Rats	36
VII. — L'Industrie à Saint-Malo	39
VIII. — Un nouveau Curé (1895-1912)	42
IX. — Les Écoles de Saint-Malo	50
X. — Une Église	56
XI. — Le Couvent (1905-1940)	61
XII. — Le Large s'ouvre	76
XIII. — Un troisième Curé	80
XIV. — Les Noces d'argent du Curé	84
XV. — Mort et Funérailles de l'abbé Macaire	89
XVI. — Les Pèlerinages	93
XVII. — Les transitions d'un demi-siècle	96
XVIII. — Le Commerce à Saint-Malo	99
XIX. — Un nouveau Curé (1936) Rév. A. Benoit	102
XX. — L'École se développe — La Grotte s'agran- dit et le Village s'étend	110
XXI. — Nouveau presbytère	113
XXII. — La Caisse populaire	116
XXIII. — Saint-Malo et ses Archevêques	118
XXIV. — Feuilles détachées	124